

Ludovic Dussarrat

Souvènes

Roman

© Ludovic Dussarrat

*Une dernière fois, je plonge dans mes souvenirs
Me heurte à des profondeurs abyssales
Et des esquilles de vie resurgissent en surface
Comme des écailles d'argent,
Poissons frétilants et sales
Que le soleil nettoie.*

*Lorsque enfin ils se tiennent tranquilles
Dans le miroir de l'eau, en transparence
Plus rien n'échappe à ma clairvoyance.*

Chapitre 1 *Lorsque le souvenir avive les bords d'une cicatrice.*

L'horloge avait sonné sept coups lorsque je me levai. Je n'allumai aucune lumière pour ne pas éveiller Suzanne. A tâtons, je cherchai mon jean sur le plancher. Je l'enfilai. Il était glacé. Je descendis l'escalier tout grelottant et à moitié nu. En bas, je récupérai ma vieille veste marine qui dormait sur le dos d'une chaise dans la cuisine. Je tirai les volets en grand et une vague de froid me frappant au visage, s'engouffra dans la maison. Je refermai aussitôt. J'allumai la lampe halogène d'une lumière frêle et préparai du café fort. Je soufflai sur mes poings en attendant que le fruit torréfié passe. Comme chaque fin de semaine, tout était calme à cette heure-ci mais cette table rangée, ces chaises retournées et le silence froid, tout ça sonnait faux. Je me suis approché de la porte-fenêtre avec mon bol empli de café et tournai le dos à cet ordre qui me dérangeait tant. Je nettoyai un bout de carreau d'un revers d'une manche et regardai au travers. Dehors, l'aurore arborait un matin silencieux sur les champs larges et blancs, comme mâtinés de satin; c'est l'heure où les écrivains s'ouvrent les veines et vont délivrer toute leur ire sur une feuille blanche. Je restai là, durant un long moment à contempler ces paysages aphones à peine parcourus par l'écho lointain des corbeaux plantés sur les piquets de vigne, comme si le ciel, sur le point du jour, s'éclaircissait la voix.

Un quart d'heure plus tard, j'étais dehors, tirant les bras au ciel et aspirant l'air froid et humide qui courait sur la campagne. La journée s'annonçait claire. Le ballet d'étoiles avait depuis belle-lurette tiré sa révérence et le soleil bientôt donnerait sur les clochers des villages. Je baissai les yeux sur la chambre des petites à l'étage, attiré par le mouvement d'un moineau qui se promenait sur le rebord de la fenêtre. Il picorait quelques miettes de pain qu'elles abandonnaient aux oiseaux. Soudain, il redressa le cou et sembla les regarder dormir. En pensée, j'entrebâillai la porte de la chambre et contemplai les rêves qu'elles dessinaient sur les murs. Je laissai échapper un sourire en voyant leurs petites têtes blondes posées sur la couette, à la lumière du jour qui leur éclairait le front. Chaque week-end, les volets étaient condamnés, dos au mur, car elles avaient peur du noir et voulaient se réveiller dans les anses du matin ensoleillé, même si parfois il ne venait pas. J'avais fini par céder même si je me mordais les doigts lorsqu'il s'agissait de payer la facture de chauffage, car, bien sûr, la fenêtre laissant passer l'air froid, il fallait chauffer cette pièce plus que les autres.

Je déambulais un moment dans le jardin et comme Juliette et Solène, j'imitais le pas du patineur en laissant glisser mes chaussures dans l'herbe croustillante et blanche. Je me sentis d'humeur légère et je ne sus pas si l'arôme du café y était

pour quelque chose. Je passai derrière la maison, m'arrêtai au vieux lavoir où je m'aspergeai le visage d'eau glacée. Je récupérai la bicyclette appuyée sur le dos de la maison, mis la dynamo en marche et filai à toute vitesse à travers champs. Je tenais la grande forme.

Lorsque je suis entré dans le village, une lumière blanche poudroyait tout un côté de la rue principale et éblouissait les lève-tôt, les vieux et quelques chiens battus qui marchaient à l'envers. En face, l'église, fière, brillait déjà comme les plus hauts sommets dominant les vallées. Sur l'autre rive, où se retiraient délicieusement les ombres des larges façades, la rue était intacte et bleue, comme lavée par les dernières pluies. Je traversai la grand 'rue et en deux ou trois tours de pédales à peine, j'avais déjà dépassé les derniers commerces qui résistaient encore : le tabac qui juxtaposait l'épicerie et juste en face, le bistrot à touristes qui fonctionnait surtout pendant les grandes vacances. Tout le long de la rue principale, de vieilles bâtisses tenaient un peu par inadvertance tant leurs colonnes de pierres, calcaires et poreuses, semblaient reposer sur les murs mitoyens ; et sur quelques-uns, les gravures d'anciens commerces dont il ne restait que des traits de craie blanche n'étaient plus que les témoins, avec les quelques vieux du coin, d'un jadis. La boulangerie-pâtisserie m'attendait sur la droite, au fond du village. Enfin, je couchai la bicyclette dans l'herbe grise qui couvrait la place de l'église. J'avais le corps de glace et les mains gelées. J'entrai dans la boulangerie, annoncé par un tintement de clochettes et machinalement saluai tout le monde. Je regrettai amèrement ma bonne humeur. Je m'étais fait avoir comme un gamin. Je tapais des pieds et soufflai dans mes mains en attendant mon tour.

- Quand même, pensai-je, j'aurais pu au moins me couvrir d'une ou deux pages de journal ou prendre des gants...

J'appréhendai alors le retour. Je jetai un oeil au-dehors, histoire de garder le moral mais c'était un soleil tout juste bon à réchauffer les âmes en peine. D'ailleurs, à l'aller, j'avais eu le soleil dans le dos et pourtant, je n'avais senti que le vent venant d'en face me traverser le corps. C'était comme si j'avais été trahi. Alors, résigné, je me détournai de ce soleil apétale qui ne hissait qu'un pavillon en berne pour les longs mois de l'hiver. D'une oreille distraite, j'écoutai la vieille femme qui me précédait.

- Tout de même...je ne sais pas si ça va faire l'unanimité ça, une Charlotte aux fraises. Bégaya-t-elle.

- Je peux vous proposer une tarte aux raisins du Médoc, si vous préférez. Dit la boulangère sur un ton bienveillant.

- Hmm...tout de même, répéta la vieille, je ne sais pas si ça va plaire à Raymond, ça...

- C'est notre spécialité et... Souligna la boulangère.

- C'est que je reçois vous savez...Reprit l'autre en l'interrompant.

- Oui oui, bien sûr... comme tous les dimanches...Lança la boulangère avec une pointe d'ironie.

Le temps passait et Madame “ Tout de même” n’arrivait pas à se décider.. C’était une vieille femme typique, un peu négligée, au visage émacié et flétri. Un chignon tirait toute sa chevelure grise en arrière et une laine aux cotes épaisses tombait sur ses menues épaules.. Par petits pas pressés, elle fit glisser sur le sol une paire de Charentaises au feutre usé et se retourna vers moi.

- Vous.. vous n’êtes pas pressé mon bon Monsieur... Marmotta-t-elle.
- Hmm...non non...Répondis-je pour la rassurer. Et puis...le jour est à peine levé. Ajoutai-je en me penchant au-dehors.

La boulangère ricanait nerveusement. La vieille ne m’écoutait pas. Elle réfléchissait ou faisait semblant. C’était juste histoire de bavarder, une manière de gagner du temps, avant de retrouver une maison froide et isolée où les murs chancis ne sentaient que l’urine tiède et la chambre à coucher le veuvage. Toutes ces vieilles qui vivent au passé et ne respirent plus que l’air d’antan, celui des souvenirs. La vieillesse ne m’attristait pas seulement, elle me donnait des envies de révoltes. Mais j’avais le temps bien sûr : le froid m’était plus supportable que la solitude pour cette femme. Et puis, je n’avais rien à craindre, il était encore très tôt. J’espérais seulement que là-bas, la lumière du jour n’obliquait pas sur leurs paupières.

Mes paumes devenaient plus chaudes, retrouvaient quelques sensations et je me sentais envahi par l’odeur du pain chaud qui sortait du four, par les parfums des bombons colorés dans les meubles à confiserie et les pâtisseries exposées dans la vitrine. C’était une boulangerie honnête, où le pain était encore digne de ce nom. Finalement, la vieille dame s’offrit un pain de quatre cents grammes et un coffret de sarments en chocolat. Je m’écartai pour lui laisser le passage et lui ouvris la porte par-dessus son épaule. Elle nous salua mais le son de sa voix s’étouffa dans le bruit de la clochette. Je la regardai un moment déambuler dans la rue froide. Elle disparut un peu plus loin, avalée dans une nappe de brouillard qui traînait dans les parages. Je m’approchai à mon tour; la toque blanche semblait porter encore le poids de la nuit tant ses paupières étaient lourdes et cernées de bleu. Elle formula un sourire plus ou moins convaincant et m’invita à commander. Je louchai un instant sur les cocktails de pâtisseries qui s’offraient à mes yeux. Des religieuses, des babas merisiers, des tartelettes framboisées, des millefeuilles...C’était assez joli et soigneusement concocté. En fait, c’était une boulangerie pleine de couleurs et on en prenait plein les mirettes. C’était comme si on glissait sur les spirales irisées d’un bonbon aromatisé aux parfums des enfants. La toque blanche me rappela à l’ordre.

Je n’avais pas l’intention d’être pénible mais il s’agissait de ne rien laisser au hasard. Je réfléchis un moment tout en observant les pains viennois qui s’accouplaient dans les corbeilles en osier et me décidai. J’achetai quatre pains au lait et quatre chocolatines pour Juliette et Solène et une demi-douzaine de croissants pur beurre pour Suzanne et moi-même.

- Ah! J’allais oublier, donnez-moi donc trois ou quatre brioches et deux baguettes pas trop cuites. Ajoutai-je en les lui montrant du doigt.

La boulangère rangea les deux baguettes dans une poche au papier feuilleté où l’écorce des pains croustillants venait s’érafler. Elle me relança :

- Ce sera tout ?
- C'est que nous ne sommes que quatre! Rétorquai-je.

Même si la viennoiserie douce et dorée m'avait fait tourner la tête, j'étais encore assez conscient pour me rappeler que mes deux petites n'étaient pas des goinfres et que Suzanne me traiterait de fou en rentrant. Elle me regarda au fond des yeux et fit glisser les siens sur les nappages onctueux des éclairs au chocolat. Je la sentais venir et avant de craquer, anticipai :

- Hmm...pour les pâtisseries, je reviendrai plus tard...dis-je sur un ton qui ne m'allait pas du tout.
- C'est vous qui voyez... mais je vous préviens, il ne restera sûrement plus grand chose dans une heure.

Je déposai la monnaie dans le repose-pièces et me dérobaï avant qu'elle ne m'attrape le bras. Au sortir de la boutique, je fus saisi par le vent et la fraîcheur mais IL se levait et le ciel mis à nu rosissait...Je pliai minutieusement le bord des poches froissées et les calai dans la cagette métallique du porte-bagages avant. J'achetaï le journal local à l'autre bout du village et partis à toute allure, laissant derrière moi les vieux volets clos.

J'entrouvris la grande porte en grimaçant, me penchai un peu vers l'intérieur, bloquai ma respiration et écoutai. Je n'entendis que le balancier régulier du pendule et le vent essoufflé qui, me poussant dans le dos, venait chercher un peu de chaleur. Je récupèrai mes ingrédients dans la cagette, jetaï un oeil au passage dans l'escalier sombre et sur la pointe des pieds, me réfugiai dans la cuisine. Je posai le tout sur un coin de table, me frottai les mains et les exposai au champ d'une lumière d'un rouge dégradé, concentrée en un long rayon compact et rectiligne qui éclairait des paillettes de poussières clairsemées. Au loin, derrière le carreau, un cercle rouge se détachait de l'haleine embrumée des terres matinales où çà et là, les gorges des coqs enrôlés chantaient. Je tirai une grande page de Kleenex d'un coffret en carton et la passai sur mes lèvres craquantes. J'étais tout enchifrené mais cela n'avait guère d'importance car là-haut, mes amours dormaient encore à points fermés et j'allai pouvoir m'adonner à mon petit exercice favori. Je mis la radio en sourdine, branchée sur Azimutal Jazz et tombai par chance sur *Autumn leaves* de John Coltrane, idéal pour débiter la journée. Je retournai ces maudites chaises, attrapai les bols multicolores des petites avec les dessins de leurs héros préférés, les tasses à café, les soucoupes géantes et toute une panoplie de cuillères et couteaux à tartiner. Je plaçai soigneusement quelques parts viennoises dans le four, prêtes à dorer et gonfler et consolai les autres en les exposant au rayon rouge qui daignait s'étirer sur la table ; j'entourai enfin le tout de beurres et de confitures de fraise et de myrtille.

J'étais paisible. Il me restait une bonne heure avant que tout le monde s'agite. Tout le reste était affaire d'exactitude et cela viendrait en temps voulu. A pas feutrés, je dépassai l'escalier et traversai la grande pièce où séjournèrent le silence et la lumière fanée de la nuit. Je poussai les longs volets ombrés dans le jardin, le

temps d'inviter tout ce beau monde à prendre l'air puis décidai de m'occuper de ma bonne vieille cheminée en pierres. Parmi les poussières de la veille, des coeurs rouge cendré d'un gris charbon battaient encore la mesure, sans péricarde ni fanfare. Ils n'en avaient plus pour longtemps. Ils rougeoyaient dans un dernier élan et cherchaient à s'immiscer dans la moindre écorce, dans la plus petite brindille d'herbe vierge et morte par-dessus les cendranches. J'attrapai un sac sous le foyer et disposai les sarments et les feuilles de journaux en colliers entrecroisés. A plusieurs reprises, je portai une allumette enflammée dans les tubes de papier et les chœurs se mirent à chanter de nouveau. J'amenai une chaise près du feu où le bois crépitait et m'installai avec le "Local". C'était parfait. J'avais trouvé une bonne place, juste sous la chambre de Solène et Juliette. Elles s'éveilleraient les premières et frapperaient à la porte de leur mère. Je dépliai le journal, jetai un rapide coup d'oeil sur les titres et étudiâi la page météo. Ils annonçaient de nouvelles baisses de températures pour les prochains jours. Je n'aimais pas ça. Le froid ne me dérangeait pas vraiment mais on allait sûrement avoir droit aux longues journées blafardes enverguées de frimas. Je lisais mais je n'étais guère convaincu et passais le plus clair de mon temps la tête penchée en arrière, à regarder l'heure se balancer dans l'horloge, à écouter le plus petit craquement du plancher.

Neuf heures sonnèrent. Peu après, à l'étage, les bras s'ouvrirent et les peluches roulèrent sur le côté. Les yeux clignaient, hésitant encore entre nuit et jour mais bientôt, aux longs et douloureux gémissements de l'éveil feraient place les rires vifs et joyeux de l'émerveillement de la vie. Je me ressaisis aussitôt. Je me tins les flancs, me renversai l'échine et grimaçai. Tout ça à la fois ! Je jetai le journal sur la chaise et filai dans la cuisine. Bon Dieu, il ne fallait pas chômer ! A cet âge-là, on ne lésine pas pour se lever ! Heureusement, il n'en serait pas de même pour Suzanne et cela me laissait un peu de temps pour me retourner. Autant le dire tout de suite, préparer un bon petit déjeuner demande certaines qualités. Je pris des gants, entrai dans le frigo, escaladai par-dessus les yaourts aux fruits, saisis une bouteille de lait et versai son contenu dans une casserole. Je me dégantai, grillai une allumette au-dessus du gaz. A feu doux. Je m'excitai avec le café, rajoutai nerveusement une cuillère dans le filtre. Je tranchai la gorge des oranges et en pressai le fruit. Le plancher craquait dans tous les sens à l'étage. C'était le moment. Je poussai la gazinière et le four au maximum et tapotai la tête de la cafetière au passage. Je courus jusqu'à l'escalier. Des sons désordonnés se perdaient dans la maison. Je fis demi-tour, négociâi difficilement le virage et me cognai dans les chaises. J'étais dans les temps. Je versai enfin le lait brûlant dans les bols, ajoutai le chocolat, me précipitai vers la cafetière puis dérobaï les petits pains chauds. Je n'eus ni le loisir ni le temps de contempler ma table car déjà les premières marches de l'escalier craquèrent. Je m'essuyai le front et les paumes à l'aide d'un chiffon, soufflai un grand coup et accourus en prenant un air dégagé.

Suzanne descendit la première, vêtue d'un long pull-over en laine qui bordait son haut de pyjama de soie beige. En un clin d'oeil, un large sourire effaça les traits du sommeil et éclaira les mèches claires qui parcouraient ses yeux grands comme l'océan. Solène et Juliette nous filèrent entre les jambes, suivies de Léonard qui hésitait devant la hauteur des marches. Je me blottis contre Suzanne et humai sa chevelure blonde, presque blanche qui tombait, éparpillée sur ses épaules.

- Je te sers un petit noir ? Lui soufflai-je.

Elle m'embrassa tendrement sur la joue, me prit par la main et m'emmena avec elle. Cette femme, je l'aurais suivie jusqu'au bout du monde et n'aurais échangé ses yeux vert émeraude pour tout l'or du monde. Mais pour cette fois, il fallait être raisonnable alors on s'arrêta dans la cuisine.

- Tu es fou! S'exclama-t-elle en voyant la table regorger de viennoiseries. Je ne m'étais pas trompé et me contentai de sourire bêtement en haussant les épaules.
- Il ne faut rien exagérer...Dis-je.

Elle me souffla une bise dans le cou et chiffonna la tête de Solène et Juliette déjà toutes concentrées sur les croissants et plongées dans les bols de lait chaud. Suzanne tira une chaise et étendit ses jambes sveltes, offrant la nudité de ses chevilles. Je me concentrai là-dessus une seconde puis lui servis un grand café. Des vapeurs douces odoraient la cuisine mansardée et redonnaient un peu de couleur au teint hâle des petites. Tête en l'air, je jouais avec la cafetière, me brûlai et dansai un moment sur place. Mais j'aspirais sans retenue cette chaleur, celle des rires qui étouffe les cris sous l'oreiller et rend le silence dissident. Je respirai tout autant avec soulagement cette matinée sous le vent et le soleil qui chassait les poussières dans l'oeil et les exploits matinaux réalisés dans l'affolement général de la semaine. Je passai devant la fenêtre. Les fumées blanches des cheminées se dispersaient au-dessus des hameaux penchés çà et là sur les pentes douces des collines, dissipant un ciel un peu trop calme.

- Il fait froid ? Me demanda Suzanne.
- Oui, dis-je en me rapprochant d'elle et j'ai vérifié...il a bien gelé la nuit dernière.
- C'est malin, dit-elle en me versant une tasse de café.
- Hmm...j'ai fait du feu, dis-je pour me rattraper, tu viens ?

Suzanne se coupa un bout de pain brioché et décora un plateau de viennoiseries tandis que je versai le café dans le mazagran. Les yeux mi-clos, Léonard happait son lait et ronronnait un petit aria de satisfaction qui produisait tout son effet sur les petites, attentives et visiblement enchantées. Je lançai un regard à Suzanne et en un clin d'oeil, on en profita pour s'éclipser dans le séjour. Je posai le mazagran sur un coin de chenet rougi par les braises et enlaçai ma femme par la taille tandis que le feu s'enflammait de plus belle en voyant ma danseuse, et je dois avouer que moi-aussi, je craquais pour ses doux déhanchements du matin. Elle se tourna vers moi mais j'étais à présent tout ébloui par la blondeur de sa chevelure qui s'éparpillait tout autour, lumineuse et chatoyante.

- Tu n'as pas oublié je suppose ?
- Quoi ?
- Le seize... c'est bien l'anniversaire d'Anton! On est bien le seize aujourd'hui, non ?
- Bon sang ! Lançai-je en me claquant les mains sur les cuisses, ça m'était complètement sorti de la tête.
- Bravo ! Me dit Suzanne en s'écartant de moi.

Je soupirai et me mis à dessiner des cercles au milieu du séjour, histoire de me donner un peu de temps.

-Voyons...on a encore le temps de se retourner...Soliloquai-je.

Suzanne réfléchissait. La lumière du dehors remplissait le séjour de clarté mais d'ici le feu semblait la protéger en l'entourant d'un halo bleu orangé, comme un soleil plus prononcé. Je sentais qu'elle pouvait m'échapper à tout moment, me glisser entre les mains comme une vulgaire savonnette et depuis plus de dix ans déjà j'étais habité par la désagréable sensation de ne jamais pouvoir contrôler les événements. Selon Anton, c'était pour cette raison que je tenais autant à Suzanne. " L'homme s'attache à la femme qui lui échappe", me disait-il. Mais il me répétait ces mots lorsque nous avions bu et j'étais incapable de dire si cette phrase était celle d'un homme mûr ou si c'était le fruit d'un vin qui avait pris du corps. Suzanne se chauffait les paumes, adossée à la cheminée. Je regardais les bûches derrière et me rongais les sangs.

- Ne t'en fais pas, me dit-elle, de toute façon je comptais faire un saut en ville avec les filles.

-...

- Tu veux que je ramène quelque chose en particulier ?

- Je te fais confiance, dis-je.

Le fait qu'Anton vienne à la maison n'était plus un événement depuis longtemps. Il était ici chez lui. Non, ce qui m'inquiétait davantage, c'était de ne pas m'être souvenu de l'anniversaire de mon meilleur ami, et mettre cet oubli sur le compte des croissants eut été trop facile. Les aiguilles n'annonçaient pas encore dix heures et on décida qu'il était trop tôt pour l'appeler. On finit de déjeuner tranquillement, les yeux dans le feu, chacun plongé dans ses pensées, avec comme seules paroles, le vouvoiement du vent dans les flammes.

- Allô Anton ?

- Hmm...

- Ne me dis pas que je tire du lit ?

- Ah ? c'est toi...mais Bon Dieu, Qu'elle heure est-il ?

- Eh bien, il est midi passé.

-...

- Euh.. Voilà...je, je voulais te souhaiter un bon anniversaire...

- Bon sang, mais quel jour sommes-nous ?

- Le seize !

- Ah ? Eh bien merci vieux...

- A propos, tu es invité ce soir, Suzanne organise une petite fête en ton honneur.

- Oh la la ... vous embêtez pas...

- Idiot...

- Bon, je viendrai en fin d'après-midi, ça va ?

- Un peu plus tard si ça ne te dérange pas trop, tu connais Suzanne, elle n'aime pas nous avoir dans les jambes quand elle reçoit.

- Très bien, il vaut mieux être raisonnable avec les femmes.

- Tu as vu, c'est une belle journée !

- Attends un peu...oui, tu as raison, j'ai tiré les rideaux, il fait un soleil magnifique.
- Tu as prévu quelque chose aujourd'hui ?
- Hmm... vu le temps, je crois que je vais aller faire un tour au port.
- C'est une bonne idée.
- Et toi, tu vas écrire un peu ?
- Oh non, je ne crois pas. Je n'ai pas réussi à écrire une ligne depuis des siècles, enfin...je pense que je vais rester au chaud et lire un bon livre au coin du feu.
- Alors, à ce soir Quentin.
- A ce soir Anton.

Mes amours étaient parties en ville et L'Amarante avait retrouvé le silence des jours absents. On entendait seulement les écorces de bois qui crépitaient et claquaient dans l'air sec. Lorsque Solène et Juliette étaient là, j'aspirais comme tout père au silence et puis, une fois la porte close derrière elles, elles me manquaient déjà. J'étais servi. Il me restait tout l'après-midi pour tourner en rond. Mais Léonard était bien là, lui et il savait m'entourer d'affection. D'ailleurs, il ne tarda pas à me faire comprendre que ce fût l'heure en miaulant. Je versai du lait pour l'animal, histoire d'avoir la paix, me bricolai un sandwich et en attendant le retour de mes Suzannes, décidai de m'installer près du feu dans le vieux canapé. Machinalement, Léonard me rejoignit et s'installa sur la tête du canapé, les yeux gonflés et l'air repu. Je pris l'animal dans mes bras et lui caressai le poil en regardant vaguement les flammes. Mais je n'arrivais pas à me détendre. Je songeai à Anton, seul, là-bas, au bord du fleuve. C'était difficile. Pour la première fois, il passait son anniversaire sans Ingrid et je me devais peut-être de le rejoindre et d'échanger quelques mots avec lui. Je lui parlerais du temps, lui donnerais une tape dans le dos en faisant comme si de rien n'était et on écouterait les canots filer sur l'eau. Mais cela ne tenait pas : il aurait certainement vu dans ma présence un signe d'inquiétude, de compassion ou peut-être même de pitié et il n'aurait pu le supporter.

On s'était connu tous les trois à la petite école. A l'époque, Ingrid était bien plus grande que nous et elle nous impressionnait réellement. Anton et moi, on n'était pas plus haut que trois pommes que déjà, on se la disputait dans la cour de récréation et jusque sur les bancs de l'école où, à vrai dire, on se sentait plus à l'aise car on pouvait tricher un peu sur notre taille. De toute façon, on se débrouillait toujours pour l'amener sur un banc. Et puis, par une belle après-midi d'automne, Anton s'était penché un peu- il était incapable de dire à ce jour si c'était un acte délibéré de sa part ou s'il avait simplement glissé et cette pensée me laisse toujours échapper un sourire.- et Ingrid l'avait embrassé. Cela n'avait guère d'importance à nos yeux d'enfants : on continuait à se donner la main tous les trois et sans nous en apercevoir, on avait grandi ensemble, emportés dans la semence avec le même vent, pour ne plus quitter cette terre d'argile et de calcaire où l'on avait pris racine. Le baiser suave et fruité qu'ils avaient partagé dans la plus belle innocence avait survécu à toutes ces années, avait traversé les saisons comme un goût d'insouciance, jusqu'au jour où le vieux vent semeur était revenu dans la tourmente, s'était pris dans les branches et nous avait soufflés Ingrid. C'était il y a un an, quelques jours à peine après l'anniversaire d'Anton.

J'ouvris les venternes en grand pour que les oiseaux viennent se perdre dans la maison, comme si j'attendais le Printemps. Je mis de la musique, fort, pour désenchanter solitude et silence, ces frères de connivence, mes ennemis jurés, avides des moindres faiblesses, en espérant que quelques notes courraient sur les routes de campagne et viendraient rassurer mon ami. Léonard, comme une bête affolée, s'était emberlificoté dans une pelote de laine. C'était une bien maigre consolation. Finalement, je m'installai devant le feu, comme résigné, fouillant sous les braises à l'aide d'un bout de bois mort, à la recherche d'une flamme coincée ou d'une énergie nouvelle tout en écoutant cette musique, La Sérénade de Dvorak avec une étrange joie dramatique. Les yeux mi-clos, je finis par m'endormir tout endolori par la froidure des jardins ouverts et saisi par la sécheresse des bûches noircies, malgré la musique et les souvenirs.

Une lumière frêle et douloureuse ricochait sur les pierres de la cheminée. La musique s'était arrêtée- comme si elle avait fui avec le vent par le conduit- laissant désormais place aux chuchotis de vapeur qui s'échappaient des résidus de bois. C'était tout ce qu'il restait d'à peu près vivant. Mais le silence ne me gênait plus. C'était à la fois une sensation étrange et un sentiment troublant. Mon corps, à travers la musique et le froid, avait eu besoin d'une violence intérieure, d'une révolte pour se purifier d'un mal : la pollution effusive des pensées les plus vigoureuses, circulaires et incessantes qui érodent la réflexion jusqu'à ruiner l'esprit. La solitude de mon ami Anton étant irréparable, je m'étais résigné à la mienne qui, au contraire, n'était qu'affaire d'une heure ou deux. J'étais envahi par un sentiment d'impuissance. J'aurais pu passer tout l'après-midi à ses côtés sans jamais pouvoir le désunir de cette solitude qui l'habitait. Alors, irréversiblement, une forme d'égoïsme avait grandi en moi. J'en avais pris conscience et avais voulu la réduire à l'état de cendres. Cependant, le feu n'était pas tout à fait éteint et j'attendais le retour de ma femme, brûlant d'impatience de pouvoir libérer ma conscience.

Je décidai d'aller me dégourdir dans le jardin. Un ciel à peine drapé et plus haut bordé de tuiles blanches s'approchait. C'était pourtant signe de beau temps. Au loin, une boule rouge s'accrochait au ciel mauve et embrumé. Je me sentis soulagé car le crépuscule venait occire ces heures traîtres qui nous prennent par surprise. Mais le froid saisissant me ramena les pieds sur terre et me rappela que l'été ne se dessinait point à l'horizon: on était juste à l'aube des mois les plus durs. J'ai récupéré quelques bûches dans le cabanon en bois qui bordait le lavoir puis j'ai filé comme un voleur avec mon fagot dans les bras. J'y ai mis tout mon amour en songeant aux petites et à Suzanne, frigorifiées et éreintées après une longue journée passée dans le monde citadin. Léonard s'était approché et tournait en rond, impatient, tandis que je disposais tout un amas de sarments dans la cheminée. J'ai fait réchauffer un peu de café et muni d'une tasse, me suis posé avec le feu dans le dos, près de la porte-fenêtre qui donnait sur l'Ouest. Je suis resté là, après que le soleil plongeait derrière le contour vagues des collines, à contempler les phares rentrer et sortir des hameaux.

Je finissais de lire le Local au coin du feu lorsqu'elles sont arrivées. Je repliai le journal, ôtai délicatement Léonard qui s'était assoupi sur mes genoux et courus au-dehors, les bras ouverts. Une seconde plus tard, j'étais tout heureux de me

retrouver avec les bras chargés de sacs et les oreilles rebattues par le compte-rendu de la journée. On passait du silence le plus total aux braillements les plus assourdissants. La vie, c'est ainsi, il n'y a pas de demi-mesure. La solitude de l'après-midi, si pesante et si longue s'évapora dans le premier regard et le silence s'éteignit dès le premier mot abandonné à l'air frais, telle une vapeur légère et éphémère. Mais j'étais soulagé. J'avais eu tout le temps de me morfondre près du feu et me tourmenter l'esprit à force de lire la rubrique des faits divers: entre chien et loup, les routes de campagne sont de véritables mâchoires.

- Tu ne t'es pas trop ennuyé ? Me demanda Suzanne tout en me rajoutant un paquet par-dessus les autres.

- Pfoou...ne m'en parles pas...ça a été la journée la plus longue de mon existence.

- ...

- J'ai pensé à Anton toute la journée...il m'a dit qu'il allait faire un tour au port, comme d'habitude, et je me suis torturé l'esprit en me demandant si je devais aller le voir ou non...

- Tu aurais dû. Me dit-elle.

Elle me laissa là, sur le pas de la porte, avec mes colis dans les bras, entre la lumière électrique du hall et les éclats brillants de la lune. J'étais comme pris entre deux feux, comme un accusé montré du doigt, rongé par le remords et le regret.

- Voyons Suzanne ! Ce n'était pas évident ! Lançai-je en pénétrant dans la cuisine.

- Je sais bien... M'accorda-t-elle en laissant échapper un profond soupir.

- Je me suis dit qu'il avait peut-être besoin d'être seul, qu'il avait besoin de se retrouver.

- Tu as sans doute raison...enfin, je suis bien heureuse qu'il vienne ce soir, Ingrid aurait sûrement voulu qu'il soit parmi nous.

- Oui. Dis-je avant de l'embrasser dans la nuque.

Solène me prit sur le fait en entrant au même moment.

- Hey ! P'pa, tu viens ! Il y a encore plein de poches à porter !

- Okay ! On arrive, on arrive !

- Et vous, ça a été en ville ?

- Oh la la ! Il y avait un monde. S'exclama Suzanne.

- Ca ne m'étonne pas, c'est toujours comme ça. Dis-je.

- Tiens ? Et comment le sais-tu ? Tu ne viens jamais en ville ! Me dit-elle avec ses yeux narquois.

- Bof...une ville, c'est seulement beau de l'extérieur...quand on passe au loin en voiture.

- Tu ne changeras donc jamais...

- J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard en effet...non, la ville, ça ne m'intéresse pas, tout est superficiel et on vit à deux cents à l'heure. Et puis, le bonheur en ville, qu'est-ce que c'est hein ? La quête de l'inaccessible ? Un rêve fou dont chacun sait éperdument que ça ne sera jamais que du vent...le bonheur en apparence....

- Et toi, tu l'as trouvé le bonheur ?

A ses mots, je me sentis soudain apaisé. Là réside tout le pouvoir d'une femme.

- " Oui...il est là, tout près, dis-je en m'approchant. Il est toute ma vie, glissai-je avant de l'embrasser."

La nuit céleste offrait un miroir ébréché, parsemé d'étoiles saillantes, prêtes à filer.

- Dépêche-toi papa!
- Ouais, ouais Juliette ! Je ne fais que ça !
- Tiens p'pa, porte celui-là, c'est le plus lourd !
- Mon Dieu ! Mais vous avez dévalisé les magasins ! Dis-je en voyant le stock de sacs qui m'attendait.
- Et puis, y'a celui-là aussi ! Ajouta Solène.
- Bien sûr...hey ! Mais vous allez me charger comme un bourricot !
- Hue ! Hue ! Fit Solène en me donnant des tapes sur les cuisses.
- Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Soliloquai-je en levant les yeux au ciel.
- Dis papa...tu parles tout seul ?
- Hmm ? Non, non, ne t'inquiètes pas...
- Dis P'pa, il vient bientôt Anton ?
- Oui...d'ailleurs, il ne devrait pas tarder. Allez zou ! Filez maintenant, sinon vous allez vous attraper la mort à rester là. Allez vous réchauffer, j'ai fait un grand feu, et puis secouez un peu Léonard...il a ronflé toute la journée, l'animal !

Mes deux petites têtes blondes filèrent comme deux feux follets vers la maison. Dehors, une herbe de cristal brillait déjà, flirtant avec le ciel animé par le ballet des danseuses étoiles.

On s'était tous rassemblé autour de la cheminée qui, selon Suzanne était le coin le plus intime et le plus chaleureux de l'Amarante. Le feu nous engourdisait paisiblement, dégageant une forte chaleur dont l'auréole orange et bleutée s'évaporait au milieu de la pièce. Anton était assis confortablement dans le vieux fauteuil et fumait une cigarette tandis que Suzanne servait les apéritifs.

- Alors, tu es allé au port ce tantôt ? Lui demanda Suzanne.
- Oui...enfin...je suis allé bricoler sur la Canotière.
- Ah ? Fis-je.
- Oui...j'ai dû rafistoler un peu l'étrave...elle a dû cogner contre le ponton lors de la dernière tempête...enfin...rien de bien méchant... elle n'a pas subi de grosses avaries. C'était juste histoire de m'occuper un peu. Dit-il d'un sourire couturé.
- Elle tient quand même bien le coup la Canotière ! Dis-je.
- C'est vrai...reprit Anton, elle a résisté à tout je crois.
- Tu as été faire un tour ? Lui demanda Suzanne.

- Oh non, tu me connais, je n'aime pas trop naviguer en hiver...et puis en fin d'après-midi, le temps que je finisse de bricoler et tout...c'était déjà marée basse. Finit-il en tirant une large bouffée sur sa cigarette.

Anton sortait rarement en hiver et la solitude qui le confrontait chaque jour un peu plus à l'absence n'y était pour rien. C'était surtout une vieille habitude qu'il avait gardée en souvenir d'Ingrid. Elle ne supportait guère le froid, le vent d'hiver sur la mer et comme Anton n'aimait pas voir son teint hâlé se confondre au visage hivernal, la Canotière restait à quai durant les mois les plus longs et ne devenait plus que le repaire des vieux oiseaux qui n'avaient plus la force de migrer. Cependant, dès les premiers beaux jours, il emmenait Ingrid jusqu'à l'estuaire et partageait avec elle son amour pour les paysages marins : les rives bordées d'éternelles pêcheries où se conjuguait à merveille la vase aux tapis d'herbe verte, abandonnant plus loin les plaines alluviales.

- Eh bien, une fois qu'elle tiendra bien la mer la Canotière, je compte sur toi pour nous amener faire une virée...et puis les petites adorent ça ! Dis-je.

- Bien sûr, dit-il, comme chaque année...

Solène et Juliette oublièrent Léonard un instant pour l'embrasser. Je me levai et m'approchai de la grande fenêtre, mon verre de Pineau à la main, songeant aux parties de pêches que nous avions partagées tous ensemble. On ne distinguait rien au-dehors, seulement un rideau de flammes reflétées qui cachait la nuit argentée. Je me retournai vers ma femme. Suzanne déglutissait lentement une gorgée de Jack Daniel. D'un oeil discret, je contemplai la grâce et la douceur à peine prononcées qui s'élevaient de ses gestes : sa tête inclinée en arrière, son poignet légèrement cassé et ses jambes repliées. Elle disposait d'une telle assurance que j'en demeurais toujours fasciné et glacé. J'étais éperdument amoureux de Suzanne. En la voyant, il m'arrivait souvent de penser à Ingrid ; elles avaient en commun cette même légèreté qui épousait leur corps, une taille sensiblement égale et ce même regard dans lequel Anton et moi-même nous plongeons comme deux vieux loups de mer assoiffés, étourdis par l'ivresse qui nous submergeait. Et puis, nous avions pris l'habitude de nous voir si souvent qu'à la fin, leurs manières et leur gestuelle avaient déteint l'une sur l'autre, à la seule différence près qu'Ingrid était une femme plus effacée. Et je songeai alors à sa voix si douce et son corps si frêle qui la rendaient toujours plus fragile et plus belle. Je n'étais pas amoureux d'Ingrid- ou bien l'avais-je été dès mon plus jeune âge à l'école- j'étais plutôt passionné par l'amour qu'Anton et Ingrid éprouvaient l'un pour l'autre. Autrefois, j'avais l'impression de vivre en osmose et depuis un an, j'avais la sensation d'être éternellement assis sur une chaise bancale.

Je regardai le feu en buvant mon verre et les écoutai d'une oreille distraite. Anton m'avait avoué que la présence de Suzanne le réconfortait. Je trouvais cela tout naturel ; Suzanne savait être attentive et chaleureuse et il est rassurant pour l'homme en proie à la perdition et à l'abandon le plus total de se sentir écouté mais aussi compris par la femme, symbole de la tendresse maternelle. Et puis Suzanne était ce genre de femme dont l'unique présence semble vous soulager de toute anxiété. C'était du moins tout l'effet qu'elle produisait sur moi. Cependant, lors des premiers jours qui ont suivi la mort d'Ingrid, Anton paraissait troublé, comme pris de panique dès qu'il bavardait avec ma femme. D'ailleurs, il évitait toujours

de la regarder dans les yeux. En fait, son comportement n'avait rien de surprenant car, tout autant que moi marqué par le flot de similitudes qui épousaient les deux femmes, il ne pouvait rester indifférent aux faits et gestes de Suzanne qui lui rappelaient Ingrid. Ceci expliquait en partie pourquoi Anton s'était ensuite isolé et recueilli chez lui durant plusieurs semaines. Mais l'amitié qui nous tenait depuis notre plus tendre enfance était trop forte pour que le cours de la vie puisse venir bouleverser l'équilibre désormais précaire qui nous unissait au point de nous renvoyer les uns des autres à l'autre bout de la terre. Il était revenu et au fil du temps, son regard était devenu moins fuyant. Maintenant, il était là, en partie détendu et rassuré aux côtés de Suzanne. L'idée d'une éventuelle liaison entre Suzanne et Anton ne m'avait jamais effleuré l'esprit ou du moins elle était déplacée et ridicule. Non, j'étais convaincu que mon ami s'était totalement réfugié dans le souvenir afin d'échapper à la réalité. Il ressemblait à un animal groggy, en pleine hibernation, dont l'attitude autrefois effusive et soudain si passive ne laissait prévoir ni Printemps ni frondaison, signes d'une envie ou d'une quelconque détermination. Il semblait résigné, ayant renoncé à son esprit combatif et son impétuosité qui lui valaient toute mon admiration. Ses yeux étaient à la fois attentifs et diaphanes lorsqu'il regardait Suzanne : à travers elle ne revivait plus que le souvenir de sa femme. Je me rapprochai et me rassérénai en me jetant une dernière lampée de Jules Gautret. Anton et Suzanne, en abordant le sujet de la Canotière, avaient dérivé sur l'eau, les vacances d'été et tous les projets étaient maintenant à l'étude.

- Oui...pourquoi pas. Approuva Anton. Il s'arc-bouta et attrapa une poignée d'amuse-gueules. Je m'avançai et lui rajoutai deux doigts de Pineau.
- Ca te dirait ? Me demanda Suzanne.
- Partir tous ensemble ? Mais bien sûr...de toute façon, je ne voyais pas les choses autrement. Dis-je en haussant les épaules.

Autrefois, la question ne se posait même pas. Juillettistes ou Aoûtistes selon l'humeur et la couleur du ciel, nous partions en vacances tous les quatre, Ingrid, Anton, Suzanne et moi-même. Mais l'été dernier, le coeur n'y était pas : Anton renonça à nous accompagner sur les plages de la côte d'Argent où nous avions décidé de séjourner avec Solène et Juliette. Tel un homme traqué, il vécut réfugié dans sa cabane en bois et passa des nuits entières sur le pont de la Canotière à regarder les étoiles comme un oiseau diurne, m'avait-il confié. Ce fut pour tout le monde une saison interminable, marquée par la sécheresse et de fortes chaleurs qui brisaient les terres sur leur passage et abandonnaient les forêts de pins dans de véritables brasiers, et même sur les plages, l'Océan, comme un long saignement monotone, s'amuïssait, prenant à la gorge tous ceux qui voulaient garder la tête froide et résister à cette forme d'abdication imposée. Parfois, au croisement d'une personne, il soufflait juste l'essence d'un parfum, un vent de nostalgie soulevant le coeur et le sable pour ne laisser dans l'oeil que la trace d'une éternelle poussière.

Ainsi, son approbation me réjouissait d'autant plus qu'elle était inespérée. Avoir des projets, c'est toujours entretenir l'espoir, s'accorder un second souffle, vouloir continuer et vivre jusqu'à la fin. Cette idée de vacances était une véritable aubaine et Anton y semblait très attachée. Chacun y allait de son petit commentaire, bercé par les senteurs des branches craquantes et les verres de Pineau qui commençaient à nous étourdir sérieusement. La communication, à travers le langage ou sous tout

autre forme, c'est souvent le seul moyen pour échapper à l'obsession et à la torture qu'envenime la solitude.

Un peu plus tard, Suzanne se leva et s'adossa à la pierre chaude de la cheminée. Je suivis les ombres des flammes qui dansaient sur sa peau blanche. Elle s'alluma une cigarette, en offrit une à Anton et se réchauffa les paumes au-dessus du feu. Son dos était long, à peine cambré et offrait de belles épaules larges et rassurantes.

- Ca va être bon, dit-elle, les braises sont bientôt prêtes.
- Attends, je vais m'en occuper, dis-je en me levant.

J'aimais me plonger dans le feu, humer juste en fermant les yeux cette odeur de terre sèche qui s'échappait des charbons de bois et écouter en silence les grésillements de braises rouges. J'attrapai la pince en fer forgé et rassemblai soigneusement les charbons ardents. Suzanne partit dans la cuisine.

- On s'en jette un autre ? Me demanda Anton.
- Allez...il ne peut pas faire de mal, c'est du bon.
- Le meilleur...
- Hmm...je me demande ce que Suzanne nous a réservés de bon... dis-je en me retournant vers Anton. Il approcha les verres emplis de Pineau et s'arrêta.
- Comment, tu prépares des braises et elle ne t'a rien dit ? S'enquit-il.
- Non...
- ...

Je bus une bonne gorgée de Pineau et Anton fuma paisiblement sa cigarette, les yeux dans le vague. Ils étaient d'un bleu cendré. Son regard d'ordinaire si dur me paraissait ce soir plus émollient et les cernes autour moins prononcées. Je réfléchis un moment et repris :

- Que dirais-tu d'une bonne entrecôte ? Lui proposai-je.
- Ca s'y prêterait bien...oui...une bonne entrecôte sur la braise. Approuva-t-il.
- Hmm...de toute façon, je lui fais confiance, ajoutai-je.

Je m'occupai de nouveau du feu et, à l'aide du soufflet, relançai des pièces de bois éteintes et noircies de carbone. Soudain, je réalisai que quelque chose m'avait échappé.

- Bon Dieu ! Lançai-je.
- Que se passe-t-il ?
- On a oublié l'essentiel !
- Non ?
- Bon, allons-y, il n'y a pas de temps à perdre.

Je bricolai tant bien que mal un amas de braises et on fila à l'autre bout de la pièce. Je saisis une lampe électrique accrochée au mur, tirai à même le sol l'anneau de la trappe cachée derrière l'horloge et on se faufila sous le plancher. Nous descendîmes sans bruit les marches qui menaient à notre jardin secret. L'air

y était bon, légèrement humide et rafraîchi. C'était parfait. Des gouttes d'eau ruisselaient le long des parois et éclouaient comme des bulles d'air. Tête baissée, on se faufila dans le couloir dont le plafond ne dépassait pas un mètre cinquante de hauteur. Tout au bout sur la gauche, une petite salle oblongue nous attendait où l'on respirait un air plus doux et aéré. C'était un intérieur très rustique et très simple qui n'aurait sûrement pas fait l'affaire d'un brocanteur mais qui aurait peut-être fait le bonheur d'un amateur de vin. Toujours est-il qu'il faisait le notre. Au premier coup d'oeil, on ne distinguait qu'une table en bois et deux chaises dont la paille était à moitié rongée. Mais, si l'on s'avancait un peu, à la lueur du soupirail qui éclairait et ventilait la pièce, on découvrait un véritable trésor de bouteilles soigneusement répertoriées selon les châteaux et les millésimes. On en était plutôt fier de notre cave. Elle nous avait demandés des mois d'étude pour élaborer les plans d'étanchéité et garantir la solidité des soubassements. Et surtout, on l'avait construite à la sueur de notre front, pendant des mois, pierre après pierre, en se demandant si on allait voir le bout du tunnel. Maintenant, elle fonctionnait plutôt bien : le vin se conservait à merveille et se bonifiait paisiblement avec l'âge. Deux ans auparavant, on avait même envisagé d'aménager une cave à fromages mais le projet était tombé à l'eau depuis Ingrid.

Lorsqu'un petit coup de blues nous prenait au coeur de l'hiver, on venait s'y réfugier et retrouver quelques couleurs. Le caractère sobre de la pièce s'évanouissait alors au fond des verres, comme un vague souvenir ébruité. Parfois, assis juste sous la vieille lampe en forme de lune, on passait des nuits entières devant une bonne partie d'échecs. Là, on buvait une bouteille de Médoc, le corps tout imprégné par l'ambiance qui se dégageait d'une telle intimité. Cependant, cette fois-ci, nous n'avions pas le temps de nous éterniser : on entendait déjà le plancher qui craquait au-dessus de nos têtes.

- Mais enfin ! Vous vous étiez perdus là-dessous ? Demanda Suzanne tandis que nous regagnions nos sièges.
- C'est un vrai labyrinthe ! Plaisantai-je.
- Oui ...eh bien...je ne vous ai pas attendus pour mettre les entrecôtes sur la grille. Dit-elle en virevoltant vers le feu.

Je me retournai vers Anton et lui lançai un clin d'oeil qu'il me retourna d'un sourire complice. On avait tergiversé un bon moment dans la cave, hésitant entre les Graves et les St Emilion. Finalement, on s'était mis d'accord sur l'entrecôte et j'avais choisi deux bouteilles de Haut Brion 1982 dont Anton appréciait tout particulièrement le délicat bouquet de violette et de framboise sauvage. C'était le seul cadeau que je pouvais offrir à mon ami. Suzanne nous tournait le dos et semblait réfléchir, tout en surveillant les pièces de boeuf sur la braise.

- Et pourquoi pas l'Espagne ? S'exclama-t-elle soudain.

Anton ne répondit pas. Il était bien trop occupé à déboucher les bouteilles de Haut-Brion.

- Qu'est-ce que tu en penses Anton ? Lui demandai-je en lui tendant les verres à pied.
- Regarde-moi cette couleur, cette profondeur ce velouté ! Dit-il gravement.

- C'est un grand parmi les grands ! Dis-je.
- Non mais...admire-moi cette belle robe, ce rubis !
- J'en tombe sous le charme ! Dis-je en l'observant emplir nos verres.

Je m'approchai de Suzanne, inclinai légèrement sa tête en arrière et portai un verre à ses lèvres. Tandis qu'elle se délecta d'une longue gorgée de vin, je me laissai subjugué par l'essence délicate et naturelle qui s'échappait de sa nuque. Sa peau était tiède, presque humide. Ce soir, Suzanne portait ce suave et douloureux parfum de femme qui invite l'homme à des tentations plus fortes. Doucement, elle tourna la tête vers moi et m'éblouit d'un regard diamanté. J'aurais voulu me dérober à ses yeux, à ses iris fleurant et me dire que j'étais libre. Mais j'avais renoncé depuis longtemps, j'avais renoncé dès le premier jour où j'avais senti cette douce brûlure m'envahir le ventre comme une naissance et m'irradier le corps tout entier. Et je soutenais maintenant son regard d'un amour aveugle et volontaire.

Je m'installai sur un coin de pierres chaudes qui bordait la cheminée et d'un oeil affaibli, considérai les tisons incandescents. Suzanne était une flamme vivante ; je croisai une seule fois son regard et mon corps s'embrasait aussitôt en un véritable incendie. Je ne me plaignais pas. Bien au contraire. Elle pouvait se transformer en torche humaine si ça lui disait. Les années passaient et je n'étais même plus étonné de voir tout l'effet qu'elle produisait sur moi. J'étais éperdument amoureux de Suzanne, à cela près que j'étais perdu. Je l'avais compris depuis bien longtemps et même si c'était déjà une bonne chose, je savais que cela ne suffirait jamais. Alors je craignais parfois que la flamme s'essouffle, s'éloigne et me laisse poursuivre ma route dans la nuit tel un funambule avec les yeux grands ouverts.

J'avais le nez plongé dans des parfums plus calmes lorsque la voix de Suzanne m'exhuma de mes pensées.

- Je ne sais pas...reprit-elle en retournant les entrecôtes, l'Andalousie, ça me plairait bien.
- Hmm...il paraît que les danseuses sont magnifiques. Ajoutai-je.

Anton avait saisi l'autre frontignan et le considérait tandis que sa cigarette, qui lui baguait le doigt, enveloppait la bouteille d'un cocon de fumée.

- Celle-là, elle aura peut-être le temps de chamberer. Dit-il.
- Et puis curieusement...on a visité tout le nord de l'Espagne mais on n'est guère descendu plus bas. Dit Suzanne.

Anton s'arc-bouta au-dessus de la cheminée, le coude appuyé sur la poutrelle en bois et aspira à pleins poumons l'odeur du fumet qui embaumait la pièce. Il dégusta le vin puis nous observa d'un oeil approbateur. Solène et Juliette vinrent partager le dîner avec nous, oubliant un instant Léonard qui semblait véritablement apprécier cette pause inopinée. Il se frotta contre les chevilles de Suzanne en brailant, les yeux idiots et globuleux et je me dis qu'il l'avait bien mérité.

Nous étions assis un peu à l'étroit sur le pas de la porte. Anton fumait un cigare de Havane. La nuit était belle et le calme dominait. On entendait juste les huées

d'un oiseau nocturne et le crépitement des branches dans la cheminée. Un ciel marine parsemé d'étoiles brillait comme si une main avait jeté une poignée d'argent aux quatre vents.

- T'as vu...c'est noir d'étoiles.

Elles scintillaient à merveille, enluminaient la nuit d'un petit air de fête et semblaient danser autour de la pleine lune dont la luminescence laissait croire que les sélènes s'amusaient bien là-haut.

- Il fait bon tu ne trouves pas ?

- Oui...c'est paisible...on sent même les flammes dans le dos.

L'air était probablement glacé au vu des éclats d'herbes blanches et la chaleur qui nous tenait le corps n'était pas due au hasard ou au cheminement des flammes. En fait, on avait notre compte et l'alcool nous fouettait les sangs d'une douce vigueur. Du moins, je n'avais pas le moindre doute pour ce qui me concernait. Je me concentrai une seconde sur le bosquet de chênes, juste en face et observai aussitôt le balancement des branches dans un ciel où le vent était absent. Lorsque Anton prononça le prénom de sa femme, je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé non plus à son sujet. J'avais seulement pu vérifier qu'il avait forcé sur les doses un peu plus que d'ordinaire. Mais ce soir, le souvenir était si fort et l'absence si insoutenable que seuls les mots et les sourires n'auraient suffi à faire oublier ; et contraindre l'homme à attendre patiemment que le temps passe relève de l'impossible. Il ne sait plus très bien comment s'y prendre pour oublier et pour échapper à une telle souffrance. Alors, il se met à boire. Et l'alcool peut assécher ses plaies ou le brûler vif. On ne peut jamais prévoir. Cela faisait un an. C'était son anniversaire et ce soir, je le trouvais plutôt fort mon ami. Durant le repas, son visage qui baignait dans une douce euphorie m'avait ému et puis doucement, il s'était étioilé comme une plante avec la nuit.

- Elle a eu une belle idée Suzanne. Dit Anton.

- Hmm...

- L'Andalousie...Ca doit être beau... c'est un nom qui sonne bien ...rien que de l'entendre me donne envie d'y aller...l'Andalousie. Je suis sûr que ça lui aurait plu...

- Oui...sûrement.

Je fis quelques pas dans le jardin, non loin d'Anton et l'écoutai. Parfois, sa voix s'enrouait ou s'arrêtait et ses mains imitaient les gestes et l'expression d'un homme maladroit. Pourtant son regard vif-argent était en osmose avec le toit d'étoiles qui nous abritait.

- D'ailleurs, a-t-il poursuivi, on aurait dû voyager davantage ...enfin... c'est comme ça...on regrette toujours après. Dit-il en écrasant la cape de son cigare.

- Anton, on a passé des étés merveilleux à bord de la Canotière. Lui rappelai-je.

- Oui...tu te souviens quand on faisait une virée sur la Gironde...elle était toujours enchantée...elle ne disait rien...mais je le voyais bien. Ses

yeux brillèrent tout le temps ...et puis le soir, quand on se retrouvait tous les deux, elle me racontait les paysages de la journée...et moi sur son épaule, je l'écoutais comme un gosse.

Il avait fini sa phrase avec la gorge nouée, je l'avais bien senti. Il se leva et vint à mes côtés. On tenait encore debout et sur le coup, j'eus même le sentiment que nos corps faisaient partie du décor. En silence, on considérait le ciel lorsqu'une étoile dérampa tout là-haut, comme si Ingrid nous lançait un clin d'oeil. Je portai une main sur son épaule et lui proposai une coupe de champagne.

On s'était affaissé dans les vieux fauteuils au cuir feutré, devant la cheminée. On avait convenu que c'était un coin paisible pour déguster une bonne coupe de champagne. Cependant, le feu commençait à mourir. Que le froid puisse pénétrer par le conduit ne nous inquiétait pas outre-mesure mais le feu, c'est comme une tierce personne dont on se plaît à écouter les monologues durant les moments de silence partagés. Le feu, c'est un instrument à vent un peu spécial dont la symphonie des sonorités, sifflements et autres craquements anime le silence d'une petite note de gaieté et le rend supportable. Je laissai à Anton le soin d'en découdre avec le bouchon de champagne et sortis de nouveau chercher un amas de bûches. Décidément, la nature présentait un panel de couleurs d'une rare lumière. Depuis longtemps, le soir s'était effacé derrière la clarté des heures nocturnes. Je m'égarai un instant dans le jardin ombré et observai le parasélène d'un peu plus près. Le cercle lumineux, clair et pur, bordait la lune d'un effet fascinant et portait son reflet sur le toit de la maison où, depuis les tuiles rouges et mauves, coulaient des gouttes bleues et nocturnes. La nuit était déjà bien avancée. Il y avait beau temps que mes amours s'étaient retirés et j'avais le sentiment qu'elles dormaient sous la coupole d'un immense arc-en-ciel étoilé.

- Tu crois que cela va suffire ? Lui ai-je demandé en déposant le bois près de la cheminée.

Il s'est contenté de hocher la tête et a empli les coupes.

- Je ne sais pas, ai-je poursuivi. Je me demande si je ne ferais pas bien de rentrer une autre fournée...j'ai jeté un coup d'oeil au baromètre, eh bien figure-toi que l'aiguille a drôlement viré vers *Mauvais temps*.

- Mince...dire que je comptais faire un tour en forêt ces prochains jours.

- Tu as l'intention d'aller chercher des cèpes ?

- Oui...avec le changement de lune, ça devrait être bon. Mais on n'en trouvera guère plus ici, il a bien trop gelé. Non, il faut aller près de la mer maintenant. L'air y est plus doux et avec un peu de chance, on trouvera quelques têtes noires en cette saison.

En regardant le baromètre d'un peu plus près, on a jugé que le temps ne devait pas tourner avant deux ou trois jours et, en trinquant une nouvelle fois, on s'est mis d'accord pour partir en forêt en milieu de semaine. Je rajoutai quelques bûches et étudiai la courbe des fumerolles qui serpentait le long des briques réfractaires, m'assurant que le feu allait bien prendre. Mais Anton s'approcha, une cigarette brûlante au bout des lèvres et insista pour s'en occuper. Je m'installai dans mon fauteuil. D'ici, les volutes de sa cigarette se confondaient avec la fumée du bois

humide. Sa consommation de brunes avait pratiquement doublé en un an ; le tabac avait tanné sa peau d'un masque de cuir et assombri sa voix d'un râle grave et rocailleux. Ses joues s'étaient creusées, ravinant les traits de son visage. Suzanne m'avait souligné qu'il avait vieilli tout d'un coup et j'avais mis du temps avant de le reconnaître. Il n'est jamais facile de voir son meilleur ami sombrer avant soi. On n'est pas préparé à ça. Ce n'est pas le genre de considération à laquelle on se prête le matin en se levant. Et lorsque le phénomène se produit, on a du mal à s'en relever, et même à ouvrir les yeux. Parce qu'il faut être assez lucide pour reconnaître que l'on s'identifie plus ou moins à lui. Alors, lorsqu'il s'effondre, on perd tous nos repères et dans sa chute, il entraîne toujours une part de nous-mêmes. On n'est jamais totalement libre. De toute façon, je ne voulais pas de cette liberté et il aurait été bien trop tard pour me dérober à notre complicité qui avait pris dans le moule et empreint notre caractère d'une marque trop profonde pour pouvoir l'effacer.

Anton était un homme sec. Son dos courbé laissait croire qu'il allait se briser comme du bois mort. Toujours est-il que je ne voulais pas l'enterrer trop vite mon ami. S'il avait perdu de son tonus musculaire, j'avais pu vérifier à maintes reprises qu'il possédait encore une force inouïe, lors des bras de fer auxquels on s'adonnait parfois. Mais, même si je voulais relever mon ami à la force du poignet, je savais que les mots ne seraient jamais assez forts.

Le pendule sonna cinq coups. Je jetai à l'horloge un oeil amusé. A l'étage, Suzanne et les petites dormaient. Anton attisait le feu. J'avais peut-être une conception limitée des choses mais j'avais le sentiment que tout était à sa place. Bien sûr, je ne pouvais négliger que cette considération tenait d'un point de vue purement égoïste car leur présence m'était source de vie et je puisais en eux toute l'énergie nécessaire à mon équilibre. J'espérais toutefois que je leur apportais quelque chose en retour, ne serait-ce qu'un peu de chaleur. A ce propos, Suzanne prétendait que de toute manière, je ne pouvais pas vivre autrement et plaisantait que c'était inscrit dans mon signe astrologique. Quant à Anton, elle m'avait précisé qu'elle préférerait qu'il se saoule chez nous plutôt que dans sa cambuse. Je ne connaissais pas beaucoup de femmes qui en auraient dit autant. Et puis, elle avait raison, un homme est capable de tout quand il est seul.

A ce moment précis, je me sentais donc parfaitement détendu et apaisé par le rayonnement des premières flammes et si je fermais les yeux, ce n'était pas à cause du marchand de sable. Depuis belle-lurette, nous avions appris à traverser les nuits blanches, à l'heure d'été comme à l'heure d'hiver. Nous étions de parfaits noctambules. Parfois, au beau milieu de la nuit, on poussait jusqu'à La Cerbatane, un troquet qui ne fermait plus, penché sur les bords de la Gironde. Alors, comme de vieux loups de mer, nous restions atablés devant un verre, jusqu'à l'aurore. Je me laissai bercer par le mouvement des flèches enflammées, sans chercher à trouver le sommeil, lorsque Anton faillit m'assommer tout d'un coup.

- Quentin...je suis allé à la Nationale ce tantôt... M'a-t-il soufflé.

Je vidai ma coupe d'une traite. Sans se retourner, il continua de disposer les rondins de bois dans le feu. Je n'étais pas surpris quant à ce qu'il venait de me dire. Ce qui m'inquiétait davantage et qui m'avait fait sursauter, c'était sa voix dont le timbre révélait un homme affaibli et contrit. Même si les effets de l'alcool nous avaient encore rapprochés, je ne sus pas très bien comment m'y prendre pour

lui tendre la main. Mais avant que je n'aie eu le temps de lui sortir un mot, il se retourna vers moi, le visage grave et le front emperlé de sueur.

- Je n'ai pas pu faire autrement...il fallait que j'y aille. M'avoua-t-il.

Cette journée avait bien commencé sous un ciel céruléen, comme une fleur apétale s'ouvre irradiée sous le soleil de Novembre, et la lumière avait rayonné de manière aveugle sur d'anciennes photographies, soufflé sur la poussière, éparpillé les draps blancs sur les meubles et éventré un amas de cartons. Une lueur vrillait dans ses yeux et le champagne ne pouvait pas tout expliquer. Anton avait toujours forcé mon admiration et je n'aimais guère me retrouver dans ce genre de situation avec lui. Il avait un caractère bien trempé et je ne m'étais jamais trouvé l'étoffe d'un bon conseiller pour lui montrer la voie. Mais, notre amitié était trop forte pour que je le laisse, seul, s'égarer sur une route sinueuse et obscure et glisser sur une mauvaise pente. Alors, faute de mieux, j'essayais de le soutenir, enroulais un bras autour de son cou, lui portais les épaules en tirant sur mes bras de toutes mes forces pour avancer avec lui. Je voulais tout simplement que mon ami garde la tête haute et ne puisse accepter de voir son dos se courber définitivement et puis, je lui devais tant.

- J'étais comme attiré, poursuivit-il, je voulais renoncer mais quelque chose de plus fort me poussait à retourner là-bas...

Je ne souhaitais pas nous embarquer trop loin à une heure aussi avancée de la nuit. J'avais envie de lui répondre qu'un homme ne tombe pas tout seul mais il s'agissait de rester prudent car il était sur le point de craquer.

- Voyons Anton...à ta place, n'importe qui aurait agi de la sorte. Tu t'es fié à ton instinct et tu ne pouvais pas faire autrement, voilà tout. Tu sais, on n'est pas toujours maître de ses actes. Dis-je sur un ton ferme pour le rassurer, sans toutefois pouvoir mesurer la portée de mes mots.

- J'étais tout juste étonné de me retrouver là-bas. J'ai même eu une drôle de sensation en arrivant...comme si une partie de moi-même n'avait jamais quitté cet endroit et m'y attendait patiemment depuis un an...et puis il y avait une atmosphère étrange, les voitures filaient dans tous les sens mais je n'entendais rien...vraiment, je te jure, c'était bizarre...j'étais attiré par cet arbre comme un aimant. Je me suis approché et j'ai enroulé mes bras autour...et tout à coup, je me suis senti bien, à la fois apaisé et revigoré comme si sa sève circulait dans mes veines...j'ai senti une sorte de présence, comme si elle était là..et je t'avoue, j'ai eu du mal à repartir...

Il avala sa salive. Il avait l'air épuisé. Pourtant, il se leva. Comme s'il voulait résister. Comme s'il avait signé un pacte avec lui-même. Il s'alluma une cigarette et la fuma d'un trait en gardant les doigts collés contre ses lèvres. Ses yeux gonflés d'une tumescence bleue se perdirent dans le vague, le temps qu'un long soupir traverse la pièce. Soudain, il s'approcha et m'attrapa une épaule.

- J'espère que tu ne me prends pas pour un fou. Dit-il en plissant les paupières.
- Anton...
- Et puis...excuse-moi mais je ne pouvais pas raconter tout ça à Suzanne...je crois que je lui aurais fait peur avec mes histoires...elles étaient si proches toutes les deux...

Son front était emperlé de sueur et la fièvre semblait lui gagner tout le corps.

- Ca m'ennuie de t'avoir dit tout ça..

Je me levai d'un bond et le regardai bien en face.

- Ecoute Anton, tu crois que je vais te juger ? On se connaît depuis combien de temps tous les deux ? Combien de types sur terre peuvent compter sur leur prochain, hein ? Combien peuvent prétendre avoir de véritables amis ?

Sa peau se ridait le long des tempes. Je m'étais quelque peu emballé. Je ne cherchais pas à le mettre dans une situation inconfortable afin qu'il reconnaisse que j'avais raison. Je souhaitais qu'il s'abandonne un instant, qu'il pleure comme une madeleine et me tombe dans les bras. Mais il ne cédait pas.

- Ne t'inquiètes pas Quentin...je ne suis plus aussi solide qu'avant mais je tiens encore debout. Tiens, ressers-moi donc une coupe.

Sa main n'avait pas bougé mais elle tremblait. Il me donnait l'image d'un homme rasé de frais qui n'a pas dormi depuis des jours.

Anton s'est effondré un peu plus tard dans mon fauteuil préféré. Je rapprochai mon ami près du feu et le bordai d'une épaisse couverture. Au passage, je fouillai dans ses poches et lui empruntai une brune. Le silence était tombé tout d'un coup, comme une vague sur les flammes. Mais les écorces embrasaient toujours le foyer de rouges baisers et les fragrances des branches mortes parfumaient encore la maison. J'attisai le feu à l'aide du soufflet et suivis d'un oeil complice la course des flammes : elles penchaient tantôt en avant, tantôt en arrière, comme l'écriture précipitée d'une main maladroite puis, soudain, filaient par les toits telle une ligne limpide et épurée. Je montai à l'étage, attrapai quelques feuilles, la plume que Suzanne m'avait offerte et redescendis les marches en silence. J'emmenai une chaise près du feu. Je me brandillai un moment sur la paille tressée et renonçai presque aussitôt à écrire. Mécaniquement, je me mis à donner des petits coups avec la pince contre les tisons, jusqu'en faire jaillir les bluettes. Que mon ami soit détendu et que son esprit s'arrête quelque part, sur une plage paisible, c'était tout ce que je pouvais espérer.

J'ai abandonné Anton un moment pour finir ma cigarette en plein ciel, au milieu du jardin. La blancheur des étoiles fondrait bientôt sous le soleil. Mais l'avènement d'un jour nouveau n'efface jamais le souvenir. Il m'a toujours semblé qu'il était vain de chercher l'oubliance- C'est une disposition bien trop éprouvante à atteindre. Dans les moments difficiles, il vaut mieux économiser ses forces et se

contenter du réconfort. Et je souhaitais que cette nuit soit éternelle, tout simplement parce qu'elle me paraissait belle. Je suis resté dehors, jusqu'à ce que le froid me tanne la peau.

J'ai refermé la porte derrière moi. J'allais rejoindre mon ami d'un pas léger lorsque des éclats de lumière m'ont ébloui et m'ont stoppé net dans mon élan. Une sensation de mal être me saisit le corps tout entier. Je restai dans le hall, à l'instar d'un visiteur indiscret qui hésite d'abord, réfléchit et trouve ensuite les failles d'un plan qu'il avait minutieusement élaboré et cent fois répété. Toute la détermination, toute la conviction avec lesquelles il s'était entouré et qui lui avaient donné une force mentale inaliénable, accordé une confiance aveugle en ses possibilités se trouvaient réduites à néant. Alors la lueur qui animait ses yeux au -dehors, s'évapora en un clin d'oeil, sous une paupière sans oxygène. Je m'aventurai néanmoins et m'avançai, jusqu'à la porte du séjour. Cependant, je n'osai faire un pas de plus. J'étais dans ma propre maison et pourtant, j'étais comme un étranger qui violait la paix et le repos de cet homme, là-bas, renversé dans le fauteuil. Il semblait prêt à tomber dans le bleu des flammes. En me rapprochant, en le regardant d'un peu plus prêt mon ami, je voyais bien quel imbécile je faisais. Je m'étais imaginé que j'allais le redresser avec mes belles phrases, avec une volonté toute neuve dont j'avais puisé l'inspiration dans le défilé des étoiles qui, nettoyant la nuit de ses mauvaises poussières, m'était apparu comme un signe du ciel. Mais on ne tire pas un trait sur le passé avec un simple coup de baguette magique et, maintenant, à travers le carreau de la fenêtre, je pouvais clairement distinguer tout le contenu de mes pensées, tout le poids et le sens de mes mots qui tombaient du ciel, sous la forme de paillettes volubiles et me ramenaient les pieds sur terre. Je me contentai de tirer son fauteuil en arrière et, armé d'une serviette trempée dans de l'eau tiède, épongeai son front brûlant tandis que des sueurs froides me couraient dans la nuque.

Chapitre 2 *Une rencontre sur le front de mer*

Durant un long moment, on a suivi un chemin salébreux bordé d'ajoncs et de ronces qui menait au fond de la pinède. Ma vieille Chrysler couina un peu sous les amas de pierres et de branches couchées en travers du sentier mais elle a tenu bon. Anton récupéra le sac à dos dans le coffre puis on s'avança jusqu'au sommet de la dune. Le ciel étoilé hésitait encore à se retirer et se confondait avec l'immensité de l'océan. On a échangé un sourire puis, sans un mot, on a longé la dune. Elle était là, enfouie dans le sable et le bleu de l'aurore. Elle ressemblait à une coquille de noix, prête à rouler dès le moindre souffle d'air. On était toujours étonné de la voir debout mais elle résistait malgré les caprices du ciel. C'était un havre de paix béni des dieux cette cabane. Anton l'avait construite il y a plus de quinze ans et elle demeurait là, impassible. Il s'arrêta juste en face et l'observa en posant ses mains sur les hanches.

- “ Quand même...il faudra qu'on pense à lui redonner un petit coup de peinture, histoire de lui rendre un peu d'éclat...”

Je lui retournai un signe approbateur de la tête et l'invitai à entrer le premier. Anton poussa la porte en grand et entra dans la cabane. Durant notre absence, le vent s'était engouffré sous les plinthes et avait entraîné une multitude de grains ocre. Dehors, le sable recouvrait même toute la terrasse installée au devant de la mer. Mais le jour était à peine levé et on avait tout le temps devant nous. Alors, j'en profitai pour faire un tour derrière la dune afin d'admirer les premières braises rouges du soleil qui incendiaient le toit des pins. J'étudiai d'un oeil attendri les strates de lumières qui tiraient là-haut sur le noir et le bleu marine et qui s'évaporaient à l'horizon dans un cheminement mauve et rosé lorsqu'un bruit sourd de moteurs dissipa ma contemplation matinale.

- Bon Dieu ! Quentin, viens voir un peu ça !

En un éclair, les couleurs se mélangèrent. J'accourus de l'autre côté.

- Qu'est-ce-qu'ils fabriquent ? Soufflai-je.

- Je n'en sais rien...

Descendant de la dune, des camions et des hommes armés de fourches s'avançaient vers le bord de la mer. Anton se pencha par-dessus la palissade.

- " Ecoute Quentin, je ne sais pas ce qu'ils ont l'intention de faire mais il ne faut pas rater ce spectacle."

Il emmena deux chaises et les planta sur la terrasse pendant que je tirai deux épaisses couvertures de la malle en bois. Adossés contre les planches de la cabane et tout emmitouflés dans nos couvertures, on s'est paisiblement fumé une cigarette en regardant le jour se lever dans le dos des hommes. Ils allaient et venaient sous la lumière des phares qui se perdaient dans l'infini des cieux, dans les profondeurs de l'océan, éclairant un spectacle de désolation. Il faut dire que l'on n' était pas habitué à ça. Nous avons séjourné plusieurs fois ici et le sifflement du vent dans les branches, le ronflement imperturbable de l'océan et les colères du ciel étaient les seuls paysages qui habitaient le coin. Parfois, le ricanement des mouettes accrochées à un rafiot qui passait au large était bien la seule distraction que l'on avait à se mettre sous la dent. Mais ce monde était parfaitement à notre mesure.

- Je me demande vraiment ce qu'ils sont venus faire ici. Dis-je.

- En tout cas...moi, ça me fait froid dans le dos ces bruits de moteur...

Dit Anton.

- Attends, je vais nous préparer un petit Irish coffee, tu vas voir...ça va nous réchauffer le corps.

Je me suis promené un moment dans la cabane. Je donnais un petit coup de balai par ci par là, époussetais la table et l'armoire, étudiais l'étiquette des bouteilles de vin que l'on avait emportées et de temps en temps, accoudé à mon balai, je m'arrêtais près de la fenêtre, oubliais le va et vient sur la plage et observais mon ami et le ciel se détacher de la mer. Quatre jours étaient passés depuis son anniversaire et il fallait reconnaître qu'Anton avait retrouvé quelques couleurs. Aussi, je n'étais pas mécontent de voir cette date qui marquait le calendrier d'une croix profonde et douloureuse s'éloigner de nous. Malgré le temps, elle ne s'effacerait jamais de notre mémoire mais aujourd'hui, j'avais l'impression que l'on pouvait souffler un peu, que le ciel nous faisait grâce de ses mauvais présages. Cependant, en y regardant d'un peu plus près, j'étais d'avis que nous devions profiter au maximum de cette embellie avant qu'une main abatte sur nous sa colère. Si le jour se levait dans le dos de mon ami, il ne pouvait dissimuler l'ombre qui lui voilait la face. Il ne fallait pas se cacher les yeux, le répit qui nous attendait ici n'était que le reflet d'une éclaircie illusoire et trompeuse. En ces lieux humides, à l'autre bout de la terre, il n'y avait pas la moindre trace: ni photographie clouée sur les murs, ni draps blancs sur les meubles, ni chambre condamnée. Ingrid n'était jamais venue dans cette cabane si bien que les seuls souvenirs qui

habitaient le coin étaient le parfum iodé de l'océan et une plage de silence qui s'étendait à perte de vue. Au bout d'un moment, Anton a cogné au carreau.

- Quentin, quand tu auras fini de rêvasser, tu penseras à nous servir le café...

Je lui fis signe que j'en avais pour une minute. C'est vrai qu'on était bien ici. C'était l'endroit idéal pour se ressourcer. Il suffisait d'ouvrir la bouche pour se remplir les poumons d'air pur, de tendre l'oreille pour qu'une musique à l'évent enchante nos coeurs. Et si l'humeur y était, on pouvait hurler comme des sauvages jusqu'en perdre la voix et la raison, personne ne viendrait nous chercher. Sauf qu'aujourd'hui, il y avait ces maudits engins qui ratissaient la plage et faisaient un tel boucan que les essentes sur le toit en tremblaient.

- Ce qui m'étonne le plus, dis-je en lui tendant la tasse, c'est qu'ils travaillent à cette heure-ci...je ne sais pas ...ils auraient pu attendre une heure ou deux, le temps de nous laisser nous installer.

Anton ne répondit rien et ferma les yeux en humant les vapeurs d'alcool et de café. Je l'imitai et me blottis sous la couverture pour chasser le bruit sourd qui montait de la plage. Enfin, lorsque le jour se leva pour de bon derrière la dune, les moteurs repartirent en longeant la plage vers le sud, abandonnant derrière eux d'épaisses fumées noires. Cependant, un camion demeurait immobile sur la plage, avec la porte grande ouverte.

- Et lui, qu'est-ce qu'il fait, il ne repart pas ? Il s'est peut-être ensablé. Soliloquai-je.
- Ca m'étonnerait...ça ne s'enlise pas aussi facilement...

Il déposa sa couverture et se leva.

- Allons voir ça d'un peu plus près. Dit-il.
- C'est une bonne idée, dis-je, de toute façon, je voulais aller marcher au bord de la mer.

Il s'avança vers le camion et toqua à la portière.

- Excusez-moi, vous vous êtes enlisé ? Demanda-t-il.
- Huh ?
- Vous ne pouvez pas repartir ?
- Hmm ? Ah! non non. Moi, je reste par ce que je vais pêcher.
- Dîtes-moi, lui dis-je, vous êtes venus faire quoi au juste ?

Le type chercha une cigarette dans son blouson et me lança un regard torve.

- Du feu ? Dit-il en agitant son bout de cigarette.

Anton sortit son briquet et se pencha au-dessus de l'homme.

- Ecoutez, dit-il en toussant, nous, on fait not'boulot...S'y a des méduses on ramasse et s'y a pas, ben on rentre, c'est pas plus compliqué que ça.
- Comment ça, demandai-je, vous voulez dire que vous venez ici tous les matins ? Mais enfin, il n'y a pas de méduses en hiver! Et puis de toute façon, c'est un coin sauvage ici, à part quelques naturistes en été, c'est mort! Dis-je.
- 'sais bien, sourit-il en ouvrant une boîte de Pulmoll qui grouillait d'appâts bien vivants, j'y viens parfois l'été avec ma femme...enfin, quand ça lui chante hé hé...

L'homme fronça les sourcils et d'un geste appliqué, accrocha un asticot nerveux à son hameçon.

- 'savez, reprit-il, quand ils nous ont fait commencer ce boulot, c'était au début du mois d'août...parce qu'il y avait eu une marée de méduses sur toute la côte...alors ils nous ont dit qu'il fallait qu'on nettoie toutes les plages avant le lever du jour et jusqu'à nouvel ordre !
- Et alors ? Demanda Anton.
- Alors ? Hé bin figurez-vous qu'il y a jamais eu de nouvel ordre...que voulez-vous que je vous dise ? Dit-il en haussant les épaules.
- Si je comprends bien, vous promenez vos engins tous les matins pour rien. Dis-je.
- T'à fait Dit-il.
- Bof...soupira Anton, je ne m'étonne plus de rien.
- C'est à cause de tous ces branques là -haut, reprit notre pêcheur, c'est simple, une fois qu'ils ont les manettes en main, ils ne pensent qu'à s'amuser...et le pire, c'est qu'ils s'amusent avec not'poignon. C'est des enfants gâtés, voilà tout. Enfin, c'est pas main'ant qu'on va refaire le monde hein les gars!

Nous avons laissé notre bonhomme à ses sages réflexions et nous sommes descendus écouter l'unisson des vagues et tout près du bord, nous avons pu admirer la course folle d'oiseaux noirs qui remontaient d'Espagne, comme une traînée d'encre au-dessus des vagues violines. Je me suis allongé sur une parcelle de sable frais et vierge, les yeux dans le ciel. Les étoiles et la lumière cendrée de la lune s'éclipsaient sous une toile mauve et marine. Je me disais qu'il ne fallait pas chercher trop loin, que toute la raison d'une vie trouvait son origine parmi ces éléments qui se partageaient l'univers dans une harmonie naturelle et évidente dont l'homme devrait s'inspirer davantage. Mais l'homme n'a jamais su se contenter de la paix si bien que les conflits inutiles et éphémères dont il s'entoure durant son existence le poursuivent jusqu'à la fin, jusque dans sa lutte contre la mort. Et finalement, son tempérament obsessionnel à aller à contre nature repousse sans cesse l'échéance de voir le jour où il vivra en osmose avec lui-même et avec les autres pour l'éternité. Ici, j'avais le sentiment que tout était à sa place, que l'on nous avait toujours attendus, comme si une force à la fois invisible et envoûtante nous avait déparés de nos complexes et de nos appareils et nous avait invités à demeurer oisifs afin que seule la contemplation enrichisse notre esprit de pensées fécondes.

Le son mélodieux de galets qui ricochaient sur l'eau m'enleva à mes pensées matinales. Je me relevai et le regardai faire. Il fouilla le sable d'une main, ramassa un galet de forme oblongue et plate, attendit qu'une vague vienne mourir sur le rivage puis lança le galet d'un geste vif et nerveux. J'ai compté neuf bonds avant qu'il ne disparaisse avalé sous la lèvre blanche de la vague suivante.

- Dis donc, fis-je, tu te débrouilles plutôt bien!

Mais il n'avait même pas prêté un regard à ce malheureux caillou. Son esprit était ailleurs, un peu plus loin derrière l'écume. Et lorsqu'il fixait l'océan de cette façon, la terre pouvait se dérober sous ses pieds et le ciel s'enflammer, il ne broncherait pas. On aurait même dit que son regard soudain si profond et si troublant, comme épris d'une colère sereine, éverdumait la mer toute entière. Dans ces moments-là, force m'était de reconnaître que mon ami était encore bien vivant tant sa passion pour la mer était restée intacte.

- On aurait peut-être dû prendre les planches, lança-t-il tout à coup.

Je me tournai vers lui, un peu surpris.

- Je ne plaisante pas, reprit-il sur un ton enthousiaste, regarde, là-bas, sur la droite...il y sûrement un pic qui va se former à marée montante.

J'ai songé un instant à la vieille baobab appuyée contre un pan de mur, dans la cabane. Je n'étais même pas sûr qu'elle tienne l'eau et de toute façon, je préférerais qu'elle repose en paix. Anton se releva et s'avança vers la mer d'un pas décidé. Il s'aspergea le visage d'eau fraîche puis, comme pour se consoler plongea la tête entière. Les quelques mèches grisonnantes et annelées de sa chevelure se changèrent en piquets de sel. Beaucoup plus tard, nous avons remonté la dune, tandis qu'un ciel de bronze éclairait le bois de la cabane.

Anton semblait disposé à passer une bonne partie de la matinée à regarder la mer, derrière les carreaux embués et il n'en démordait pas.

- Si le vent rentre un peu plus à l'Est, il va y avoir un swell du tonnerre, dit-il.

Anton était un très bon surfer ; à chaque fois qu'il sortait sur un spot de l'Atlantique, son style radical et courageux forçait le respect et l'admiration. Mais il n'était pas remonté sur une planche depuis plus d'un an, depuis les grandes marées d'équinoxe. Pour qu'il en parle ainsi, l'océan nous promettait sûrement des vagues magnifiques.

- Je te ressers un Irish coffee ?

- Oui, mais tu peux le servir nature, ça ne changera pas grand chose...

Je nous servis un fond de Blackbush et m'installai à ses côtés. Le soleil déjà haut dominait royalement, enluminait ciels et océans et le front de notre petit pêcheur, en bas sur la plage.

- Il a plutôt l'air de se plaire ici, notre pêcheur. Dis-je.

Il avait coincé son lancer dans le sable et marchait au bord de l'eau en fumant une cigarette. Il se retournait de temps en temps en direction de la clochette accrochée au bout de sa canne, histoire de se motiver un peu.

- Ca s'est du sport...

- Regarde, me dit Anton en désignant la mer. Ca commence à se lever.

Il sortit un instant vérifier que la girouette qu'il avait fixée sur le toit fonctionnait bien et revint.

- C'est parfait, elle indique plein Est.

J'en ai profité pour nous resservir un fond de Whisky. Nous sortîmes au devant de la mer, penchés sur la balustrade au bois érodé par le sable et le sel, afin de mieux apprécier avec quelle mansuétude et quelle précaution, le vent, tel un souffle léger sous un drap de soie bleue, soulevait la mer pour ne pas la déchirer. Je me suis tourné vers mon ami et j'ai pu lire dans ses yeux toute la flopée de rollers et de cut-back qu'il rêvait de tracer sur les vagues.

Mais au début de l'après-midi, le beau temps nous fila entre les doigts. Le vent nous avait doucement trahis, virant au Nord puis au Nord Ouest et désormais sur la plage, un souffle froidureux courait, soulevant ça et là des spirales de sable. Sur la mer, des vagues vertes et désordonnées grossissaient à vue d'oeil sous l'éclairage obscur et violet des nuages menaçants qui remplissaient déjà la moitié du ciel. Toute la plage ne présentait qu'une vaste étendue de sable, identique à un désert, monotone et infini. Le pêcheur n'avait pas attendu le déluge pour nous fausser compagnie et derrière notre carreau, nous avons pu assister avec quelle détermination et quelle volonté, la mer s'avavançait afin de conquérir un territoire qui finalement, lui avait toujours appartenu. Nous renonçâmes à quitter les lieux, non pas à cause d'un goût prononcé pour l'aventure mais tout simplement parce que l'on se sentait bien parmi les éléments. Aussi, l'alcool nous avait bien aidés pour nous forger une âme de marins téméraires. Je profitai du temps qu'il nous restait pour aller ramasser des branches et des pignes et dressai un feu dans le dos de la cabane.

- Bon Dieu, ça n'a pas de limite, dit Anton en se frottant les mains au-dessus du feu.

- Oui, pour une fois ils ne se sont pas trompés à propos du temps...enfin, on a de quoi tenir un petit moment.

- Tiens, me dit-il en me tendant un verre, il faut boire un coup... avec ce vent de tous les diables, on a vite le gosier sec.

Nous avons bien jeté quelques planches dans le feu en espérant chasser les mauvais esprits mais le vent, accompagné d'un froid à couper le souffle, redoubla de violence, aiguisant l'écume comme une arme blanche et poursuivit les derniers nuages à la traîne afin que le ciel s'emboucane pour de bon. Sans demander notre reste, nous nous sommes réfugiés dans notre bonne vieille cabane. J'ai allumé le

réchaud et Anton a déballé des conserves sur la table, des bouteilles de vin et du tabac. Il se pencha au-dessus de la flamme du réchaud et s'alluma une cigarette.

- Je ne sais pas si c'est une nouvelle épreuve que le ciel nous envoie, grinça-t-il, mais nous avons de quoi résister.

En quelques heures à peine, le temps avait viré du blanc au noir, comme actionné par un simple tour de manivelle et cette nature, si paisible et si douce, qui nous avait accueillis à bras ouverts sur cette terre d'adoption, semblait alors décider à nous chasser comme si toute trace de l'homme entachait l'harmonie du paysage. Déjà, une nuit précoce, portée par un fleuve de nuages noirs et violacés, visitait l'intérieur rustique de notre cabane, apposant sa main noire d'une présence oppressante. On aurait dit que les heures s'étaient prises dans un engrenage infernal, donnant par la -même une toute autre dimension au temps qui privait l'homme de repères jusqu'à l'aliéner.

- Bon...dis-je, il s'agit de rester lucide.

Je déroulai un tube de papier journal et en ôtai toute une collection de bougies que Suzanne nous avait soigneusement préparées. Je disposai des bougies dans tous les coins de la cabane en me demandant ce que Suzanne pouvait bien fabriquer à cette heure-ci, si elle donnait encore des cours au lycée ou si elle se promenait avec Solène et Juliette dans la campagne autour de l'Amarante. Un peu plus tard, je contemplai notre cabane d'un oeil satisfait.

- Ah...c'est quand même mieux comme ça. Qu'est-ce que tu en dis Anton ?

- Oui...c'est plus joyeux...on se croirait dans une chapelle mais bon...

- On en aura bien besoin.

J'avais tout juste fini ma phrase qu'un bruit d'une rare violence me fit sursauter. Je fis un pas en arrière avant de réaliser qu'une méchante vague était venue claquer au pied de la dune, giflant notre fenêtre avec une telle force que l'on fut tout étonné de la voir encore intacte. Anton attrapa une bougie et éclaira la fenêtre.

- C'est à peine croyable, dit-il, je ne sais pas comment elle a pu résister à un tel choc.

- Je te l'avais dit, il y a une auréole au-dessus de cette cabane...

Mais nous n'avions guère envie de plaisanter et le bruit de la mer nous avait vraiment fichus une peur bleue. Nous échangeâmes un regard et nous aventurâmes sur la terrasse afin d'avoir une idée plus précise du problème. Dans ce monde obscur, on ne distinguait à présent que l'éclat saillant d'une mer conglatineuse qui bavait dans la fange et des giclées de boue qui nous tendaient une main malsaine. Nous rentrâmes aussitôt. Il fallait se rendre à l'évidence que la situation était plutôt critique et désormais, il était trop tard pour rebrousser chemin et espérer retrouver la Chrysler dans ces conditions relevait de la folie: malgré la chaleur de l'alcool, des flèches d'un vent mauvais nous avait figés sur place et empreints le visage d'un masque de glace.

- Il nous reste encore une chance, dit Anton en regardant sa montre.
- ...
- A cette heure-ci, elle ne devrait pas tarder à redescendre.

Accoudés à un coin de la table, nos regards se sont portés vers la fenêtre où, sous l'effet d'un miroir, resplendissait le vacillement lumineux des bougies. Et désormais, on attendait le reflux de la mer comme une flamme d'espoir.

- C'est à n'y rien comprendre...tout est là...l'air vivifiant de l'océan, une brise légère qui t'étourdit juste ce qu'il faut, un soleil tiède qui te fait baisser les yeux et puis voilà que tout s'emporte...comme si on avait dit quelque chose qui ne fallait pas. Dit Anton en remplissant nos verres.

- On ne peut rien contre les arcanes de la nature...
- On est vraiment peu de chose...enfin, elle va bien finir par redescendre.

En quête du moindre grésillement, de la voix la plus faible et la plus éloignée, je tournai la radio et cherchai en vain quelques nouvelles du temps ou même un vieux tube qui craquait mais le vrombissement de l'océan et les bourrasques incessantes du vent qui cognaient contre les planches étaient bien la seule musique qui nous semblait offerte et destinée.

- Tu crois qu'elle va résister ?

Anton plissa les paupières en s'allumant une brune puis lança un coup d'oeil circulaire autour de la table.

- Je ne sais pas... Cette cabane est là depuis plus de quinze ans et je ne me rappelle pas y avoir planté un clou ni même donné un malheureux coup de pinceau... si elle doit tenir, elle tiendra...enfin, reprit-il entre deux bouffées, si elle résiste, je jure de lui refaire une beauté...

Les heures passèrent, rythmées par le défilé lent et régulier des grains de sable qui s'engouffraient sous la porte, à travers les plinthes et les joints, faisant de notre cabane un sablier géant. Nous restâmes immobiles à attendre, enroulés dans nos couvertures, à la merci de la mer qui n'espérait plus qu'un signe pour nous retourner d'un revers de la main. Malgré le froid qui caressait les flammes d'une bise glacée, nous avons décidé de ne plus bouger et le seul mouvement que l'on s'accordait était celui du verre que l'on portait à nos lèvres.

Et puis, tandis que nous luttions désespérément contre le sommeil, ivres et saoulés par le vent depuis une éternité, le vent s'essouffla au pied de la cabane, abandonnant un profond soupir qui portait en lui le signe et le souffle d'un répit. Titubants et à moitié groggy par le froid, nous avons tenté une sortie. Le vent austère, solitaire et trahi emportait sa colère vers d'autres frontières. Au passage, une dernière gifle nous fit échapper une larme de joie et tomber dans les bras l'un de l'autre. La mer avait tiré sa révérence, offrant une vaste étendue mise à nue et désormais, plus loin, on n'entendait plus que le murmure des rouleaux qui s'étouffaient en profonds sanglots refoulés. Cependant, la nature nous avait

réservés une petite surprise. On eut du mal à y croire et Anton regarda d'un peu plus près la bouteille qu'il tenait dans sa main. Dans un petit air de fête, des flocons se mirent à danser dans les airs.

En ouvrant les yeux, je fus saisi par l'arôme et le cheminement des vapeurs douces de café qui flottaient dans la chambre. Les bras croisés derrière la tête, je suivis, avec un air amusé, le scintillement de pastilles d'eau qui traversaient un faisceau de lumière blanche. Cette clarté matinale, qui s'avavançait dans la pièce en présentant l'avant-goût d'une belle journée, était propice à la bonne humeur.

- Ce n'est pas possible...il fait beau ? Demandai-je.

Anton passa la tête dans le chambranle de la porte.

- Ah...tu es réveillé. J'ai préparé du café noir. Tu vas en avoir bien besoin...

- Sûr...car j'ai un fichu mal de crâne, grimaçai-je.

Je me suis passé une main dans les cheveux en regardant par le carreau de la chambre. Je n'en croyais pas mes yeux.

- Rassure-toi, me confia-t-il, ça m'a fait aussi un choc.

Nous nous sommes installés autour du mazagran encore tout fumant, derrière notre éternelle venterne qui donnait sur la mer. On regardait le paysage en dodelinant de la tête, sans savoir si l'on devait s'émerveiller ou faire une mine déconfite car nous ne pouvions pas encore mesurer toutes les conséquences que cela pouvait entraîner.

- Il faut reconnaître que ça n'est pas commun...

- Sincèrement, je ne me rappelle pas avoir déjà vu ça...

- Hmm...ça doit bien arriver une fois tous les dix ans, mais pas dans de telles proportions quand même...

- C'est bien ce qui m'inquiète.

- Eh bien, commençons par un bon petit déjeuner, on y verra peut-être plus clair...

Tout était blanc, depuis le soleil timidement éclos dans un coin du ciel jusqu'à la lune qui s'évaporait dans un ciel de cristal, épris de la luminescence des terres enneigées. Nous sortîmes faire quelques pas.

- Tu as vu ça ! me dit-il en désignant la couche de neige qui lui arrivait presque jusqu'aux genoux.

- Bon Dieu ! Ca a dû tomber toute la nuit !

Les mains enfouies au fond des poches, comme de parfaits imbéciles, nous avons pu mesurer toute l'épaisseur du silence.

Durant un bon moment, nous avons suivi la frange couleur crème qui découpait la mer et la neige. L'air était sec, doucement parfumé par les volutes de tabac brun. Ce matin, il n'y avait pas la moindre trace si ce n'était celle de nos pas et dès que l'on s'arrêtait, on tombait sous l'emprise d'une peau blanche et vierge, sous l'hypnose d'une lumière soleillée, avec le même abandon et la même reddition que le premier regard de l'homme posé sur une femme qui le séduit jusqu'à le rendre fou amoureux. Après avoir coupé à travers dune, nous nous sommes embouqués dans la tortille couverte d'une mousse fraîche et bleue. Les jeunes pins fléchissaient sous le poids de la neige et bordaient l'allée en lui donnant l'allure d'une tonnelle que quelques malheureux jets de soleil tentaient de percer. De temps en temps, des étoiles de neige tourbillonnaient lorsqu'un oiseau se posait sur une branche et nous accompagnait en sifflant quelques notes.

- Tout cela est bien joli mais je ne vois pas très bien comment nous allons pouvoir repartir. Dit Anton en faisant le tour de la Chrysler.

Aidés de branchages, nous avons bien réussi à dégager les roues mais la Chrysler ne voulut rien savoir et se mit à glisser dans tous les sens comme une savonnette. Rien ne vaut une bonne vieille traction avant... Anton était assis derrière le volant. Il me lança un regard désarmé.

- De deux choses l'une, ou bien on rebrousse chemin ou bien on tente une sortie, dis-je, mais enfin si tu veux mon avis, on ferait tout aussi bien d'anticiper parce que ça peut durer plusieurs jours cette affaire-là.
- Il y a bien un bled dans les parages, à environ deux heures de marche...
- Dire qu'on était venu pour faire une cueillette de champignons...enfin, ça ne sert à rien de ruminer...

Sans nous retourner, nous nous sommes remis en route, abandonnant derrière nous ma Chrysler bleu métallisé sous la neige.

Lorsque j'ai demandé une chambre à la bonne femme, elle m'a regardé par en dessous.

- Ce n'est pas ce que vous croyez...précisai-je, on voudrait juste un coin chaud et un bon repas. On a de quoi payer, ajoutai-je en lui sortant quelques billets.

Les bras croisés sur sa poitrine, elle nous examina pendant une longue minute qui nous parut le bout du monde puis nous conduisit finalement dans une chambre à l'étage. Lorsqu'elle ouvrit les volets en grand, la lumière du jour éclaira un intérieur humide et endormi, décoré par une tapisserie à fleurs jaunes et fanées. Je

me frottai à sa forte corpulence afin d'avoir une idée de la vue: l'hôtel donnait sur la place du village où des bancs tout blancs étaient disposés en arc-de-cercle eux-mêmes dominés par l'ombre des bâtisses aux murs larges et cossus, couverts de plaques de ciment et d'écailles de peinture rose. En bas, un vieil homme assis sur un banc attendait Dieu sait quoi et fixait le bout de sa canne enfoncée dans le parterre blanc, tandis qu'au-dessus de sa tête le ciel se couvrait de nouveau, laissant apparaître ça et là de misérables trouées de ciel bleu. Je me demandai ce que pouvait bien faire ce vieux à rester dehors avec un froid pareil lorsque je sentis la pression d'une forte poitrine m'acculer contre le radiateur et entendis une voix d'homme me traverser les tympans:

- Ca fait bien dix ans qu'il est là celui-là, et par tous les temps. C'est comme s'il faisait partie du décor. M'a-t-elle répondu.

Tandis qu'elle sortait les draps de l'armoire, qu'elle préparait nos lits en tournant dans la pièce comme une toupie, elle nous fit de multiples recommandations auxquelles nous répondions par un hochement de tête affirmatif, sans discuter et sans écouter un traître mot de ce qu'elle pouvait nous raconter car nous étions trop heureux d'avoir trouvé un endroit pour nous reposer.

- Bon, reprit-elle à moitié essoufflée et toute ruisselante de sueur, je vous remets la clef de la chambre...

-...

- Bien. Le repas sera servi à dix-neuf heures. Tapantes! Précisa-t-elle en faisant jouer son index dans les airs.

Anton ferma la porte derrière elle et se laissa tomber sur le lit bordé d'un dessus à fleurs bleues et blanches. Il ôta un paquet bleu de sa chemise, choisit une cigarette, la tapota un instant contre le verre de sa montre afin de bien ramasser le tabac et la porta à ses lèvres. Il frotta une allumette contre la petite boîte cartonnée et fixa un instant la flamme comme s'il voulait l'immobiliser. Il alluma sa cigarette en fermant les yeux profondément et fendit le silence d'un doux grésillement. J'avais plaisir à le voir fumer, à étudier le rituel auquel il s'adonnait et qu'il entretenait comme une vieille mécanique bien huilée.

- Tu as l'air pensif. Me dit-il soudain.

- Hmm ? Non, non, mais je n'apprécie pas trop d'être à la merci de cette femme.

- Ne sois pas si méfiant...elle n'a pas l'habitude de recevoir du monde en hiver...

- Peut-être, mais je n'aime pas trop les gens qui te photographient d'emblée et qui se permettent de te juger en se basant sur la bonne ou mauvaise impression que tu leur laisses...mais tu as raison, tout cela n'est pas bien grave et on a déjà de la chance de se retrouver ici, j'ai cru qu'on y arriverait jamais.

J'ai hésité un moment à m'allonger sur le lit car je tombais de sommeil mais j'ai tenu bon et suis descendu dans le hall où j'avais repéré un téléphone.

- Juliette ? Comment vas-tu mon amour ?

- C'est super, il y a plein de neige ! Avec Solène on a même fait un bonhomme de neige dans le jardin !
- Bien...
- Dis, tu reviens quand ?
- Très bientôt, ne t'inquiètes pas...et Léonard, il est sage ?
- Il ose pas sortir à cause du froid alors il arrête pas de manger et dormir !
- Il ne perd rien pour attendre celui-là...
- Attends je te passe maman, elle est juste à côté du téléphone.
- Bon Julie, je t'embrasse bien fort et fais un gros bisou à ta petite soeur, je compte sur toi.
- Ah Quentin ! J'étais morte d'impatience...où êtes-vous ?
- Hmm...j'aime bien t'entendre avec cette voix...
- Ne fais pas l'idiot...
- Tout va bien...on a quitté la cabane mais on a trouvé un hôtel dans un village du bord de mer.
- Vous êtes aussi sous la neige ?
- Tu parles, c'est blanc et ça risque de recommencer, dis-je en me penchant pour regarder la couleur du ciel, il n'y a pas eu trop de dégâts là-bas ?
- Non, mais j'ai eu un peu peur, il a fait tempête la nuit dernière et quelques tuiles se sont envolées.
- Rien que ça...
- Et Anton, comment va-t-il ?
- Ca va ...je crois qu'il avait besoin de changer d'air...
- Oui...
- Bon, nous rentrerons dès que les routes seront dégagées, le plus tôt sera le mieux...
- Je t'embrasse mon amour...Quentin ?
- Hmm ?
- Je t'aime.

J'ai embrassé ma femme et suis sorti prendre l'air, afin de retrouver l'équilibre que j'avais momentanément perdu, non pas à cause de la fatigue accumulée mais à cause de ses mots pris dans le souffle de sa voix qui, comme les essences d'un parfum troublant, m'étourdissait chaque fois. Je n'avais jamais dit à Suzanne tout l'effet qu'ils portaient sur moi et cachais souvent mes émotions au plus profond de moi-même de peur qu'elle me découvre complètement. L'homme mis à nu devant la femme qu'il aime se sent bien vulnérable; et là réside bien sa faiblesse à vouloir tout cacher. Même si je ne voulais pas l'admettre dans mon for intérieur, j'étais bien conscient que Suzanne, grâce à son intuition féminine et sa fluidité sensorielle, se doutait de tout, tant et si bien que j'étais depuis longtemps habité par l'idée qu'elle connaissait mieux ma personne que moi-même.

L'air avait doucement fraîchi et le vieil homme n'avait pas bougé d'un cil. On aurait dit une statue sans intérêt, oubliée là par négligence, par un antiquaire de passage. Et depuis qu'on l'avait laissé sur ce banc, tel un homme trahi, il ne quittait plus des yeux son bout de bois, son unique compagnon, la dernière racine qui le liait à cette terre et il s'y agrippait avec fermeté, résistant à la puissante tentation de s'abandonner et de se laisser emporter par l'immense coulée de lave blanche qui courait dans les rues du village. Je m'approchai et lui proposai une

cigarette mais il ne me répondit que par des tremblements. Je traversai l'avenue de la plage bordée de cabanons clos et de congères, attentif au froissement de la neige sous mes pas et sensible au fait que j'étais le seul homme de la journée à venir par ce côté-ci de la terre. Cependant, au sommet de la dune, tandis que je cherchais désespérément le regard de ma femme dans la couleur everdumée de l'océan, je fermai les yeux, affaibli par la douceur du soleil qui cognait sur mes tempes, protégé de la solitude par les murmures et les rires étouffés des jeunes femmes et des enfants, étourdi par les senteurs émoussées des glaces et des beignets, comme si soudain, Suzanne était venue se plaquer dans mon dos. Je souriais à l'intérieur, respirais les parfums d'une autre saison lorsqu'une chose tout à fait surprenante se produisit. Une voix douce et suave vint me chuchoter dans le creux de l'oreille:

- Et toi...tu l'aimes pour ses absences ou parce que la solitude te fait peur...

Affolé, je virevoltai, cherchai par-delà les nuages et la mer mais elle avait disparu aussi vite qu'elle était venue, comme évaporée dans le souffle du vent. Je rebroussai chemin, accélérai le pas en essayant de me rassurer, mais je me sentis poursuivi et l'esprit hanté par cette voix de velours. C'était une voix de femme, j'en étais sûr, une voix qui m'était familière et que je n'avais pas entendu depuis longtemps mais je ne pouvais y croire.

J'entrai dans l'hôtel, l'esprit encombré de questions. En poussant la porte de la chambre, je trouvai mon ami posé sur le radiateur, faisant des ronds de fumée avec sa cigarette.

- Il m'intrigue ce vieil homme, me dit-il. On dirait qu'il est là pour l'éternité...
- En tout cas, à part lui, il n'y a pas âme qui vive, toussai-je.

Anton me regarda d'un air inquiet et me dit:

- Tu n'as pas l'air tranquille...
- J'ai besoin d'une cigarette...

Je fis les cent pas dans la chambre, réfléchis à toute vitesse, hésitant à lui exposer les faits et fumai en éparpillant mes pensées dans tous les coins.

- Est-il écrit...commençai-je, est-il écrit quelque part que l'homme ne doit pas vivre en paix...

Ne voyant pas où je voulais en venir, Anton me lança un regard noir.

- Il m'est arrivé une chose vraiment étrange...j'étais au bord de la mer et ...non, c'est stupide, tu ne vas pas me croire, renonçai-je.
- Eh bien...dis toujours...
- Ce n'est pas facile à dire...voilà...je me promenais sur le front de mer quand soudain, j'ai entendu comme une voix qui me parlait...une voix douce et féminine...que dis-tu de ça, ricanai-je afin de dissimuler mon émotion.

Il se rapprocha de moi et posa sa main sur la mienne.

- Tu n'as pas à t'inquiéter, me dit-il.
- Que veux-tu dire ?
- Ce sont les souvènes.
- Les quoi ?
- Les souvènes, répéta-t-il, enfin...c'est le nom que je leur ai donné...
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
- Ne t'empportes pas Quentin...j'ai réagi de la même manière la première fois.

Il se donna un peu de temps, abandonna un profond soupir et regarda à travers le carreau de la fenêtre.

- Je ne pourrai jamais l'oublier...c'était une journée claire. Il n'y avait pas un bruit, pas une ride sur l'eau. J'étais sur le ponton, à côté de la Canotière quand j'ai entendu cette voix pour la première fois. J'ai failli en tomber à la renverse et j'ai cru que j'avais perdu la raison. Pendant plusieurs jours je suis resté cloîtré chez moi et je n'arrivais plus à trouver le sommeil...et puis, quelques jours plus tard, je suis parti faire un tour au bord de la mer et le phénomène s'est reproduit...mais c'était encore autre chose...une autre voix, encore plus douce que la dernière fois...

Il écrasa sa cigarette, reprit son souffle et en ralluma aussitôt une autre.

- Et depuis, cet étrange phénomène n'a cessé de se répéter ...souvent, si je reste un long moment au bord de la mer, elles viennent et je peux les entendre...elles semblent venir de la profondeur des eaux et elles me racontent toujours les moments que j'ai passés avec Ingrid. Alors, je les ai appelées comme ça, les souvènes, parce qu'elles sont comme des sirènes du souvenir...

Ses yeux brillaient. Sa cigarette tremblait entre ses doigts. Je me pinçai un bout de chair pour bien vérifier que je ne rêvais pas. J'étais à la fois abasourdi et émerveillé par de telles révélations.

- Mais...quand les as-tu entendues pour la première fois ?
- C'était après Ingrid...quelques semaines à peine...mais, je vois où tu veux en venir...je ne sais pas si c'est ma femme que j'entends, peut-être...je n'en sais rien...mais suivant le vent, cette voix prend des sonorités différentes toujours aussi douces et qui lui ressemblent vraiment...
- Bon Dieu, mais pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?
- Réfléchis...si tu ne les avais jamais entendues, qu'est-ce que tu aurais pensé de moi ?...si je t'avais raconté tout ça...tu aurais cru que j'avais perdu la raison...d'ailleurs parfois, je me demande si ce n'est pas vrai...
- Justement..pourquoi sont-elles venues me parler ?
- Je n'en sais rien...

- Cette voix ne me parlait absolument pas du passé, ni du tien, ni du mien d'ailleurs...et pourtant, pardonne-moi de te le dire mais il m'a semblé reconnaître la voix d'Ingrid...
- Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?
- Elle m'a dit exactement ça: et toi, tu l'aimes pour ses absences ou parce que la solitude te fait peur...

Anton s'est contenté de prononcer un large sourire et je me suis resservi un grand verre de Whisky en me demandant si l'on n'était pas devenu complètement fous tous les deux.

En entendant une colonie de mouettes rieuses venir s'esclaffer au-dessus de la tête du vieil homme, j'hésitai un moment entre rire aux éclats ou les chasser à coups de poings. Je m'accaparaï d'un banc bien solide juste en face du grand-père. Je retirai une bourse emplie d'Amsterdamer de ma gabardine et me fabriquai une cigarette parmi ce paysage voilé et soumis au silence où désormais, je ne retenais plus rien de l'image apaisante et chaleureuse de la neige qui couvrait les éléments d'une dorure d'argent. Au contraire, je me sentais étouffé, comme pris à la gorge, éparpillé et immensément seul. Je fermai les yeux, un peu comme si je n'avais plus rien à apprendre sur la couleur du ciel. Mais en me réfugiant sous un monde sombre et réduit à des paupières closes, je pus mesurer tout l'espace qu'occupait l'intensité des ténèbres. Au prix d'un effort surhumain, je tentai de rassembler mes idées, non pas pour faire toute la lumière sur cette surprenante découverte, mais pour essayer d'en dégager une image plus rassurante. J'étais convaincu que cette voix était celle d'Ingrid. Je trouvais l'image de mon ami assez belle et séduisante. Peut-être les souvènes étaient-elles pour lui comme un cadeau du ciel, peut-être lui délivraient-elles une douce thérapie contre l'absence et l'oubli. Mais à bien y réfléchir je ne me rappelais pas avoir relevé chez lui une amélioration manifeste ces derniers temps. Il pouvait tout aussi bien s'agir d'un présent empoisonné qui le tournait vers le passé et l'empêchait de regarder l'avenir d'un regard nouveau. Peut-être sa déchéance aurait-elle été autrement dramatique si ces sirènes du souvenir n'étaient pas venues jusqu'à lui. En vérité, je n'en savais rien. Tout ce que je savais, c'était que cette journée nous avait réservés suffisamment de surprises.

J'aspirai profondément la fumée de ma cigarette, jusqu'à ce que le souffle du tabac me coupe les jambes et refoulai des vagues de dépit entre les mailles du filet de neige qui tombait, sans discontinuer. Anton sortit de l'hôtel et s'assit à côté de moi.

- Il ne faut pas t'inquiéter outre-mesure, dit-il.
- Que veux-tu dire ?
- Ecoute, l'amour est bien le sentiment le plus féminin qui puisse exister et s'il habite aussi bien l'homme que la femme, les femmes semblent bien être les seules à en détenir le secret... alors il ne faut peut-être pas trop se compliquer l'existence...Au début, je me suis ruiné la santé en réflexions inutiles pour essayer de comprendre ce qui se passait et puis, avec le temps, je me suis dit que ça n'aboutirait à

rien et j'ai fini par m'attacher à cette part de mystère. Et maintenant, je ne voudrais plus qu'il en soit autrement...Tu sais Quentin, c'est juste une chose qui nous échappe parmi tant d'autres...

Je remarquai le ruissellement d'une eau limpide qui coulait d'une borne-fontaine. Encore sous l'emprise d'une intense émotion et d'une réelle nervosité, je plongeai la tête entière sous l'eau glacée afin de refroidir ma mécanique cérébrale.

En remontant vers l'hôtel, on entendit un ricanement strident déchirer le ciel opaque. Virevoltant, on vit la colonie de mouettes rieuses rappliquer et filer à plusieurs reprises en rase-mottes au-dessus du vieil homme. Elles insistèrent pendant un long moment mais visiblement, ça ne l'intéressait pas. Il ne bronchait pas. Il semblait attendre patiemment que leur moquerie s'essouffle en une mauvaise humeur. En les voyant dessiner des cercles, je me rapprochai et tapotai les cendres de ma cigarette, comme si je leur poudrais la queue de sel.

“ Finalement, je le trouve plutôt attachant ce grand-père.” Me suis-je dit en pensée, derrière les rideaux de la fenêtre. On aurait dit qu'il restait là parce qu'il avait jadis perdu un pari et qu'il avait tenu parole. En le regardant d'un oeil un plus juste, je ne ressentais plus de mépris à son égard, mais au contraire, je trouvais que cet homme forçait le respect par la sagesse qu'il imposait. Je me demandai depuis combien de siècles il était là sur ce banc et combien l'avaient jugé maladroitement, comme je l'avais fait par imprudence. Si son visage était solitaire et glacé, ses yeux n'étaient pas tristes pour autant. Ils brillaient même dans la nuit qui s'avavançait. La patronne de l'hôtel n'avait peut-être pas tout à fait tort en disant qu'il faisait partie du décor et je l'imaginai le buste bien droit, l'air vif, la chevelure reflourie et les yeux pleins de lumière au coeur de Juillet. Austère en hiver, souriant au Printemps, gai en été et monotone en automne. Pourtant, je n'étais pas sûr qu'il ait trouvé sa place dans ce monde..

Je m'étais toujours plus ou moins demandé comment il fallait s'y prendre: suivre le rythme des saisons et se laisser porter par le souffle du vent sans ne rien bousculer ou bien attaquer la vie à bras-le-corps ? Comme j'étais d'une nature un peu fragile et indécise, Suzanne m'apportait toujours ce second souffle qui me faisait cruellement défaut et en ce jour de Novembre, ma femme me manquait terriblement. J'avais la vague impression que tout me glissait entre les doigts et que le sol se dérobaient sous mes pieds. Je devais soutenir mon meilleur ami et voilà que c'était moi qui demandais à l'aide et cherchais une main tendue. J'eus bien envie d'aller le voir, l'homme en bas et de lui en toucher deux mots mais une voix forte brailla que c'était l'heure de la soupe.

C'était une salle de restaurant typique, avec des tables bordées de nappes à carreaux rouges et blancs et éclairées par des bougies d'une cire bleu pâle. Tout ce dont on avait besoin pour se raccrocher au réel était là: un intérieur cossu, chaleureux et pas exotique pour un sou. Des choses simples, bien vivantes et terre-à-terre. On pouvait les toucher sans craindre qu'elles nous filent entre les doigts ou

s'échappent dans les airs comme des ronds de fumée. Alors, je pris un certain plaisir tactile à faire tourner mon verre et à palper les coins de la table en pin pour bien sentir l'épaisseur du bois. On commanda d'abord des apéritifs et des tapas afin de nous mettre en bouche et de nous donner un peu de temps pour examiner la carte. On invita même la patronne à prendre un verre. On souhaitait juste qu'elle se sente bien à l'aise chez elle, qu'elle comprenne bien que nous étions venus en hôtes polis et bienveillants. Cette journée avait tant et si bien usée de nos forces que nous n'avions ni l'envie ni l'intention de tenir tête à qui que ce soit, mule ou pas. Sans être devin, on savait qu'elle accepterait. Même si elle ne nous portait pas dans son coeur, il était écrit sur les traits de son visage que la boisson avait eu raison de son âme depuis bien longtemps- Et puis, dans la vie, il faut savoir parfois lâcher un peu de lest et se donner du bon temps, se laisser porter à la dérive lorsqu'on est au bord du naufrage. C'est un bon moyen pour retrouver quelques forces avant d'affronter une mer de nuages. Il en est de même pour l'écriture. Si l'écrivain doit s'attacher à tenir son lecteur en haleine, il est bon qu'au gré de quelques pages, il relâche le fil ténu de l'écriture, qu'il accorde à son lecteur et à lui-même des moments de détente, le temps qu'ils aillent se servir un bon verre de Bourbon ou un café bien chaud, qu'ils s'allument une cigarette en rajustant leur fauteuil, avant de repartir ensemble dans un style enfiévré.

C'était une femme impotente si bien que sa démarche s'en ressentait. Elle déposa le plateau sur la table et en soutira trois verres emplis de Porto, un verre de crevettes et une soucoupe d'olives noires d'Espagne. Elle hurla Dieu sait quoi en direction de la cuisine puis tassa maladroitement ses grosses fesses sur le tabouret installé en bout de table. Nous étions un peu inquiets mais elle retrouva le sourire après son premier verre. Elle nous emprunta quelques cigarettes et, tout en faisant promener ses yeux sous ses paupières turgides, nous expliqua qu'elle tenait la barque depuis plus de quinze ans, que les temps avaient bien changé, que les touristes en été se faisaient aussi rare que cette saleté de neige puis, après s'être envoyée une profonde lampée de vin cuit, nous avoua que son mari l'avait trahie à force de courir les jupons, de boire et de fumer mais que de toute façon, maintenant, elle se débrouillait comme un homme. Anton savait y faire. Il se balançait sur sa chaise et lui proposait une cigarette si jamais elle s'essouffait. Il me fit signe qu'il n'y avait pas de problème, qu'on se l'était mise dans la poche alors j'en profitai pour déglutir une bonne dose de Porto et renversai la tête en me disant qu'il avait l'air plutôt bien ici et que c'était toujours ça de gagné. La patronne quitta la table un peu plus tard, avec son carnet de commande tout griffonné.

Nous étions si bien concentrés sur nos plateaux de fruits de mer que c'est seulement au milieu du repas que l'on se rendit compte du va et vient de la longue chevelure brune. C'était une fille assez jolie, d'un type espagnol, avec de grands yeux noirs. En débouchant la deuxième bouteille de Sauternes elle nous offrit toute une collection de sourires que l'on tenta de lui retourner sans trop faire de grimaces. Elle prenait un malin plaisir à faire claquer ses talons sur les carreaux comme une danseuse de Flamenco, à aller et venir entre notre table et la cuisine pour vérifier si tout allait bien et s'assurait que l'on regardait sa robe pourpre qu'elle laissait glisser sous le rideau de perles. C'était un peu comme si on touchait l'Espagne du bout des doigts. A la fin du repas, nous étions raisonnablement saouls si bien que l'on commença à plaisanter avec elle et on l'invita à partager le dessert avec nous. On parlait de choses et d'autres et elle riait pour un rien en cachant sa bouche derrière sa main et tournait la tête de droite et de gauche, faisant

rayonner ses cheveux noirs autour de nous. Lorsqu'elle dit qu'elle nous avait réservé une petite surprise, Anton lui rétorqua qu'on avait eu notre compte mais elle repartit nerveusement vers la cuisine en haussant les épaules. En voyant danser son corps sous la lumière, je l'imaginai rejetant les volants de sa traîne à la manière de Rosita Diaz. Anton avança ses coudes sur la table et se pencha vers moi.

- Quelque part, ça me soulage de savoir que tu es au courant à propos des souvènes...
- Je n'ai pas trop eu le choix, plaisantai-je. Mais un secret n'a lieu d'être que s'il est partagé.

Elle revint avec deux cigares, deux Davidoff. Je commençai à croire que l'orage était passé, que l'on avait une bonne chance de finir cette journée dans de bonnes conditions. Cependant, au beau milieu de la conversation la patronne vint prendre place sur son tabouret, le visage tendu et la mâchoire serrée. Un long silence plana comme un doute au-dessus de la table, jusqu'au moment où la jeune fille nous présenta sa mère avec un profond soupir de désolation et lui tourna franchement le dos. Je crois que nous sommes devenus verts ou que nous avons failli nous étrangler- enfin, quelque chose de cet ordre-là. Je me demandai comment la patronne avait pu mettre au monde une si jolie fille. J'eus beau faire un effort, je ne leur trouvai aucun point commun. Cette considération mise à part, je ne donnais plus cher de notre peau. Anton s'était démené pour construire une solide amitié avec la patronne et elle menaçait de s'écrouler comme un château de cartes. Il y avait vraiment matière à s'inquiéter, d'autant plus que les yeux de la jeune fille prenaient la fâcheuse habitude de se poser sur ceux de mon ami. Elle m'accordait trois malheureuses secondes et fixait Anton avec des yeux chargés d'intensité. Mais la patronne, les bras croisés, avait repéré son petit jeu depuis belle-lurette et n'en perdait pas une miette. Je me balançais sur ma chaise en rongant mon frein, les yeux rivés sur ma montre, en attendant que cette maudite aiguille dépasse le 12 et qu'enfin commence un jour nouveau. Anton ne savait plus très bien comment s'y prendre, me lançait des regards, s'ingéniait à trouver une solution pour se sortir de ce traquenard mais il n'y avait rien à faire et la jeune fille s'en donnait à coeur joie tandis que sa mère devenait rouge de colère. Je pensais que notre dernière heure avait sonné, qu'elle allait nous jeter dehors comme des malpropres lorsque, tout à coup, Anton eut l'idée lumineuse de demander l'addition. La jeune fit l'aller-retour en un éclair, déposa la soucoupe et la note sur la table et s'adonna de nouveau à son plaisir favori. Mais, à présent, plus personne ne l'écouta. Anton sortit son chéquier sur le coin de la table et tout le monde se pencha sur le bout de papier. Il demanda un stylo sur un ton solennel qui ne lui allait pas du tout, prenant bien soin que la patronne ait pris conscience de la gravité de la situation puis remplit le chèque en fronçant les sourcils, comme s'il tenait notre destin entre nos mains. Il paya la patronne plus que grassement et lui remit le chèque en main propre. Satisfaite, elle se leva, ordonna que l'on nous serve un verre puis s'éloigna en nous souhaitant une bonne nuit, les yeux rivés sur le bout de papier.

La jeune fille tourna les talons puis revint avec une bouteille de Four Roses couronnée de trois verres.

- Venez, nous dit-elle d'un ton décidé, on va boire un verre là-haut, ce sera plus sympa.

- Il est une certaine heure. Dit Anton.

Mais c'était sans espoir. Elle était déjà en train de monter les premières marches de l'escalier et de toute façon, nous n'avions plus la force de refuser. Elle fit brûler de l'encens et alluma une lampe pour tamiser la chambre d'un éclairage mauve et nocturne. Elle nous servit un verre de Bourbon et comme fond de musique, nous glissa " A Friday Night in San Francisco".

- Vous aimez ? Nous demanda-t'elle.
- C'est une pure merveille, dis-je, un beau mariage du Jazz et du flamenco...
- J'adore cette musique...elle me rappelle toujours l'Andalousie.
- Tu es espagnole ? Lui demanda Anton.
- Oui...disons que je l'ai été autrefois... Dit-elle avec un sourire empreint d'un brin de nostalgie.

L'envie de lui demander pourquoi elle avait échoué ici me brûlait les lèvres mais une petite voix intuitive me conseilla de me taire. Et cette voix intérieure, j'en étais sûr, c'était la mienne, alors je l'ai écoutée.

- Enfin, reprit-elle, chaque année, je passe les grandes vacances chez mon grand-père en Andalousie.

Anton la regarda d'un oeil amusé.

- Raconte-nous un peu comment c'est là -bas.

Elle passa, comme dans une vague, une main dans sa chevelure brune, s'assit au bord du lit tout près de lui en croisant les jambes et fit rouler ses diamants noirs dans les yeux de mon ami. Je ne savais pas si elle lui plaisait ou non. Pour autant que je sache, il n'avait rencontré personne après Ingrid. En tout cas, sa requête lui était allée droit au coeur si bien qu'elle commença à nous dévoiler les couleurs du lever sur la mer et les maisons blanches, les secrets qu'elle avait enfouis dans les *calas*, ces criques perdues et merveilleuses, pleines de poissons aux écailles d'argent et de pêcheurs au cuir tanné par le sel et le soleil. Elle ouvrit un paquet en feutre posé sur la table de nuit et s'alluma une cigarette.

- Ca a l'air d'être un beau pays Dis-je.

Maintenant, elle le dévorait des yeux.

- Comment, vous n'y êtes jamais allés ?
- Hmm...non, dit Anton sur un ton désolé, c'est à peine croyable mais on est juste allé sur les plages de l'autre côté de la frontière...
- C'est amusant, dis-je, on avait peut-être l'intention de partir en Andalousie cet été...c'est un projet qui est cher à ma femme...

Elle se leva, mit un autre disque et monta le son.

- Vous connaissez ? Là-bas, en Andalousie, tout le monde danse les *Sevillanas*.

Douée d'une élégance et d'une grâce subjuguante, elle s'avança sous la lumière effacée et se mit à vivre cette danse, les *Sevillanas*, faisant virevolter sa robe dans les airs, entrelacer ses mains et épouser ses bras d'une gestuelle à la mesure de son corps. Sous prétexte qu'il fallait être deux, elle prit Anton par la main, bien décidée à lui apprendre à danser. Il se débrouillait plutôt bien et semblait apprendre vite, du moins pour ce qui concernait les deux premiers mouvements car, ensuite la tâche semblait rudement se compliquer. Assis sur le rebord du lit, je contemplai leur corps échanger des froissements de tissus et de toiles en me disant que cette fille pouvait peut-être lui apporter un second souffle, une seconde jeunesse. Je repérai une petite bibliothèque dans le fond de la pièce. J'empruntai un livre à la chevelure brune, la remerciai pour le verre et saluai mes danseurs en leur expliquant que je ne tenais plus debout.

J'ouvris la fenêtre en grand mais le grand-père avait disparu. Il ne neigeait plus et le ciel était même noir d'étoiles. J'allumai une dernière cigarette et restai un moment là, à en compter quelques-unes, à chercher l'étoile du Berger et la Grande Ourse. Il faisait bon et on entendait même une douce mélodie: le ronflement de l'océan qui montait jusque dans les rues du village blanc. Blanc comme un fantôme. Et sur la place, un candélabre solitaire éclairait ce parterre de poussières, ce parterre blanc océan. Je me glissai sous les draps en claquant des dents et posai le livre sur mes yeux. Dans la pénombre, je ne discernai que l'ondulation de vaguelettes noires et régulières sur un fond de papier jauni par l'éclairage du dehors. Cette encre sombre me rappela que je n'avais pas écrit une ligne depuis bien longtemps mais cette pensée qui me mettait parfois hors de moi ne vint pas pour autant troubler le silence qui m'habitait. Il était une heure avancée de la nuit mais, à ma grande surprise, je ne semblais pas encore disposé à trouver le sommeil. Pourtant, je me sentais parfaitement détendu, comme l'esprit frappé d'une absence et je n'avais pas le souvenir d'une sensation de calme et de sérénité aussi profonds. Je réalisais que je pouvais diriger mes pensées à ma guise, sans effort, alors je partis des phrases de la chevelure brune pour parcourir ces paysages andalous avec les yeux de ma femme.

Le lendemain matin, Anton vint me trouver sur un banc où je prenais l'air frais en face du vieil homme.

- Tu as passé une bonne nuit ? Demandai-je prudemment.
- Je n'ai pas fermé l'oeil...mais ça n'est pas ce que tu imagines, s'empressa-t-il d'ajouter.
- Je n'imagine rien... Dis-je.

Il mit les mains au fond des poches et posa son regard sur le vieil homme.

- Elle s'appelle Sara, me dit-il après un long silence.

On déjeuna en famille ce matin-là dans le coin-cuisine où s'échappaient les vapeurs chaudes de pain et de café. C'était un vrai délice, le café était du tonnerre et les toasts croustillaient sous la dent. Le petit déjeuner nous remit si bien d'aplomb que nous décidâmes d'aller nous promener au bord de la mer. Sara partit devant sur la plage blanche. Le vent flirtait avec elle, peignait sa chevelure brune et lui soufflait dans le dos pour l'emporter dans une valse enfiévrée. Elle paraissait libre comme l'air avec le sourire aux lèvres. Ils s'arrêtaient parfois, se retournaient vers nous et elle riait comme armée d'une joie immarcescible que seuls les souvenirs et les regrets d'une Espagne lointaine semblaient pouvoir flétrir. Ils repartaient de plus belle, elle libérait ses bras comme des ailes et chantait à tue-tête en jetant son écharpe dans le ciel. Sa bonne humeur apportait un peu de chaleur à ce soleil aptère qui s'était pris dans la toile du ciel vert-de-gris. Anton s'arrêta en face des rouleaux.

- J'ai pensé à Ingrid toute la nuit, me dit-il.

Il avait une mine pincée. Ses yeux, témoins d'une nuit qui l'avait frappé d'insomnie et maintenu dans un éveil lucide pour faire de lui une machine à réfléchir, étaient encore tout brumeux. Et les sourires qu'il nous avait proposés dans la cuisine ne m'avaient pas échappé. Ils étaient comme tenus par des épingles. Des épingles plantées dans ses fossettes qui le faisaient cruellement souffrir en silence. Il chercha une cigarette dans ses poches mais il n'en avait plus et ça le rendit nerveux. Bien sûr, j'avais oublié mon sachet d'Amsterdamer sur la table de la cuisine.

- Je ne pourrai jamais retrouver une femme comme elle. Tu sais, j'ai eu tout le temps d'y penser...même si je rencontrais une autre femme, je ne pourrais jamais l'aimer aussi fort qu'Ingrid...Me dit-il.

- Il est peut-être encore trop tôt... M'aventurai-je.

- Je ne crois pas que le temps pourra y changer quoi que ce soit. J'ai donné à Ingrid tout ce que j'avais. Aujourd'hui, je n'ai plus rien pour moi alors qu'est-ce que je pourrais bien offrir...et puis je ne me sens pas capable d'aimer une deuxième fois, je n'en ai plus la force tu comprends...

Il plongea son regard dans l'océan. Je penchai l'oreille mais n'entendis rien d'autre que le flux et le reflux, que le bruit des vagues qui glissaient sur le rivage. J'hésitai un moment et lui demandai:

- Tu peux les entendre ?

Il se tourna vers moi et me fixa longuement, les yeux remplis d'un éclair que je croyais connaître. Sara revint au même moment, tout sourire, une fleur entre les dents.

- Vous avez vu comme c'est beau !

- Tu n'as pas une cigarette ? Demanda Anton.

- Si mais c'est des blondes.

- Va pour une blonde...

Elle se greffa dans son dos et chercha à lui prendre une main mais il garda les siennes enfouies au fond de ses poches et se mit à scruter l'horizon comme s'il avait un rendez-vous, ici, sur cette plage, comme s'il attendait l'arrivée d'une voile et une armée de souvènes à son bord afin qu'elles le ramènent avec elles, le plus loin possible, dans un monde qui n'existait plus mais qui avait toute sa raison d'être. Sara ne le connaissait pas. Pas tout à fait.

Alors tous les trois, nous sommes restés là en silence, sur cette arrête de terre, entre neige et mer, chacun cherchant un sens différent dans le spectacle que nous offraient les vagues.

Plus les lignes approchaient de la côte et plus on voyait leur destin se dessiner dans l'eau claire. Parties à la conquête des terres, elles s'élevaient et s'élevaient encore, formant de véritables murs d'eau, prêts à frapper l'écorce, avec une volonté exacerbée depuis des soleils et des lunes. Mais soudain, au moment d'atteindre leur but- avec ce fol espoir d'arrêter une course effrénée- elles se dressaient comme des juments devant un obstacle, saisies d'angoisses à l'idée de devoir abandonner une mer qui les avaient portées depuis la nuit des temps. Elles se déchiraient dans le fracas abominable de la souffrance, étouffant leur esprit de révolte, renonçant à toutes les richesses de l'inconnu, pour se dérouler sur quelques malheureux mètres de sable et repartir sous les crêtes blanches en sanglots refoulés et meurtris.

Alors tous les trois nous avons remonté la dune dans ce même silence froissé.

Nous sommes rentrés, parce qu'après tout, il n'y avait rien à tirer de cette journée sinon d'immortaliser l'instant présent en respirant à plein poumon, en se disant que l'on avait un peu de temps à tuer. C'est quand même quelque chose, se dire que l'on a du temps. Parce qu'après tout, ils sont combien ceux qui dans le monde se passent une main dans les cheveux et en retirent une poignée de fils blancs et qui, pris de stupeur comme si c'était la fin du monde, posent une main sur leur bouche en se demandant comment c'était arrivé. Aux autres, d'accord. Mais comment ça avait pu leur arriver à eux ? Eux qui ne remettent rien au lendemain et qui préparent destin, retraite à coup de sueur et de sang ? Comment se faisait-il qu'autrefois, ils n'avaient pas pris le temps ? De regarder les choses. Comme elles étaient. Parce que tout était là. Il n'y avait qu'à se servir avec les yeux et ça appartenait à tout le monde. Enfin, on en est tous plus ou moins rendus au même point...Mais sans me faire le précurseur de cette idée, je me disais qu'on devrait y penser plus souvent au lieu de perdre son temps à construire des châteaux de sable en plein océan.

Cette journée, comme tant d'autres, semblait destinée à ne rester qu'une ébauche. Rien ne semblait vouloir se dégager du ciel éverdumé sinon le sentiment d'une déconcertante impuissance. Nous séjournâmes autour d'une table du restaurant en jouant aux cartes, devant un bon café Colombien accompagné de petits gâteaux fourrés aux amandes. Mais Anton était ailleurs et rien ne le tentait vraiment. Il passait tout son temps le nez dans les brise-bises. Parfois, il ouvrait la

fenêtre, sondait l'humidité de l'air en balayant un index dans le ciel et refermait aussitôt. Il regardait le ciel avec un regard chargé d'une telle intensité qu'il semblait vouloir y projeter des éclairs afin qu'un orage éclate et nettoie le pays de toute cette neige. J'avais beau l'inviter à s'asseoir parmi nous, lui répéter qu'il n'y avait rien d'autre à faire que prendre son mal en patience, il n'en démordait pas et restait près de la fenêtre, à attendre que le ciel daigne bien lever les yeux sur lui et le regarder en-face. Je me doutais bien de ce qui pouvait le turlupiner ainsi. Il n'y avait qu'à le regarder faire. Il grillait cigarette sur cigarette et faisait les cent pas devant sa fenêtre comme si le plancher était brûlant et allait prendre feu d'une minute à l'autre. La vérité, c'était qu'il ne savait plus très bien sur quel pied danser. Sara s'était glissée dans son dos avec une telle aisance qu'il en était encore tout retourné. Sa vieille solitude encore fraîche du matin semblait épousée par le charme juvénile de la chevelure brune. Sinon, pourquoi m'aurait-il raconté tout ça sur la plage si ce n'était pour se prémunir d'un quelconque danger ? La présence de cette fille troublait sa vision des choses au point de menacer un équilibre fragile mais qui lui était vital, un bastion de fortune qu'il s'était construit avec le temps et dans lequel il vivait tel un homme reclus, solitaire et taciturne. Alors, je craignais que tout ou tard mon ami s'emporte dans une de ces colères dont lui-seul avait le secret.

C'est seulement le lendemain matin, avec l'arrivée d'un jour nouveau, qu'Anton retrouva son calme. Je me levai, ébloui par la lumière dorée et l'éclat de longs filets de glace qui perçaient le jour. Le soleil cognait contre la fenêtre et la vitre était chaude. C'était bon. J'ouvris en grand et la douceur entra comme une vague.

- Je crois que nous allons bientôt pouvoir rentrer chez nous ! Lui dis-je.

- Bon Dieu, ça n'est pas trop tôt. Dit-il.

Il en écartait les bras, comme si prière était exaucée. Le ciel était bleu pur. En face, les murs roses étaient déjà tout lézardés de soleil et sur la place des milliards d'étoiles de neige brillaient mais on aurait dit des petits yeux, aveuglés et condamnés à disparaître. Le vieil homme était bien là, fidèle au poste. Je le saluai mais comme d'habitude, il ne me répondit pas. Pourtant, depuis la veille, il s'était un peu redressé sur son banc et sa tête obliquait légèrement vers la forêt de pins qui bordait le village. Il cherchait peut-être au loin les murmures d'un Printemps.

Tout enthousiaste, je donnai un coup de poing dans le pan de glace qui pendait devant moi. Il se détacha tout d'un bloc et une fraction de seconde plus tard, on entendit quelqu'un jurer. Je baissai les yeux et vit la patronne en train de tapoter un index contre sa tempe.

- Euh...excusez...c'est ce soleil vous savez...on dirait qu'on ne l'a pas vu depuis une éternité...alors, forcément, ça vous met de bonne humeur...vous, vous n'avez rien ?

Elle me menaça en brandissant sa pelle puis se remit à dégager l'entrée de l'hôtel.

- Tu l'as eu ? Plaisanta Anton.
- Non, je l'ai ratée d'un poil.

Je soufflai un grand coup et me rafraîchis le visage pour me remettre de mes émotions.

On est allé au bord de la mer, entre hommes, et on a fait un bout de chemin en remontant vers le nord, jusqu'au blockhaus qui se détachait de la plage encore toute lissée d'une couverture de laine vierge. On est resté là, plantés devant ce fort de béton. Il ne gênait personne, sauf peut-être la mémoire. Visiblement, il avait glissé de la dune et s'était embarqué dans une autre lutte, cette fois perdue d'avance: la houle heurtait le brisant de plein fouet et le cerclait comme une stèle d'une couronne d'écume. Lorsque je pensais à cette fichue guerre, j'avais du mal à me dire que l'été était venu plusieurs fois durant ces années. J'avais du mal à croire qu'il avait fait doux, chaud et beau depuis les plages jusqu'au milieu des campagnes. En fait, je n'y croyais pas du tout. Ces années de guerre, comme toutes les autres, ne resteront à jamais que signes de froid et de pluie.

Mais il faisait une journée si belle et si lumineuse que même les traces saillantes de l'histoire- que le temps ne saurait effacer- n'auraient pu venir entacher notre ciel d'une ombre. Mon ami semblait dériver au large comme un bienheureux et je n'ai pas voulu le déranger. Il était bien et ça, je l'ai su tout de suite. Ses yeux bleu cendre étaient allumés d'une petite étincelle. Alors, comme je n'entendis rien d'autre que le sifflement de la brise qui nous caressait le visage, je plissai les paupières et me pris à rêver. *Courir sur la plage. Semer des graines à tout vent dans ce grand jardin blanc. M'allonger et regarder pousser les fleurs. Repartir emperlé de sueur, tout étourdi, les mains pleines de bouquets de couleurs et de parfums pour ma femme et mes deux filles.*

Chapitre 3 *Des roses rouges pour Ingrid*

Une bonne semaine était passée et la vigne lavée avait retrouvé ses vieilles couleurs de l'automne. Le vent de folie avait emporté sa colère vers d'autres contrées. Comme à l'accoutumée, la semaine ressemblait à un interminable voyage qui me transportait de la Lune à Vénus et me confinait dans un espace de solitude. Après chaque week-end, j'avais un mal de chien à m'acclimater à ce silence humide, à me supporter seul du soir au matin dans cette grande maison. Seul et livré à moi-même. "Est-ce bien raisonnable ?" Insistai-je tous les matins auprès de Suzanne. Mais elle me retournait un petit sourire en coin ou me mordillait un bout d'oreille, selon l'humeur, puis disparaissait dans la campagne profonde au volant du van avec nos deux enfants. Au beau milieu de la matinée, j'étais encore tout étonné d'entendre mes pas résonner dans toute l'Amarante, d'écouter le son de ma voix traverser les pièces sans rencontrer le moindre écho. Cette situation n'était pas vieille d'un jour. Mais depuis notre retour de la côte, depuis cette histoire de Souvènes dont je n'avais pas voulu souffler un traître mot à Suzanne, elle avait pris une toute autre dimension, à tel point que je me sentais parfois pris de vertiges. Alors, à force de tourner en rond et de passer mon temps à hurler après l'animal, j'avais pris la sage résolution de me réfugier du matin au soir dans la mansarde où je m'étais fabriqué un coin d'écrivain. Il n'y avait pas si longtemps, dès les premiers frémissements de l'aurore, je venais m'asseoir devant ma fenêtre ouverte. Je fermais les yeux et laissais mes pensées se fondre dans la nature. Aux heures tièdes du matin, nourries de terre et de sève, je les sentais se rapprocher et venir tout près puiser l'inspiration dans les longs manteaux blancs de l'hiver, dans les cheveux de chaume et d'été que Suzanne et mes deux petites filles faisaient défiler sous ma fenêtre. Je rouvrais les yeux sur un jardin d'absences et les saisons passaient sans que je m'en aperçoive. J'écrivais en attendant le soir et le retour de mes amours comme une récompense. Mais depuis Ingrid, écrire une

ligne était un véritable supplice. Je m'étais livré à cette douloureuse expérience à maintes reprises. Dès que je me mettais à écrire, les mots s'écorchaient sur le papier comme si on m'arrachait les ongles les uns après les autres. Tout ce qui coulait n'était plus qu'une encre maculée de sang. Devant la feuille blanche, ma sensibilité s'envolait vers elle et mon coeur n'était plus qu'une pompe qui se vidait à ciel ouvert. C'était écrit à l'encre rouge. Gravé dans ma mémoire.

Alors, dans le ciel rouge de l'aube, j'étais remonté là-haut, déterminé mais avec une certaine appréhension qui fut aussitôt justifiée. Tout était là: des cartouches d'encre, des feuilles vierges, une machine à café, du tabac et une vue sur la campagne à faire grincer tous les citadins réunis mais il n'y avait rien à faire, rien à tirer de moi-même. En trois jours, je n'avais pas écrit une ligne digne de ce nom. Tout était là: les ustensiles et l'écrivain. Il manquait juste l'essentiel: l'essence et la chaleur des mots et dans un moment de doute cruel, j'avais songé à mettre le feu à la campagne toute entière. Résigné, je passais le plus clair de mon temps accoudé au rebord de la fenêtre avec une tasse de café et regardais cette maudite boule de poil qui vivait dans un cocon d'insouciance. Et ça se roulait dans l'herbe et ça ronronnait sous le soleil. Si jamais j'avais bu un peu trop de café et si je sentais le moment où mes nerfs allaient lâcher, je jetais des feuilles lancéolées sur Léonard mais ça ne l'affolait pas pour autant...

J'étais en train de construire un avion avec deux ailes superbes ce matin-là lorsque je l'attendis arriver de loin. Je me penchai à la fenêtre pour me faire une idée un peu plus claire. La Déesse se déportait dans chaque courbe. Les pneus crissaient, semant une poussière d'argent sur les vignes et les champs et dès qu'une ligne droite se dessinait, le moteur vrombissait de plus belle. Je n'étais pas particulièrement inquiet. Anton aimait la vitesse et il était un sacré conducteur, le meilleur que je connaissais. J'étais plutôt effrayé à l'idée d'imaginer qu'une poule sur le bas-côté de la route ait subitement le réflexe idiot de croire qu'elle serait plus en sécurité de l'autre côté de la chaussée. En réalité, j'avais du mal à garder mon sang froid. Je craignais le pire et j'avais de bonnes raisons: il s'agissait d'un ami, le meilleur et le seul aussi. L'esprit débordant d'une imagination dangereuse, je descendis l'escalier en quatrième vitesse et me postai au bord de l'allée, cherchant une quelconque traînée de gomme à l'horizon. Mais au bout d'un certain temps, encore tout agité, je dus me rendre à l'évidence que le seul signe perceptible et presque palpable n'était autre que le caractère figé de la campagne. J'avais le sang prêt à bouillir. Je fis l'effort de respirer par la bouche pour reprendre mon souffle et me répétais, afin d'étouffer cet affolement général, qu'un petit détail m'avait échappé: la nature s'étendait à perte de vue depuis ma fenêtre et il était clair que mon ami ne pouvait arriver avant quelques minutes. J'engageai alors un semblant de conversation avec Léonard qui avait fait le tour de l'Amarante. Je le trouvai soudain d'une compagnie agréable, presque indispensable.

- Tu vois, lui dis-je, c'est à peu près comme ça qu'on y laisse quelques plumes. Des palpitations, une bonne montée d'adrénaline et voilà comment on perd quelques précieuses années de sa vie. Mais, bien sûr, on ne s'en rend pas compte tout de suite, ce doit être juste à l'instant final, vois-tu, quand on se retrouve avec la bouche ouverte, en pleine involution et qu'il nous reste deux ou trois secondes pour réfléchir. Deux ou trois secondes de trop si tu veux mon avis.

Mais Léonard n'avait que faire de mes inquiétudes alors je me plongeai tout entier dans ce paysage en souhaitant d'une manière ou d'une autre que l'immersion dans ce décor ignifuge mon corps.

C'est vrai qu'après la nuit le calme se levait sur la campagne fraîchement soleillée, que le monde s'éveillait au son des campanes, aux chants des oiseaux qui montaient à la venvole par-dessus les toits, les vignes et les forêts. Juchés sur le câble téléphonique, des merles et des moineaux se nettoyaient le plumage et gazouillaient. Sans réelle conviction, Léonard se mit à miauler en direction des oiseaux mais là-haut, le ciel était bleu et ils dansaient en faisant des demi-tours sur place comme si c'était jour de fête. Si malgré tout un brouillard pulvérulent traînait sur les terres comme du sable dans les yeux, on attendait le jour suivant pour se lever. Ici, on avait le temps de voir venir. J'eus tout juste le temps de jeter un regard attendri et désolé sur le lot de sapinettes que j'avais planté au Printemps dernier. La Déesse décolla des cailloux blancs et les branches volèrent en éclat comme un fétu de pailles. Le rideau de paillettes tombé, je retrouvai mon ami les mains posées sur le volant et les yeux bien ouverts, droit devant lui. Je pus enfin me libérer de toute la pression contenue au plus profond de moi-même. Il était là et bien vivant. Les vitres de la Citroën étaient baissées en grand, la radio tournée au maximum et la voix nasillarde d'un journaliste s'éparpillait au-dessus des rangs de vignes, annonçant le temps des prochains jours. " Beau temps mais faut pas rêver, du soleil mais ça va pas durer...". Ca donnait un ton étrange au décor, un air malsain, comme si cette voix de la ville venait déverser des flots de pollution urbaine au-dessus de nos champs. Au moment où j'allais m'avancer, Anton tourna le bouton du poste et descendit. J'essayai de lire dans ses yeux mais ils ressemblaient à des billes blanches et vides, de lire sur ses rides mais sa peau était frappée d'un masque de cuir. Il restait là, figé comme un épouvantail si bien que les oiseaux sur le fil s'enfuirent en un battement d'aile.

- Ce n'est pas bien grave, dis-je en secouant une branche de sapinette. On en plantera d'autres au Printemps...

Il posa ses mains sur le capot et ses doigts se mirent à pianoter sur le métal.

- Il faut que je retourne là-bas...Depuis plusieurs jours, j'essaie de m'enlever cette idée de la tête mais c'est plus fort que moi...il faut que j'y aille...et j'ai besoin que tu m'accompagnes.

Ma surprise fut totale lorsque la Citroën quitta la route de l'Océan pour s'engager sur le tronçon d'autoroute.

- Il ne s'agit pas de Sara... Murmura-t-il.

Durant le voyage il m'exposa ses projets en détail et je dus reconnaître que j'étais quelque peu étonné. Je n'osai pas lui demander tout ce que cela changerait. Un homme est parfois amené à commettre des actes dont la responsabilité lui échappe. Deux heures plus tard, on arriva sur les lieux où une pluie fine dégoulinait pour de bon, comme d'habitude sur cette maudite route des Landes. Je n'étais pas venu à cet endroit depuis un an et j'avais espéré ne jamais y revenir. Je l'ai reconnu du premier coup d'oeil. Il n'avait pas bougé d'un cil et l'encoche qui lui taillait le tronc était encore bien visible. Anton se gara sur le bas-côté. On traversa la route

couverte d'épines de goudron. En le regardant bien en-face, je sentis une vague de désespoir s'abattre sur moi avec la même violence que j'avais ressentie après l'accident. UN ACCIDENT QUI AVAIT COÛTÉ LA VIE À UNE FEMME. Pour exprimer sa douleur, il ne reste à l'auteur plus que l'écriture enflammée des écorchés vifs...Anton roula dans le fossé et se releva avec un bouquet de roses flétries dans les mains.

- Je l'avais déposé au pied de l'arbre la dernière fois. Dit-il.

Il garda le bouquet dans une main et de l'autre se mit à frapper le platane.

- " ON VA LE METTRE EN CHARPIE ! Hurlait-il. Cette expression lui plaisait et il la répétait en frappant de plus belle.

- " ANTON !"

Je me jetai sur lui et lui arrachai les mains de l'arbre. Ses phalanges étaient couvertes de sang. Il titubait à moitié et des larmes coulaient sur ses joues.

- " Ecoute-moi bien, me dit-il d'une voix essoufflée, ça fait des années que tous ces imbéciles polémiquent sur le sujet...à savoir s'il faut les garder ou non ses foutus platanes...à cause de leur soi-disante beauté qui fait de l'ombre en été...on va le trancher leur litige, tu vas voir...ON VA LES SCIER TOUS AUTANT QU'ILS SONT !!!"

Il me fit volte face et me tomba dans les bras.

- Anton, je suis avec toi...tu n'as pas à t'inquiéter. On va s'en occuper, c'est sûr...mais il faut attendre un peu, il y a trop de circulation à cette heure-ci. On serait de suite repéré...allons...viens, dis-je en lui tenant les épaules, allons attendre dans la voiture, j'avais prévu quelques vivres en cas de coup dur...

Je lui remis une bière dans les mains. C'est le meilleur pansement que j'ai trouvé. Il déglutit une belle gorgée et s'abandonna en arrière sur le siège de la Déesse.

- Tu as raison, me dit-il, on va attendre la nuit...comme ça, on pourra faire du bon travail.

Anton s'enquillait bière sur bière, grillait cigarette sur cigarette, traversait la route sous les huées de klaxons, arrosait le platane ou lui crachait dessus. Mais malgré tout, il avait du mal à contenir sa colère. Il semblait déterminé comme il ne l'avait jamais été. Il revenait, claquait la portière en jurant, et une bière dans la main, il m'indiquait comment il allait s'y prendre. Il s'emportait et sa voix était timbrée d'une dualité dangereuse, débordante de mélancolie et de détresse. Soudain, en milieu d'après-midi, il s'effondra dans le fauteuil et se replia dans un profond mutisme. La pluie tombait. Je cherchais mes mots pour le reconforter mais je ne trouvais rien. Les mots qui me venaient à l'esprit étaient dépourvus de sens et si jamais ils étaient riches d'une quelconque signification, leurs portées m'échappaient complètement. Bon Dieu, existe-t-il des mots assez forts pour relever un ami qui a mis un genou à terre ? Lorsque la blessure est si vive que l'on

se met à boire pour l'oublier, lorsque la plaie est si profonde que le coeur est marqué au fer rouge pour le restant de nos jours, nous reste-t-il que de vieilles prières ? Mon ami se tenait le ventre, les yeux tournés vers le platane dont l'entaille en travers de l'écorce avivait le souvenir d'une cicatrice encore fragile. J'étais incapable de trouver les mots qu'il fallait et je me voyais contraint de me taire. Contraint au silence forcé. Je n'ai jamais pu croire qu'il puisse écourter la souffrance. L'air était pesant, chargé d'humidité mais le silence qui s'était installé entre nous l'était encore davantage. Je n'étais pas plus fort qu'un autre homme. J'étais triste alors, je me suis mis à boire sérieusement. Mais la nuit était encore loin, il ne nous restait plus beaucoup d'alcool et mon ami avait épuisé son dernier paquet de Gitanes. Je n'étais pas sûr qu'il puisse supporter un autre coup dur. J'avais fraîchement gardé en mémoire un dimanche passé chez lui et ce jour-là, je m'étais promis de ne plus jamais assister à un spectacle aussi triste. Il n'avait plus rien à fumer et tous les tabacs du coin étaient fermés-même La Cerbatane était fermée ce jour-là, pour cause de dégrisement- alors il avait mis sa maison à feu et à sang, dévalisé tous les tiroirs, balayé tous les recoins et il était même allé jusqu'à fouiller comme un damné dans les affaires de sa femme, jusqu'à éventrer tous les cartons pour trouver une malheureuse cigarette, une botte de tabac ou un vulgaire mégot.

Anton insista pour prendre le volant. On roula pendant un bon quart d'heure, derrière un trente-huit tonnes. La visibilité était mauvaise. C'était pénible et puis il y avait tous ces bouquets ficelés ça et là sur les platanes qui bordaient la route. Les fleurs étaient pourtant belles, fraîchement ouvertes, bleues, roses et or. Elles respiraient avec tout leur amour, s'époumonaient, toutes frêles et tremblantes, pour sortir leurs robes de pétales afin de rendre l'éclat du geste de celui qui les avaient portées jusque-là, dans l'indifférence la plus totale, sur ce couloir austère habité par le bruit et la fureur. Un peu plus tard, le camion se rangea sur une parcelle de terre bosselée et couverte de flaques d'eau. Des camions et des belles cylindrées étaient stationnées sur le bas-côté de la route. J'interrogeai Anton pour savoir ce que l'on était censé faire dans un endroit pareil mais il me répondit qu'il n'en savait rien lui-même. C'était un de ces bouis-bouis typiques que l'on rencontrait en bordure de la Nationale, plantés sur un terrain vague et coiffés d'une enseigne et d'un éclairage bidon. Il y avait une drôle d'odeur à l'intérieur, un mélange malsain de parfum et de sueur, une ribambelle de bras tatoués, de tirés à quatre épingles et de jambes nues qui rendaient l'atmosphère irrespirable. Passive, une femme noire fumait une cigarette derrière le zinc. Anton s'approcha et se pencha vers elle.

- Vous avez des cigarettes ? Demanda-t-il.

La femme tira sur sa blonde et le regarda sans broncher, avec une attitude pleine de mépris.

- Des brunes...et quelques bières fraîches. Précisa-t-il.

Elle s'avança et lui envoya la fumée dans les yeux.

- Non mais dites-donc, vous vous croyez dans une épicerie ou quoi ?

Je regardai autour de moi. La salle était profonde et bondée de monde. Des volutes de fumée dansaient sous la lumière tamisée. Des hommes chuchotaient dans les oreilles des femmes, ce genre de femmes qui parlent de leur corps comme d'un capital. D'autres se laissaient carrément aller et basculaient sur des sofas orange. Ca ricanait. Ca rigolait franchement même. Ca tournait plutôt bien leur affaire. Soudain, une espèce d'escogriffe qui était accoudé au comptoir s'avança vers Anton. Il avait pourtant l'air d'un bon bougre, assis tranquille sur son tabouret à siroter sa pression.

- Je crois que tu t'es trompé d'établissement petit.

Je me tournai vers lui en me demandant ce qui lui avait pris de dire une telle sottise. Il venait de commettre une belle erreur mais il ne le savait pas encore cet imbécile. En général, Anton n'attendait pas grand chose des gens. Mais il savait être poli et courtois. Il ne demandait qu'une seule chose en retour et il y était très attaché: qu'on ne lui manque jamais de respect.

- Pardon ? Demanda Anton.

- De la discussion jaillit la lumière... Me suis-je dit en pensée.

Le gros se leva du tabouret et cracha dans ses mains en ricanant d'une voix grave.

- Ah petit...tu n'aurais jamais dû mettre les pieds ici !

Il n'avait pas fini sa phrase qu'Anton lui décochait un direct dans le foie. L'escogriffe se plia en deux en beuglant. Anton lui releva le menton et lui asséna un superbe uppercut. L'autre secoua la tête mais Anton le saisit par la nuque et lui cogna la tête contre le zinc dans un va et vient infernal, jusqu'à ce qu'il se casse les dents. Il baignait dans une mare de sang. Anton lui redressa la tête et de sa main esquinée, se mit à le travailler au visage, alternant à merveille, droite, gauche et l'autre suppliait pour que ça cesse mais il frappait toujours plus fort, jusqu'à épuisement. Le gros le regarda une dernière fois, chancela et glissa sur le sol comme une vulgaire serpillière et Anton remit ça de plus belle et lui distribua de grands coups de pied dans les côtes. C'était une sale journée et le gros était en train de le payer. C'était écoeurant, la salle était pleine à craquer mais personne ne bronchait. Ils gardaient tous le nez au fond du verre. Ils attendaient leur tour en priant pour qu'il ne vienne jamais. Anton reprit son souffle, se pencha par-dessus le comptoir et attrapa la noire par les cheveux. Elle essaya de se débattre mais il tira avec une incroyable violence et la tigresse noire se mit à feuler de douleur. Il lui colla la tête contre le comptoir et dit:

- Je suis pas une Sainte, répète-ça, espèce de traînée, REPETE !!!

Le visage couvert de larmes, elle répéta en pleurant:

- J' suis pas une Sainte ! J' suis pas une Sainte !

Les yeux de mon ami étaient un véritable brasier. Du bleu cendre, ils avaient viré au rouge sang. Je me suis dit qu'ils allaient tous y avoir droit, tous autant qu'ils

étaient. Anton relâcha la noire. Mais elle demeura immobile, prostrée sur le zinc et des pleurs coulaient sur ses yeux rivés sur une chope de bière.

La pluie avait redoublé de violence lorsqu'on sortit. Sans accélérer le pas, on s'avança vers la Déesse. Anton me remit la clef dans la main et s'installa côté passager. Il inclina son siège et ferma les yeux. C'était mérité. Il pleuvait mais je conduisis vers le Sud, le visage éclairé d'un sourire: aujourd'hui, mon ami avait retrouvé sa force d'antan; la sève coulait à nouveau dans ses veines et je n'avais pas eu besoin de le relever à la force du poignet.

Quelques kilomètres plus loin, un troquet qui penchait sur la place d'un village nous attendait. Anton poussa la porte, commanda des Picon-bières et choisit une table près de la fenêtre. Il n'y avait pas foule. Une poignée de cheveux gris nous tournait le dos et fumait en silence. On entendait la pluie tomber sur les dalles et ruisseler dans les gouttières. La nostalgie d'une autre époque était écrite sur les rides, gravée dans les photos clouées sur les murs où des hommes et des femmes dansaient en noir et blanc. Elles renversaient la tête en arrière, ils plongeaient dans leur corset. Sur la légende, il était écrit en lettres d'imprimerie: *Bal du 14 Juillet 1930*. Tant de sourires qui n'existaient plus. Un peu plus tard, les chevelures grises s'aventurèrent au dehors, cachant des visages de cire sous d'immenses capes noires. Dehors, c'était aussi un paysage en noir et blanc. Il n'y avait presque plus rien, si peu de choses qui donnaient envie de se raccrocher au réel... La plupart des villages retirés au fond des campagnes sont à l'image des habitants. Vieux. Des vieux qui se meurent à petit feu. Comme chez nous. Sauf qu'ici, les dos étaient un peu plus courbés. Peut-être à cause de cette saleté de pluie. "Ce sont peut-être eux sur les photos, les vestiges d'une époque..." Me suis-je dit en pensée.

- Ils vont s'attraper la mort, c'est à se demander s'ils ne vont pas la provoquer. Lança Anton.

Il les regarda s'éloigner sous la pluie et commanda deux autres verres. Je portai un regard attendri sur la fontaine surmontée d'une statuette. Avec toute cette pluie, on aurait dit qu'elle pleurait. Mais tout autour, des gosses riaient et sautaient à pieds joints dans les flaques d'eau. Les vieux parlent de la mort et les jeunes parlent de la vie. On est tous condamnés au même sort. J'imagine qu'il vaut mieux en rire. Le souffle de la vie était encore là bien sûr, mais on le sentait s'éteindre juste au coin de la rue. Pourtant, je me sentais bien dans ce décor où l'on avait changé de camp, presque en sécurité. Parce que ce peu de choses respiraient encore un parfum de vérité. Nous sommes restés retranchés dans le troquet, jusqu'à ce qu'une éclaircie se dessine, que le ciel redonne de la couleur au village et que les vieux relèvent la tête.

Tous feux éteints, on attendit juste en face du platane que la nuit tisse tranquillement sa toile entre les branches. Le trafic avait cessé. Il passait seulement une voiture tous les quart d'heure. Les phares nous aveuglaient mais c'était préférable aux regards vitreux. Il me tardait qu'on en finisse. On était à peine revenus sur les lieux et Anton trépignait déjà d'impatience. Il se rongait les ongles, pianotait sur le tableau de bord ou tripotait la radio mais on ne captait rien dans ce fichu bled. Je lui demandais de patienter un peu, lui allumais une cigarette

mais c'était pour lui un véritable supplice. Il n'y avait rien à faire, il avait la rage en dedans et ses yeux acérés s'aiguisaient d'un regard inquiétant. La radio grésillait. Le ciel était fuligineux. Colérique. Une nuit orange et sale s'avancait pour de bon.

- Quelque chose se prépare. Soliloquai-je.

Anton toussa en fumant sa cigarette. Il tourna la tête.

- Bien sûr que quelque chose se prépare !
- Je ne parlais pas de ça, je...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. La pluie redoubla de violence et se mit à tomber à grosses gouttes sur le capot.

- Voilà de quoi je voulais parler... Dis-je en lui montrant le pare-brise.
- Peu importe qu'il pleuve ou qu'il neige, de toute façon, c'est le moment d'y aller ! Dit-il en ouvrant la portière.

Anton fonça vers le coffre et sortit la tronçonneuse. La pluie crépitait sur le bitume, le vent sifflait par bourrasques. On tenait à peine debout. On devait hurler pour s'entendre. La nature grondait. Comme si la douleur et la peine enfouies dans le corps de mon ami ressortaient de terre, comme si le passé resurgissait.

- PUTAIN, ON EST MAUDIT ! Criaï-je.

Anton caressait l'engin. Ses yeux étaient obnubilés par la machine. Ils pleuraient de joie, débordaient d'une folie pure. Il brancha la machine. Le disque se mit à railler dans un bruit d'enfer et on était trempés jusqu'à l'os.

- ANTON, C'EST TROP DANGEREUX !
- QU'EST-CE QUE TU DIS ?

Il se pencha vers moi avec la tronçonneuse qui branlait dans ses mains.

- C'EST TROP DANGEREUX ! IL RISQUE DE NOUS TOMBER DESSUS OU DE TOMBER SUR LA ROUTE !
- J'EN AI RIEN A FOUTRE TU M'ENTENDS ! IL FAUT QU'IL PAYE POUR CE QU'IL A FAIT ! PUTAIN, IL M'A PRIS MA FEMME !!! TU COMPRENDS CA QUENTIN, IL M'A PRIS MA FEMME !

Et puis il se mit à courir vers le platane avec la tronçonneuse dans les mains. Il dérapa et glissa sur le sol trempé. La tronçonneuse vola dans les airs et on n'entendit plus que la pluie et le vent qui sifflaient dans les branches.

- BON DIEU !

J'accourus vers mon ami.

- Ca va, murmura-t-il, je n'ai pas été touché..
- Quelle saloperie ce temps...

Je le relevai et le pris dans mes bras. Il grimaçait et tremblait. Ca soufflait de plus en plus fort et les vents térébrants cherchaient à nous courber l'échine, à nous acculer contre la terre humide.

- Anton, on ne peut pas faire ça...imagine qu'il tombe sur la route et qu'un pauvre type arrive à cent à l'heure...

Il grimaça de nouveau et se passa une main sur le visage.

- Et merde...tu as raison...personne ne mérite de payer une deuxième fois. Mais il ne peut pas s'en tirer comme ça tu comprends...

Il m'attrapa une épaule, me regarda au fond des yeux et reprit:

- Attends-moi dans la voiture...et ne t'inquiètes pas Quentin...JE VAIS JUSTE L'ELAGUER UN PEU ET LUI RAPPELER QUI JE SUIS !

Je filai dans la Déesse. Je fis tourner le moteur, poussai le bouton du chauffage au maximum et enclenchai les phares et les essuie-glaces. J'étais glacé jusqu'au sang. J'apercevais à peine mon ami derrière la vitre. Il était penché sur la machine, la pluie lui giflait le dos et le vent sifflait autour de lui comme des balles perdues. Je lui empruntai une brune, tirai une large bouffée puis une autre. Anton ne se redressait toujours pas, le ciel lui crachait au visage et le mitraillait de plus belle. Comme un vautour juché sur son dos qui lui suçait le sang. Je tirai une autre bouffée, c'était bon. Cependant, très vite, quelque chose commença à me travailler l'esprit. J'aspirai une dernière fois en fermant les yeux et soudain, je me sentis aveuglé par une boule de flammes, refoulé dans un sentiment de honte et de culpabilité. J'étais au chaud, assis derrière le volant à fumer une cigarette et dehors un homme luttait sous une pluie battante pour rendre justice à sa femme. J'écrasai ma Gitanes dans le cendrier et me ruai sur le platane.

- NON DE DIEU ! MAIS QU'EST-CE QUI SE PASSE ANTON ?
- C'EST RIEN ! ELLE S'EST ENRAYEE MAIS CA VA ALLER, C'EST L'AFFAIRE DE DEUX OU TROIS MINUTES ! RETOURNE DANS LA DEESSE !
- C'EST HORS DE QUESTION !

Il me jeta un rapide coup d'oeil et continua de bricoler la machine-outil. Je m'agenouillai. Je ne saisissais pas très bien ce qu'il fabriquait. Question mécanique, je ne lui avais jamais été d'un grand secours. Mais je me sentais bien près de lui, bien à ma place, l'esprit engourdi par le bruissement des branches. C'était tout juste si je n'entendais pas le Concerto pour Piano de Liszt- et le crâne douché par une pluie apaisante. MON OEIL. Les vents mugissaient. Les branches menaçaient de céder. Des ruisseaux de boue nous filaient entre les jambes à une vitesse folle. Je claquais des dents et ses mains abîmées, couvertes de sang et de cambouis, me tournaient l'estomac. Cependant, les arbres auraient pu se déraciner, les routes s'effondrer, les berges se raviner sous les grands randons de pluie, rien

n'y aurait fait. Rien ne pouvait m'avilir ou me déstabiliser. J'étais à ma place. Je tenais bon et ma conscience pouvait reposer en paix. Tout à coup, Anton m'attrapa par le col de ma chemise et me fit tomber à la renverse.

- CA Y EST !! JE TE JURE QUE CA VA ETRE SA FETE ! Hurla-t-il.

Anton se relève, brandit un poing rageur en direction du platane. Il s'avance. Son visage est ridé d'un sourire douloureux. Il arme la tronçonneuse à hauteur d'épaule et attaque l'arbre au même endroit, pile sur l'encoche. Oeil pour oeil. Il se met à le lacérer de tout côté, jette feu et flamme dans la bataille. Les branches craquent, se déchirent, le vent caresse l'écorce, viole et s'enracine. L'arbre gémit, pleure, la sève exsude comme le sang et mon ami salive de bonheur. Il recule d'un pas, reprend son souffle et l'attaque en biseau en poussant des hurlements de victoire. Je le vois faire et revois le visage d'Ingrid.

- BON DIEU ! PASSE-MOI CET ENGIN !

J'enfilai la sangle autour de l'épaule et y allai de tout mon coeur.

La Déesse filait sous la bruine noire. Anton dormait comme un loir, replié dans sa nudité. Il avait un sourire vraiment touchant au coin des lèvres. Je posais un oeil sur lui ou gardais les yeux sur la route en suivant le va et vient monotone des balais et le ciel ardoisé que l'on distinguait à claire-voie. Il faisait bon. Le chauffage nous soufflait un air chaud dans les jambes et remontait avec bonheur le long du corps. Le cuir était moelleux sous les fesses. Il me semblait que c'était la moindre des choses après une telle journée. J'avais même réussi à trouver une station qui diffusait du Jazz, du Shirley Horn si j'ai bonne mémoire. Alors le retour fut paisible, doux et silencieux comme le passage d'un livre sans histoire, lorsqu'on se laisse juste porter par les mots. Dans la pénombre d'une lampe de chevet, nu au bras d'une femme qui s'endort, comme derrière un volant à la lumière des phares. La Déesse nous conduisit vers L'Amarante tandis qu'un arbre laissé derrière, flottait comme un drapeau en lambeaux abandonné à la dérive du ciel.

Le ciel était tapissé d'étoiles et augurait d'une nuit placée sous le signe de la douceur. Malgré l'obscurité, sa chevelure rayonnait de mille feux. Toute la tension et l'intensité de la journée, au vu de cette femme, s'embrasèrent comme un feu de paille. Je descendis avec mes vêtements dans les bras, en souriant comme un imbécile heureux. Suzanne s'avança dans le jardin en se coiffant quelques mèches. Ce geste anodin dégagea en elle une telle assurance qu'il réveilla en moi certaine tension, tant et si bien que je dus cacher certaine nudité derrière mes habits. Je la saisis par la nuque, me faufilai sous sa chevelure blonde et observai la nature alentour. Je fus convaincu que les arbres et les plantes, que les oiseaux perchés sur les branches guignaient en direction de ma femme. Je l'enlaçai d'un geste protecteur.

- Tu n'as rien à craindre. Lui dis-je en pensée.

Brusquement, elle fit un pas en arrière et m'examina de la tête aux pieds en riant. Je posai un doigt sur sa bouche.

- Ma douce...on a eu une rude journée. Me contentai-je de lui dire.

Mais elle regardait déjà par-dessus mon épaule et son regard s'ourla d'inquiétude. Anton s'approcha derrière moi, enroulé dans une couverture.

- Bonsoir Anton !

- Bonsoir Suzanne. Lui répondit-il d'une voix monocorde.

Ma femme fit un bond en arrière, prise de stupeur.

- Anton ! Tes mains sont couvertes de sang ! Bon Dieu, que s'est-il passé ?

- C'est rien...rien du tout, des bricoles... Dit-il.

Suzanne me lança un regard chargé de reproches et s'avança vers Anton.

- Bien sûr...allez rentrez donc au chaud...je vais m'occuper de ça. Dit-elle en lui attrapant les poignets

Je descendis dans le séjour coiffé d'une serviette-éponge tandis que Suzanne s'affairait toujours dans la salle de bain pour soigner la blessure de mon ami. La cheminée était allumée et la télé aussi. Mes deux petites têtes blondes baignaient dans une vague d'émerveillement, savourant avec délice un dessin animé de Walt Disney. Ce n'était pas un des meilleurs à mon goût et puis, j'ai toujours eu un faible pour les Tex Avery. Cependant, je devais reconnaître que les réalisateurs avaient un certain talent pour saisir la sensibilité des enfants. Je préférais toutefois entendre mes chérubines rire aux éclats en courant dans le jardin, saccager mes beaux hortensias en jouant avec un ballon plutôt que de les voir essuyer une larme dans un passage émouvant. Cela me faisait toujours quelque chose et bien des fois, je m'étais moi-aussi laissé surprendre. Enfouie à l'abri des regards, au plus profond de soi-même, on garde la nostalgie de l'enfance, le regret d'une vie dessinée à la vraie mesure de l'homme, lorsqu'on faisait la guerre avec des jouets en plastique. Admiratif, j'étudiai un instant leurs pupilles brillantes et les embrassai. Bien sûr, je n'eus droit qu'à un furtif baiser et un "Salut p'pa" en bonne et due forme. J'allai dans la cuisine et fis chauffer un peu de café. Je tirai une chaise en arrière et jouai avec une boîte d'allumettes. Comme je n'avais rien de mieux à faire en attendant que le café passe, je grattai quelques baguettes de bois et les regardai se consumer dans la pénombre. Lorsque je retournai dans le salon avec un mazagran de café brûlant, Suzanne était plongée dans un livre mais elle ne lisait pas et Anton tournait les pages d'un vieil album-photo d'une main cerclée d'un bandage. Je déposai le café sur la table basse et nous servit une tasse bien méritée. Je m'adossai contre les pierres chaudes de la cheminée, devant un spectacle figé et silencieux, à peine animé par le rire des enfants, à peine ébruité par les sarments qui craquaient dans le feu. Je respirai l'arôme du café, devant la plénitude qui rayonnait sur les visages et qui faisait tant contraste avec l'obscurité de la journée. Seul, Anton se tenait un peu à l'écart. Il tournait les pages, sortait

des portraits de sa femme, les regardait briller à la lumière de la lampe et les replaçait en se pinçant les lèvres. Soudain, il referma son album et enfouit sa tête dans les genoux. Suzanne leva les yeux sur moi. Je posai ma tasse sur la poutre de la cheminée et m'assis à côté de lui dans le fauteuil, dans le même froissement intime du vieux cuir. Il se redressa lentement et rouvrit l'album à la même page. C'était sa plus belle photo, elle souriait sur une plage en noir et blanc et ce sourire valait bien toutes les couleurs d'une vie.

- Et maintenant...qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire, murmura-t-il. Il faudrait que je pense à l'oublier...oui, il faudrait que je pense à l'oublier...

Je voulais le serrer dans mes bras. J'avancai une main maladroite dans son dos et lui effleurai la peau en serrant le poing.

- Je devrais peut-être brûler tout ce qui lui appartient, brûler toutes ses photos et ses vêtements...et ne plus jamais m'approcher de la mer.

Ses yeux étaient injectés d'alcool et de sang. Des flammes brillaient dedans. Mais au-delà, il y avait quelque chose de plus fort, une onde bleue qui montait et recouvrait les braises sous une plage de sel. Il s'essuya le coin des yeux et reprit:

- Je devrais peut-être essayer de revoir Sara...peut-être qu'elle pourrait m'aider à tirer un trait sur le passé...
- Je pense que c'est quelqu'un de bien, lui glissai-je.

Anton se leva en se tenant l'échine. Il s'appuya contre la poutre de la cheminée et fit passer le portrait de sa femme au-dessus des flammes. Il se pencha une dernière fois sur ses lèvres, embrassa son sourire et le jeta au feu. Je m'abandonnai dans le fauteuil. Je me tournai vers Suzanne mais ne rencontrai que le regard d'une saison passée et des paupières lourdes à cause des journées de travail. La pièce était plongée dans le noir et je sentis mes pensées chavirer comme l'écriture sombre et déliée d'un écrivain désemparé.

Toutes ces complications, tous ces problèmes rencontrés dans le monde du travail dont Suzanne m'avait fait écho à maintes reprises me semblaient depuis longtemps lointains et étrangers. Quand elle abordait ce sujet, je contemplais le contour des collines d'un oeil reconnaissant et entourais ma femme et mes deux petites filles de tout mon amour. Certains soirs, lorsque Suzanne rentrait tard de la ville après d'interminables réunions, j'avais peine à parcourir ses yeux vert diamant qui apparaissaient voilés sous un regard maussade. Des villes, je gardais l'amère impression de civilisations à bout de souffle, de fourmilières géantes où l'unique vertu était le labeur. Des villes, je gardais l'image d'un monde précipité dans la folie pure. Né dans le berceau de l'irréflexion absolue, l'homme devait besogner dur, porter sa pierre à l'édifice pour mériter une mort digne: un lopin de terre couronné de marbre et le salut de l'âme.

Tandis que si l'on se donnait la peine de regarder par ce côté-ci de la campagne, depuis l'endroit même où je vivais autrefois comme un reclus, recoquillé sur mes feuilles, il suffisait de redresser la tête pour mesurer toute la dimension de l'espace, propice à l'oisiveté et à la contemplation, d'ouvrir grand les yeux pour

apprécier toute la profondeur des paysages, sources intarissables qui donnent libre cours aux pensées des âmes solitaires.

Chapitre 4 *Une convalescence vieille de quinze ans.*

Je n'avais pas l'âme d'un solitaire. Je l'étais devenu par la force des choses. L'idée de traverser l'Atlantique à bord d'une voile et de parler aux poissons pendant cinquante jours ne m'avait jamais vraiment séduit, pas plus que de séjourner un quart de siècle au fin fond d'une grotte juste pour écouter le ruissellement des gouttes d'eau. Pendant cinq ans, je vécus chez Anton et Ingrid. C'est tout le temps qu'il me fallut pour me remettre de la disparition de mes parents.

C'était arrivé comme dans les films, par une belle soirée d'été. Mon père, qui était un fêru de littérature Américaine, avait décidé de partir avec ma mère en Californie, sur les traces de John Fante, un des pionniers de la littérature Américaine. " San Francisco ! Los Angeles ! Tu imagines un peu ça Quentin! M'avait dit mon père émerveillé. Ils désiraient m'emmener avec eux, mais à cette époque, j'étais bien trop jeune pour comprendre cette littérature, l'errance d'un homme et la solitude. Je les conduisis à l'aéroport en cette fin d'après-midi d'été. Je les embrassai et repartis aussitôt à fond de cale vers la campagne. Il courait dans l'air une vague de folie dont je ne pus saisir le sens tout de suite, trop occupé à flamber au volant de la Chrysler dont mon père avait bien voulu me laisser les clefs le temps de leur escapade. Je n'avais aucun problème particulier avec mes

parents, mais je me réjouissais à l'avance des bonnes fêtes que j'allais pouvoir organiser, d'autant plus que je savais très bien où mon père cachait ses meilleures bouteilles de vin. De retour à L'Amarante, je sautai sur le téléphone et conviai Anton et Ingrid à une belle soirée. J'étais d'humeur joyeuse et un brin excité: cette grande maison m'avait presque vu naître et j'allais enfin y vivre sans mes parents pendant quinze jours. C'était la première fois qu'ils s'offraient un billet pour l'Amérique et ma mère s'était rongée les sangs à l'idée de me laisser seul. Mais Ingrid lui avait promis qu'elle veillerait sur moi. Je m'installai devant un grand verre de rosé frais et branchai le poste de télévision afin de me distraire un peu. C'était vraiment parfait. L'air était doux, presque sucré et mes amis allaient arriver d'une minute à l'autre. Radieux, je pouvais jouer avec les clefs de la Chrysler qui augurait de belles balades au bord de l'océan. J'étais en train de manger un morceau lorsqu'un flash spécial interrompit le programme pour annoncer qu'un avion venait de sombrer dans les profondeurs de l'Atlantique. Il y avait un numéro vert qui clignotait en bas de l'écran. Je tirai sur mes bras de toutes mes forces pour attraper de quoi noter. Je composai le numéro et donnai le nom de mes parents. On pianotait, on vérifiait sur la liste des passagers et je parcourais la campagne dans le vague, à travers la porte-fenêtre grande ouverte. Je raccrochai et sortis sur la terrasse. Je ne me souviens plus ce que j'ai ressenti tellement la douleur fut brutale. Tout ce dont je me souviens, c'est que la chaleur avait monté d'un cran: les grillons s'égosillaient et chantaient à l'unisson dans les meules de foin, les sauterelles dansaient comme des folles dans les brindilles du jardin. A ce jour, la campagne m'apparut pour la première fois comme un champ de solitude. Comme un champ de labour. A ce jour, j'allumai ma première cigarette. Brune sans filtre. Que fumait mon père. Je sentis mes jambes vaciller, coupées par la fumée. Je tirai une nouvelle fois sur ma cigarette. Comme faisait mon père. Je tirai au maximum en faisant de mon mieux. J'avalai la fumée profondément. Je toussai comme un poitrinaire, naviguai un moment à l'estime et vomis tout mon sang sur un pied de verveine sauvage qui cerclait la terrasse. J'entendis mes amis qui sonnaient à l'entrée. Je plongeai la tête entière dans le vieux lavoir pour y dissimuler mes larmes.

Je n'eus pas le temps de goûter à une vie de solitaire. Le soir même, Anton et Ingrid firent mes valises et m'emmenèrent chez eux. Ils habitaient dans une belle maison en bois qu'Anton avait lui même édifiée, à une encablure du fleuve et de La Cerbatane. Je ne comptais pas y rester très longtemps, huit ou dix jours, un mois tout au plus. J'y restai pratiquement cinq ans. Nous avons passé le cap de la majorité depuis peu et jusque là, tout avait été si simple...Je voyais le monde avec des yeux d'enfant et la vie n'était qu'une partie de rigolade. Durant les deux premières semaines, je vécus replié sur moi-même, comme plus tard, lorsque je devais écrire. J'attendais seulement mes parents, persuadé qu'ils allaient revenir bientôt, sourires aux lèvres, tout rayonnant de chaleur, avec un cadeau dans les bras qui me serait destiné. Mais une fois le dernier jour arrivé à son terme, je n'eus aucune nouvelle de mes parents, pas le moindre signe de vie: la douce illusion dans laquelle je me berçais, la bulle que je m'étais fabriqué pour me protéger du dehors, explosèrent tout d'un bloc pour me projeter dans la dure réalité de la vie.

Et la peine s'est mise à me tomber dessus, comme une pluie fine et monotone sur un village en ruines après le passage de la foudre.

Durant un long périple de deux ans, je devais me consacrer corps et âmes à une seule activité qui ne me demandait nullement de puiser dans mes forces: la contemplation. Ingrid et Anton furent aussi fort affectés par la disparition de mes parents mais ils surent dissimuler leur chagrin dans l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, un amour intense et si troublant qu'il éblouissait leurs visages d'une apaisante harmonie et dont toute la lumière, qui apparaissait comme une oeuvre authentique de générosité, rejaillissait sur quiconque avait besoin d'affection. Ils s'épaulaient l'un l'autre pour mieux me soutenir alors je m'appliquais -et c'était bien l'unique effort que je voulais consentir sans ménager mes forces- pour leur retourner, à travers un éclat, une étincelle dans le regard, l'image d'un homme encore honnête, capable de tenir debout, de servir une tasse de café sans tout renverser sur la table, d'aller jusqu'au bout du chemin sans se jeter dans le fleuve. Cependant, lorsque je les regardais bien en face pour leur exprimer toute ma reconnaissance, un grain de sable, venant de je-ne-sais-où, venait se greffer dans mes yeux et troubler ma vision du monde. Je devais me précipiter au-dehors, dans un élan éhonté courir jusqu'au fleuve en cachant mon visage dans mes mains. Je prenais l'eau douce du fleuve à pleines mains et m'éclaboussais le visage jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace de sel dans mes yeux. Un genou à terre et la gorge nouée, je ravalais des coulées de larmes, sanglotais et tremblais comme une femme. Quand j'avais retrouvé un semblant de calme, au travers de l'eau qui se déridait, je regardais le visage reflété d'un homme que je ne connaissais plus. Mais je n'avais pas le temps de m'abandonner dans une profonde solitude qui m'aurait été fatale: une main venait se poser sur mon épaule et me raccompagner vers La Cambuse où je devais entamer une longue convalescence.

Ayant perdu le goût de toute ambition, je n'avais pas songé à continuer mes études et passais le plus clair de mon temps dans l'ombre de mes amis. Ainsi, je goûtais la compagnie d'Anton lorsqu'il partait pêcher sur la Gironde à bord de La Canotière. Je me postais sur la dunette et sans bruit, je regardais mon ami écrire sur l'eau ; je suivais le bouchon qui sombrait et remontait à la surface, les cercles lumineux qui se détachaient tout autour. Parfois, je fermais les paupières pour écouter le frémissement des feuilles sur les bords du rivage et le cliquetis du moulinet lorsqu'il ferrait un poisson ou donnait du mou. Je l'escortais jusqu'à l'océan, au beau milieu de l'hiver. Je m'enroulais dans une couverture au pied de la dune et, armé d'un Thermos empli de café, j'admirais sa technique accomplie pour effectuer des tubes et des aérials. Je le suivais plus que jamais lorsqu'il prenait la sage résolution d'aller se saouler dans La Cerbatane jusqu'aux aurores, sous prétexte que la Gironde présentait des reflets d'une rare luminescence sous la nuit de pleine lune. D'autres fois, mon ami s'en allait bricoler dans les châteaux du vignoble alors il me déposait en chemin devant la maison de retraite où travaillait Ingrid et où reposaient tous les vieux des hameaux alentours. C'était toujours en fin d'après-midi, à l'heure du thé ou de la sieste, selon l'âge que l'on avait.

- C'est le seul moment où je peux souffler un peu...ils sont vraiment épuisants je te jure...Je suis sûre qu'il y en a qui sont plus en forme que moi. Se plaisait-elle à répéter.

Je me contentais de sourire et elle respectait mon silence. La plupart du temps, elle me saisissait par les poignets et me regardait doucement, comme si elle

plongeait dans toute la profondeur de ma tristesse. Ses yeux étaient voilés d'une intime compassion qui finissait par me troubler. J'aimais Ingrid. Depuis ma plus tendre enfance. D'un amour dont la différence avec celui d'Anton m'était parfois difficile à apprécier. Pourtant, je n'avais jamais eu l'idée de basculer du banc lorsque nous étions à l'école et je ne regrettais rien car Anton et Ingrid vivaient un amour dont la flamme paraissait éternelle. En les voyant ensemble, on repartait avec le sentiment d'avoir croisé deux jeunes amoureux qui s'étaient épris l'un de l'autre quelques jours auparavant. Il respirait sur le visage d'Ingrid une telle fraîcheur, un sourire si épanoui que l'on aurait juré qu'elle venait de faire l'amour. Quant à Anton, ses yeux bleus étaient comme des étincelles et les mèches de ses cheveux poivre sel s'annelaient dans une folie éternellement passagère. Et c'était très difficile d'être jaloux, parce que la lumière qui rayonnait tout autour d'eux vous rejaillissait dessus. Alors, vous pouviez vous éloigner tranquillement avec cette mèche de soleil sur le front qui vous éclairait pour le restant de la journée.

Ingrid m'offrait du thé. Je cassais un morceau de sucre et tournais la cuillère dans ma tasse. Je considérais d'un oeil vague la lutte quotidienne des vieux insomniaques qui furetaient dans le coin ou arpentaient le hall de long en large en soliloquant sur leur jeunesse et leur fougue d'antan. Un grand-père qui s'était pris de sympathie pour ma personne venait partager un coin de la table à café. Aux heures les plus chaudes de la journée, il s'emmenait, cherchant désespérément le décolleté d'Ingrid. Il semblait plutôt en forme et je me demandais bien ce qu'il fabriquait ici.

- Voilà, me précisait Ingrid en désignant le bonhomme, c'est ce genre d'irréductible qui devait rester le temps de sa convalescence et qui campera ici jusqu'à la nuit des temps. Et le pire, c'est qu'on ne peut rien y faire. Soupирait-elle.

C'était à peu près toujours le même scénario et le vieux, en frisant ses moustaches argentées, lui répondait:

- Mais voyons, ma chère petite dame, vous avez été si douce...soyez raisonnable...comment pourrais-je désormais me priver de votre chaleureuse compagnie ? Voyons ! C'est tout à fait impossible !

Le grand-père, un ancien membre du conseil régional, me répétait sans cesse qu'il avait le bras long et que, si ça me disait, il pouvait me trouver du travail en ville.

- Bon Dieu, s'écriait-il, votre place n'est pas ici ! Vous devriez voir de la jeunesse ! Allons, allons, quoiqu'il ait pu vous arriver, il faut vous ressaisir mon garçon ! Tenez, s'engageait-il, si vous le souhaitez, je peux vous dénicher un poste dans une école ! Alors, qu'est-ce que vous en dites, hmm ?

- Je vous remercie, mais je n'ai besoin de rien. Disais-je à chaque fois.
- Ne l'oubliez pas ! J'ai le bras long ! Réfléchissez-bien ! Répétait-il comme une rengaine avant de déguerpir à l'étage lorsqu'il sentait qu'Ingrid commençait à perdre patience.

Le soir, je rentrais avec Ingrid et selon les saisons, on se tenait au chaud près du poêle, on écoutait la pluie grésiller sur le toit tout en surveillant un plat qui mijotait sur le feu. Ou bien, on buvait un verre de rosé frais sur le bord de l'allée, parmi les papillons et les abeilles qui butinaient dans les fleurs. De toute façon, c'était juste un moyen de tuer le temps en attendant le retour d'Anton. Notre homme rentrait tard le soir, avec une caisse de vin dans les bras et le corps un peu de guingois. Ingrid était un brin agacée mais il se débrouillait toujours pour lui offrir une belle fleur cueillie en chemin si bien que le soupçon d'inquiétude qui voilait le visage de sa femme se dissipait aussitôt dans la nature. Je me tenais alors en retrait, dans un angle discret de la pièce tandis qu'il couvrait Ingrid de baisers et qu'elle commençait à vibrer de désir. Je me laissais aller à la réflexion qu'il connaissait les femmes, qu'il connaissait bien son métier mais je me disais surtout qu'il devait bien se connaître lui-même: on aurait dit qu'il ne fournissait aucun effort démesuré et la manière dont il parvenait à éveiller les sens de sa femme- il promenait une main sur son visage et sous sa robe avec une douceur affaiblie mais, au son des petits cris qu'elle tentait d'étouffer, il semblait lui nettoyer le corps avec un gant de toilette couvert de glace pilée- ne faisait que renforcer cette impression de maîtrise totale de ses forces. Je me retirais doucement, convaincu, au vu de la lumière qui resplendissait sur son visage, des muscles longs et saillants qui entouraient sa femme, qu'il résidait dans cette trilogie de connaissances la condition " sine qua none" pour passer une vie paisible. Et c'était tout ce que je désirais. Une vie paisible. Mais je ne regardais par pour autant mon ami d'un air envieux car mon esprit était confiné dans une espèce d'aboulie et je ne pouvais trouver la force pour exprimer ne serait-ce que le souffle d'un sentiment violent. J'étais tout simplement admiratif, tout comme les gens du cru qui lui vouaient un très grand respect. Anton était sans cesse sollicité par les propriétaires pour renforcer des chais, rafistoler des fûts ou pour déboucher sans scrupule un grand millésime. A travers tout le vignoble, tout le monde était ébloui par la qualité de son travail et par la vitesse de son exécution. Certains, particulièrement fiers, se plaisaient à raconter qu'il avait apposé sa signature sur leur domaine si bien que le bruit était couru dans la région- et Dieu sait si les bruits et les rumeurs courent vite dans les campagnes- qu'il avait des mains gantées de poudre d'or. D'autres, particulièrement superstitieux et qui voulaient voir un présage heureux dans les lignes de la main, l'invitaient juste pour faire le tour de la propriété, comme si le simple fait qu'Anton pose ses mains sur une parcelle du vignoble pouvait empêcher la terre de geler pendant la frondaison ou donner du soleil sur les raisins durant tout l'été et jusque tard dans les vendanges.

Je n'avais jamais vu mon ami se tuer à la tâche, mais il est vrai qu'une fois son labeur achevé, il s'en dégageait une ligne limpide qui inspirait une totale confiance. Il suffisait de regarder la Cambuse. Il était clair qu'elle penchait et il n'était pas nécessaire de disposer des qualités d'un expert pour relever cette légère inclinaison. Cependant, tous les vigneron et les propriétaires réunis l'avaient contemplée d'un oeil approbateur. C'était une bâtisse simple. Simple et chaleureuse. Et elle penchait vraiment. Mais tous voulaient y voir les prémices d'une architecture nouvelle car elle entraînait dans la lignée des chênes et des peupliers qui penchaient vers le fleuve, à force de vent d'ouest et vers La Cerbatane où nous étions irrémédiablement attirés.

Une nuit, tandis que je dérivais avec Anton dans le troquet, parmi les senteurs du bois entortillées dans les serpentins de fumée, je n'avais pas pu empêcher de lui témoigner toute mon admiration qui n'avait été qu'en grandissant depuis que je

vivais sous son toit. Je lui avais exposé mon point de vue sur cette “trilogie de connaissances” qui me semblait essentielle et cependant inaccessible à cause de mon état actuel et que lui possédait comme les clefs qui ouvrent sur les portes de la vie, celle que tout homme est en droit d’espérer. Anton avait allumé une brune et répondu à peu près ceci :

- Je connais à peu près mon métier, ça je veux bien te l’accorder. Mais pour ce qui est des femmes, je vais peut-être te décevoir mais si j’ai bien une certitude, c’est qu’avec les femmes, on est absolument sûr de rien. De rien du tout. Elles peuvent t’échapper à tout moment. Mais c’est peut-être aussi ce qui les rend si attachantes. Si tout était écrit, la vie serait terriblement ennuyeuse, tu ne crois pas ?

Et pour ce que je considérais comme la maîtrise totale de ses forces, il m’avait dit à peu près ceci :

- Je ne crois pas qu’il s’agit de bien savoir gérer ses forces pour éviter toute dépense d’énergie inutile. C’est vrai qu’il est important de bien se connaître mais, à bien y réfléchir, il me semble qu’on perd un temps précieux avant d’y parvenir, si jamais on y parvient un jour...je crois que dans le fond, il faut se livrer tout entier et faire les choses avec son coeur. Si tu agis dans ce sens là, tu ne mesures plus la notion d’effort raisonnable ou démesuré. Si parfois tu payes comptant, tu en tires toujours quelque chose en retour, quelque chose qui te sera sûrement positif dans l’avenir.

Lorsque mon ami se voulait convaincant, il abusait à merveille de la vigueur de ses yeux perçants. Combien de fois n’avais-je pas vu Ingrid succomber lors d’une querelle d’amoureux sous la violence des flammes bleues qu’Anton lui projetait comme des flèches, jusqu’à lui soulever le coeur d’un amour inavoué ? Quant à moi, ils m’impressionnaient et me rassuraient tout autant. J’étais fasciné par tout ce qu’ils traduisaient et partageaient dans une parfaite harmonie. Ils étaient l’expression même de tout ce que je souhaitais devenir : un homme solide. Mais c’était bien de cela dont il s’agissait, d’un souhait et non d’une volonté. Pourtant, assis en face de mon ami, je sentais que plus rien de grave ne pouvait m’arriver : j’étais comme un oiseau tombé du nid, devenu un orphelin en puissance et Anton avait disposé tout un périmètre de sécurité autour de moi et veillait à ce que personne ne vienne troubler mon rétablissement. Il veillerait sur moi jusqu’à ce que je prenne de nouveau mon envol. Je lui devais beaucoup.

La Cerbatane était l’endroit propice pour recouvrer ses forces. Il suffisait de s’asseoir, de commander un verre et l’on sentait déjà un léger mieux. Du moins, c’était un point de vue d’hommes : aucune femme du terroir n’osait s’y montrer, ne pouvant courir le moindre risque qui puisse porter atteinte à l’image qu’elle s’était façonnée depuis des lustres, image conçue selon les bases d’une morale irréprochable. Ainsi, toutes les commères et autres matrones des bleds voisins - qui buvaient en cachette - avaient d’un commun accord décidé de condamner ce qu’elles appelaient “Le repaire des Alcooliques” sous prétexte que certains vieux maris y migraient de l’aube à l’aube. Ce qui n’était pas très difficile à comprendre quand on voyait comment certaines femmes avaient vieilli et s’étaient franchement laissées-aller. Ingrid, qui n’était pas du genre à se soucier de sa réputation, nous

accompagnait bien quelquefois pour boire un verre ou deux, mais elle se lassait assez vite du spectacle des astres dans lequel Anton voulait toujours déceler un signe et elle regagnait la demeure avec sa lampe électrique. Anton frottait un coin de carreau embué et il regardait au travers, jusqu'à ce que la silhouette d'Ingrid et le faisceau jaune évanescents disparaissent dans la nuit. Un instant après, ses paupières refermaient sur ses yeux une lumière satisfaite et il disait:

- Quand on te donne de l'amour, tu sens tes forces décupler. Je pourrais faire n'importe quoi si cette femme me le demandait.

J'acquiesçai d'un signe de la tête, lui allumais une cigarette et me balançais sur la chaise où je prenais racine. Ici, on sentait déjà un léger mieux. C'était un cadre tout à fait rustique mais le bois le rendait chaleureux et confortable, pareil à La Cambuse. D'ailleurs, Anton avait largement porté sa pierre à l'édifice et Louis, le patron de La Cerbatane, le lui rendait bien: il venait si souvent emplir nos verres et trinquer avec nous qu'Anton semblait être le véritable propriétaire du troquet. C'est toujours bon et rassurant de se dire que l'on a un deuxième toit. Il nous servait et levait son verre en entonnant la même ritournelle:

- Allons ! Buvons un coup ! Le vin est le meilleur chasse-ennui qui puisse exister !

Ensuite, il repartait avec son torchon à carreaux rouge et blanc sur l'épaule et se remettait à frotter un verre en sifflotant derrière le zinc. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, alors qu'il n'y avait plus aucun client hormis Anton et moi-même, il continuait de frotter le même verre tout en reluquant ses bouteilles exposées derrière le comptoir. Il pouvait être fier l'ami Louis, La Cerbatane n'avait en fait rien de commun avec un bistrot ordinaire. C'était une cave d'une incomparable richesse où se délecter des vins les plus nobles et les plus sobres de tout le vignoble était un véritable plaisir, presque une obligation. Cet homme possédait une petite fortune si bien qu'il vivait sans cesse dans la crainte ; la crainte du cambriolage qui était devenue la cause de ses insomnies chroniques. Alors, si la nuit claire augurait d'un joli lever de soleil, nous étions tout disposés à lui tenir compagnie afin de le soulager de ses angoisses nocturnes et Louis, fort reconnaissant, emplissait nos verres et nous sortait des cigares de Havane, d'authentiques barreaux de chaise qui nécessitaient bien une nuit entière pour être fumés. Et puis, lorsque le vent de l'aurore se glissait sous la porte et nous saisissait le corps, on sortait contempler l'éveil douloureux de la nature sous le ciel lie-de-vin. On s'installait sur le ponton de la Canotière et emmitonnés dans nos blousons, on écoutait les girouettes s'élançant en haut des mâts, une aile amerrir sur l'eau et plus loin, les tiges des roseaux fléchir dans la fondrière, sans que l'on ait besoin de demander le silence, sans que l'on ait besoin de faire taire les souvènes. En ce temps-là, elles n'existaient pas.

Et c'est dans ce décors, entouré d'amour, comme si des arcs me lançaient des fleurs, des roses rouges d'amour à en crever, que j'ai commencé à relever les yeux, à regarder le soleil sécher ma peine. A la fin du deuxième été passé chez Anton et Ingrid, la lumière qui déclinait, profilant aux heures encore tièdes du jour des traces d'ombre sur les murs, marquant en même temps l'éveil du regret, de la nostalgie d'une saison douce, ne m'était plus aussi difficile à supporter. Je ne vomissais plus souvent, et si tel était le cas, c'était à cause de Louis qui me servait

une dernière goutte de chasse-ennui. J'étais bien conscient de devoir *accepter le passé*, vivre dignement sans entraîner la responsabilité de quiconque. Mais, bien sûr, cette prise de conscience ne se suffisait pas d'elle-même pour passer à l'acte, d'autant plus que j'étais dépourvu de volonté et que, de surcroît, je ne distinguais rien à l'horizon, rien de bien palpable, pas la moindre ébauche d'un projet tangible sinon le flou absolu qui me faisait parfois perdre connaissance. Alors, à tant contempler cette nature lendore, ces paysages qui paressaient autour de moi, j'avais appris à devenir patient. Avec le temps, j'avais réussi à me forger certaines convictions sur lesquelles je pouvais m'appuyer comme sur une bonne vieille canne si jamais je sentais mes pensées sombrer dans le fleuve et mon corps partir à la dérive.

Tout d'abord, je considérais l'idée selon laquelle: " Un homme ne peut avancer qu'aux sentiments." Parce qu'ils donnent à l'homme une belle impulsion pour faire des choses généreuses. Tout simplement aussi parce que l'idée me plaisait assez. Et je me souviens de cette matinée, lorsque j'étais assis sur le ponton à regarder mon ami bricoler sur La Canotière. Je jetais des galets dans l'eau verte en me répétant cette phrase, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus en être autrement. " Un homme ne peut avancer qu'aux sentiments..." J'avais l'impression que la nature, à travers un bruissement de feuilles, un rayon de soleil plus prononcé, acquiesçait d'un clin d'oeil approbatif. Pour ce qui était de l'amour entre un homme et une femme, je m'étais à peu près forgé la conviction suivante: l'homme et la femme doivent connaître à la perfection la nature de leurs propres sentiments, de leurs propres aspirations et désirs les plus enfouies et à l'inverse, ignorer absolument tout de l'être aimé, hormis précisément le fait qu'ils en sont éperdument amoureux. J'imaginai que, à raison d'une connaissance exhaustive de soi et une ignorance totale de l'autre, les coeurs des deux êtres fonctionneraient comme les pôles opposés d'un aimant. Par contre, d'autres fois, j'avais la certitude que c'était tout à fait le contraire qui devait se produire: c'est-à-dire que dans le fond, la nature de l'être étant si complexe, il est impossible de se connaître soi-même alors qu'il est bien plus simple, grâce à l'observation de percer tous les secrets de l'être aimé. Bien sûr, même dans ce cas de figure, ma combinaison fonctionnait toujours: les pôles restaient opposés, les corps attirés et la passion éternelle. J'ignorais alors seulement qu'à la seconde même où la chevelure blonde fondrait sur moi, j'oublierais toutes ces belles théories. Mais durant ma convalescence, il était important que tout repose sur des bases solides.

Juste avant la saison des vendanges, je décidai qu'un peu d'exercice et de travail me feraient le plus grand bien et que ce serait un bon moyen pour consolider ces bases encore précaires. J'y avais songé pendant tout l'été mais la douceur du fleuve et le sable qui tombait des nuits blanches m'avaient invité à paresser jusqu'à la fin du mois d'Août. Il me semblait que je prenais là de bonnes résolutions pour me libérer de l'aboulie dans laquelle je me confortais: d'une part, la pratique d'un exercice physique réveillerait mes sens et d'autre part, le travail me donnerait le sentiment d'être utile- je voulais me persuader que le fait d'être utile fonctionnerait comme une contrepartie, c'est-à-dire qu'il comblerait le vide affectif dont je souffrais toujours en silence, malgré tout l'amour qu'Anton et Ingrid me livraient à coeur ouvert pour que je vienne y puiser la sève et m'y ressourcer d'un sang neuf.

Anton, qui avait toujours eu l'habitude de faire du sport-il n'était pas seulement un fervent adepte du lever du coude-considérait que j'avais pris une sage décision. " Le sport est une excellente thérapie pour se vider l'esprit." M'avait-il

souligné sans plaisanter. “ Et il permet de se maintenir en forme, n’est-ce-pas mon amour, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de t’y remettre un peu si tu ne veux pas te faire avaler tout cru pendant les marées d’équinoxe, hmm ?” Lui avait rappelé Ingrid en lui pinçant les poignets d’amour. Anton avait étudié sa femme d’un oeil noir et cruel mais la voix d’Ingrid était restée douce, comme toujours, et le regard de mon ami s’était aussitôt attendri et éclairé d’un bleu pastel, d’un bleu consentant. Anton m’avait alors attrapé par le bras et entraîné un peu à l’écart, comme pour m’annoncer quelque chose de grave. “ Eh bien, nous allons nous y mettre tout de suite. “ M’avait-il simplement expliqué.

Comme on s’était mis d’accord pour partir en forêt à la fraîche, on avait par la même occasion dû prendre une autre décision: raccourcir la durée de nos escapades à La Cerbatane. On y allait boire un verre ou deux et puis nous rentrions, peu après que l’horrible hibou juché au-dessus des bouteilles avait carillonné les douze coups de minuit. Bien sûr, Louis tentait de gagner un peu de temps et se postait au coin de la table en qualité de grand sommelier mais, en hommes raisonnables, on repoussait son offre de la main et on remontait vers La Cambuse. Pour dire la vérité, c’était une décision un peu forcée...Ingrid, qui voulait nous encourageait dans notre vaillante entreprise, nous accompagnait tous les soirs à La cerbatane. Elle ne disait mot et demeurait discrète, effacée derrière son verre. Comme toujours. Mais sa présence douce et calme et l’air absent qu’elle prenait était pire que tout. Si jamais on portait l’offrande de Louis à nos lèvres, on se sentait épié par un oeil entendu si bien que l’on avait l’impression d’avoir commis un péché impardonnable. Un soir, Anton s’était emporté après sa femme et s’était écrié:

- NOM DE DIEU ! ON SE LEVE AU CHANT DU COQ? ON NE VA
TOUT DE MEME PAS SE COUCHER COMME LES POULES !

En guise de riposte, Ingrid lui avait retourné un sourire désarmant, un sourire qui aurait fait renoncer un homme aux plus âpres combats. Alors, on avait essuyé nos verres et on était rentré poliment. Tout le pouvoir d’une femme. Elle nous regardait sans jamais lever les yeux, nous parlait sans jamais hausser le ton et nous, on obéissait comme des enfants.

Ma première course en forêt fut si laborieuse que je passai toute l’après-midi étendu dans un carré d’herbe frais, les yeux tournés vers l’eau, à écouter les gémissements du fleuve qui compatissait comme un chien fidèle. Nous avions passé tout l’été ensemble, languissant sur le même lit de sable. Que se passait-il donc tout à coup ? A l’aube suivante, malgré le visage radieux d’Ingrid qui levait le voile de la nuit et m’éclairait dans mon cheminement vers l’éveil en me portant une tasse de café toute fumante, il me sembla que dix mazagrans tassés de pur Arabica n’auraient suffi pour me tirer du lit. En appuyant mon carreau contre le montant du lit, je me trouvais le corps si courbaturé, les muscles si durs que mettre un pied devant l’autre me paraissait tout à fait impossible. Mais Ingrid n’était pas d’une nature à renoncer aussi facilement. Elle me concocta un remède à base de plantes que je devais ingurgiter tous les matins au pied levé sous peine de me retrouver saisi de crampes dès les cent premiers mètres. Quant à Anton, il me

frictionnait cuisses et mollets avec une pommade chauffante et me massait avec autant de vigueur que s'il polissait de jolies pièces de bois et lorsque nous étions engagés sur le parcours sportif, il prenait un malin plaisir à alterner courses et exercices physiques en tout genre.

Alors, tels deux cerfs pris en chasse par un tigre, nous courions, affolés, aussi vite que l'on pouvait, volant au-dessus des nappes de brouillard qui cheminaient sur les sentiers. Un matin, tandis que je crachais mes poumons et souffrais le martyre, j'étais allé chercher loin, très loin le plus petit souffle d'air et lui avais bramé:

- Anton, je...je crois que je vais abandonner...

Sans se démonter et en m'emboîtant le pas, il m'avait retourné:

- C'est moi qui déciderai quand on abandonnera...n'oublies pas, le sport est une excellente thérapeutique pour se vider l'esprit !

J'avais levé les yeux au ciel en priant pour qu'une pomme de pin se décroche du plafond vert et me tombe pile sur le crâne pour m'abandonner là, comme une proie facile, aux carnassiers de l'aurore. C'était à peine exagéré, si bien qu'à l'orée de notre troisième semaine d'entraînement intensif, après nous être engagés dans une dernière course effrénée, nous nous étions littéralement décomposés sur un tapis de mousse verte, tout heureux d'écouter la petite musique fruitée qui flottait dans les airs, le requiem si gentiment composé par les oiseaux qui, dans nos yeux mi-clos, jouaient dans des cerceaux de lumière. Anton s'était tourné vers moi en plissant les paupières et m'avait dit:

- Que dirais-tu d'aller surfer deux ou trois jours ? On l'a bien mérité non ?

Ô combien je fus soulagé d'entendre ces mots, de les voir rayonner comme la sagesse d'une parole divine.

Entre hommes, nous estivâmes trois jours et trois nuits durant, au bord de l'océan. Trois jours de beau temps contre trois nuits blanches d'étoiles à partager entre les vagues d'un bleu soleillé et notre havre de paix penché sur la dune - la cabane de bois qu'Anton avait construite de ses propres mains. Jusqu'aux derniers couchants de l'arrière-saison, Ingrid allait avec Anton se promener sur le fleuve ou le long des plages de la Côte d'Argent mais elle ne l'accompagnait jamais en ces lieux sauvages qu'elle avait toujours souhaités laisser vierges de sa présence. Elle considérait qu'ici, Anton pouvait jouir d'une totale liberté. Et Ingrid était très attachée à la liberté d'Anton. Mon ami, qui se sentait blessé dans son orgueil à chaque fois qu'elle refusait son invitation, qualifiait une telle attitude d'incompréhensible. " Je ne saisis pas, m'avait-il confié. C'est une terre de femmes, où tous les parfums sont réunis pour lui faire tourner la tête et la rendre heureuse mais elle, elle s'est mis dans l'idée que sa présence nuirait à ma liberté. Qu'est-ce que c'est que ces salades ? Tu y comprends quelque chose, toi ? Allons, à part quand j'ai envie de déguster une ou deux coupes de plus, je me suis toujours

senti libre auprès d'elle. Mais il n'y a rien à faire...j'ai beau lui supplier, elle n'en démordra pas. C'est comme si je donnais un coup d'épée dans l'eau." Je regrettais tout autant l'absence d'Ingrid et quelques années plus tard, je devrais moi-aussi déplorer celle d'une autre qui, complice de la première, s'en tiendrait à la même opinion.

Il est des endroits du monde que l'on rêve de faire découvrir à une femme mais il est des femmes qui aiment entretenir le rêve.

Et Dieu sait si cet endroit était pour nous comme un vieux rêve d'enfants. Un vieux rêve qui s'était réalisé par une froide matinée de Novembre. Ce jour là, on cherchait les derniers cèpes de la saison dans les forêts du littoral où la clémence de l'air marin permettait aux sols de ne geler qu'en surface et aux champignons de se lancer dans une dernière pousse. En fin de cueillette, on avait décidé de ramasser des bidaous (excellents champignons à coloration sable qui, trempés dans deux doigts de vinaigre accommodent parfaitement l'apéritif). L'échine courbée, au gré des allées sablonneuses, on avait suivi le cheminement des petites têtes jaunes. Et je me souviens bien maintenant:

Elles nous mènent tout droit à cette plage de silence, à cet océan pétri d'orgueil. Au fond, il y a cette lumière sur la mer. Elle guide nos pas et nous, avec nos yeux d'enfants, on se figure que l'on foule cette terre en conquérants. On doit avoir l'air malin, en nous tenant debout comme des princes avec nos corbeilles dans les bras. Mais nous, on y croit dur comme fer alors, avec une attention toute particulière, on salue l'accueil qui nous est réservés: le vent d'Est se lève, souffle sur la mer et tel un dompteur doué de patience, dresse les vagues et les dresse encore, jusqu'à ce qu'elles déroulent en ondes régulières et qu'enfin soumises, elles applaudissent notre entrée à l'unisson en claquant sur l'écorce terrestre. Les yeux d'Anton sont brillants et il jure en pointant la dune du doigt, de construire là notre royaume.

Et ce fut peut-être pour cette raison que, bien des années plus tard, nous attendions la fin de la saison estivale, que les derniers naturalistes partent se rhabiller pour venir régner sur notre domaine où il n'y avait plus rien à dominer, sinon un désert de solitude.

Et ce fut au cours de ces trois jours et trois nuits, à composer avec les bleus pastel du matin et les rouges ocre du crépuscule que je devais me promettre d'appliquer la deuxième partie de mon plan. Mais le caractère irrévocable de cette décision ne se dégagait pas avec la même évidence qu'un ciel libre de toute nuée voulait bien dépeindre. Comme j'étais d'une nature indécise, il me fallait un déclic.

J'étais donc allongé à plat ventre sur ma baobab, les bras dans l'eau, faisant mine de remonter vers le large. En fait, j'étais surtout très attentif aux manoeuvres de mon ami qui, sur ma gauche, descendait une vague d'une manière très agréable à regarder. Comme s'il cisailait une étoffe de soie juste avec la pointe d'un fleuret. Ce fut la dernière image qui ait eu le temps de me traverser l'esprit avant que je ne sois aspiré par le fond. Je m'étais tant et si bien immergé dans le spectacle haut en couleur qu'il affichait, comme un bienheureux assis au chaud devant un bon film, que je m'étais fait tout bêtement cueillir à froid par la série de vagues qui s'était rapprochée tel un parfum inodore et s'était renversée sur moi comme un flacon de poison. Je dus alors m'engager dans une lutte sans merci. A peine avais-je le temps de remonter à la surface qu'aussitôt flaquées d'écume m'étaient jetées au visage, qu'aussitôt corps et planches étaient renvoyés aux abysses tumultueux de l'océan. Je n'avais plus aucun repère, ne savais plus du tout où ciel et terre pouvaient se percher, ni même s'ils existaient encore. Vu d'en haut, j'imagine que

mon univers se réduisaient à la taille de petits tourbillons sans histoire mais, pour moi qui étais dedans, ils me paraissaient aussi grands que l'éternité. J'avais déjà bu trois fois la tasse et véritablement, je n'en menais pas large. Je croyais que ma dernière heure avait sonné lorsque, enfin, dans un ultime sursaut d'orgueil, je brassais l'océan et parvenais à m'extirper du remous. Là, je réalisai qu'une poignée de secondes m'était accordée avant le déferlement de la vague suivante. J'aspirai une grande bouffée d'air, tirai comme un forcené sur le leash et me glissai sur la planche. Je me mis à ramer très fort, au milieu de cette masse laiteuse, puisant dans mes réserves pour affronter le mur d'eau qui s'érigeait devant moi. A la dernière limite, je perforai le ventre de la vague et lui passai au travers. Ce fut comme une vengeance, comme si je l'avais lacéré à coups de couteau. Depuis l'autre versant, un lac d'eau claire s'étendait à perte de vue. Mais je continuai de filer vers le large cinquante bons mètres plus loin où enfin, je m'abandonnai et me laissai naviguer à l'estime. La tête posée de côté sur l'avant de ma planche, je me mis à fixer la ligne d'horizon malgré tout ce que cet océan, là-bas, retenait de moi-même. Et puis, brusquement, je me sentis un peu nauséux. Je m'assis sur ma planche et le corps plié en deux, je toussai et recrachai de l'eau salée avec le même goût amer dans la bouche que le jour où j'avais allumé ma première cigarette. Venant de derrière, j'entendis la voix d'Anton qui montait et se rapprochait. Je dressai un pouce pour le rassurer mais sans ciller, je ne quittai cette ligne des yeux dont la perspective me semblait de plus en plus nette. Désormais, je disposais d'une endurance suffisante pour faire n'importe quel travail.

J'étais allé consulter le vieux de la maison de retraite afin de vérifier ces dires.

- Dans mes bras ! S'était-il emporté. J'ai toujours vu dans cette lueur là qu'il y avait le goût du travail. M'avait-il déclaré en pointant son index en direction de mes pupilles.

Ensuite, il s'était mis à chanter et à déambuler en claquant les portes si bien qu'Ingrid s'était vue contrainte de lui faire avaler des cachets pour avoir la paix. Toujours est-il, qu'une semaine après son petit sketch, je m'étais retrouvé propulsé dans un fauteuil en skaï, pas assez mou pour avoir trop de responsabilités mais assez souple tout de même pour ne pas avoir à faire d'efforts trop violents. Mon travail consistait en gros à trier des documents, classer des fichiers, préparer du café noir ou avec un nuage de lait et à sourire par tous les temps. Mais j'étais encore bien trop fragile, bien trop jeune pour m'astreindre à la tâche avec toute l'application d'une secrétaire octogénaire. Alors, bien sûr, dès l'automne, il m'arrivait de sortir prendre le frais et de porter une tasse aux gars qui balayaient la cour. Ils me proposaient une cigarette et je leur donnais un petit coup de main pour ramasser les feuilles qui tombaient. Je me sentais bien parmi les feuilles. Elles prenaient le temps de m'écouter et répondaient à toutes mes interrogations en frissonnant dans le vent. Alors, dès l'automne, pour ne pas les froisser, je les ramassais avec une infime précaution. Cette promenade dura pendant trois ans et si je devais clarifier les choses, ce serait de la manière qui suit:

*Journées écoulées comme un vague sentiment d'ennui
Journées ouvertes et closes par les sempiternels allers retours
Campagne ville, ville campagne
Au volant de la Chrysler.*

Mais je n'eus pas besoin de tout ce temps pour conforter une vieille opinion.

*Au vu des mines tristes et fanées
Comme à jamais frappées du sceau du chagrin
Le caractère affligeant des rues
Mortes et sales
Est gravé jusque dans la nature des gens.*

Chapitre 5 Fenêtre ouverte sur la nature d'un homme.

J'avais besoin de m'entourer de gens heureux et bien vivants si bien que je me faisais une joie d'aller retrouver ma campagne et ses collines de vignes. Le soir, je faisais quelques pas sur les allées de gravier et tel un riche propriétaire, parcourais d'un oeil approbateur toute l'étendue de mon domaine. Il était bon de regarder l'horizon où se couchait un soleil de mille feux. Je regagnais le jardin, embrassais Ingrid du regard et humais l'odeur des petits plats qui sortait de la fenêtre. Je résistais un moment aux pauses de silence, avant d'aller m'abreuver de paroles avec Anton dans La Cerbatane.

Durant ces trois années, je cherchais désespérément à trouver dans le travail toute la vertu que le monde lui accordait. Mais ce fut peine perdue, car après tout ce temps, je ne me rappelais pas avoir été utile en quoi que ce soit et plus grave encore, j'en avais perdu toute conviction quant au caractère infailible que devait requérir la notion même d'utilité afin de non seulement combler le vide qui m'habitait mais aussi de remplir ma vie de toute sa raison d'être. Pour autant, je ne regrettais rien: durant la dernière année, me fut révélé le rayon-de-soleil qui devait éclairer le cheminement de toute ma vie. Tout en m'adonnant à mon exercice favori, j'avais pris pour habitude de jeter un coup d'oeil dans les classes. Un jour, tandis que je dérivais avec mon balai dans les mains, je restai bouche bée devant cette femme aux cheveux blonds comme les blés. Je compris alors que derrière cette chevelure se cachait une femme dont mon coeur serait à jamais épris. Je pris alors la sage résolution de venir tous les jours sous sa fenêtre, sous l'oeil amusé des enfants. Malgré les gifles du vent, les giboulées de pluie et les soleils d'airain, je traversais les saisons en écoutant les feuilles frissonner d'amour. Au bout d'un moment, attiré par la présence sombre et pesante de l'épouvantail, elle détournait la tête et le fustigeait du regard. Alors, il retrouvait vie et repartait comme un illuminé. Une fois mes sens retrouvés, je m'installais derrière mon bureau, avec le désir inavoué que cette femme vienne se glisser dans la pièce pour me soumettre au silence juste en posant les yeux sur moi. Ce fut lors d'une de ces douces après-midi de songes que je fus éveillé par la voix stridente du directeur qui, selon ces dires me trouva "sourire aux lèvres, pieds sur la table et bras croisés."

A la suite de mon licenciement, et après avoir vécu cinq ans chez Anton et Ingrid, je décidai de m'installer de nouveau à L'Amarante. J'étais un homme frappé d'une irréparable indécision et dont le trait de caractère, qui traduisait un manque évident de confiance, s'était creusé depuis le jour où je m'étais senti vieillir tout d'un coup. Mais pour la première fois de ma vie, j'étais sûr d'une chose: je désirais cette femme, la chevelure blonde qui m'avait embrasé. Je la désirais plus que tout au monde. Alors, oui, je décidai de regagner la demeure de mes parents. Mais je n'y retournai pas seul pour autant: Ingrid, qui ne s'était pas fait à l'idée de me savoir seul dans cette grande maison, m'avait remis une petite surprise dans les mains, une boule de poil qu'elle avait dégoté Dieu sait où. Elle l'avait appelée Léonard, elle trouvait que ça lui allait bien. Dès le premier coup d'oeil échangé avec l'animal, il fut entendu que l'on avait manigancé contre nous, que nous supporter jour et nuit serait notre lot quotidien. D'ailleurs, Léonard n'avait pas tardé à me témoigner sa sympathie en me lançant un miaulement acide et en laissant son petit robinet fuir dans mes paumes.

A peine avais-je réinvesti les lieux qu'aussitôt, j'entreprenais toute une série de travaux, bien décidé à tirer un trait sur le passé, bien décidé à restituer à L'Amarante l'image d'un foyer chaleureux, aussi lumineux que la chevelure dont un jour la lumière m'avait emporté par-delà les nuages. Comme si la seule certitude de mon amour pouvait mener cette femme jusqu'ici, elle qui ne m'avait jamais donné un signe d'espoir en retour. Bien des hommes avaient dû se déchirer pour la conquérir et peut-être même qu'elle n'était plus tout à fait libre. Peut-être qu'elle resterait cette femme derrière la vitre et moi l'épouvantail qui la regarderait vieillir elle et sa chevelure blonde, blanche et grise sans jamais pouvoir lui parler des rêves qu'un homme est capable de réaliser juste là, dans sa tête. Je n'étais plus tout à fait lucide. J'étais probablement passé d'un état dépressif à un état euphorique et dangereux mais je récusais en bloc une telle éventualité et me réfugiais dans le monde que je me façonnais. Je travaillais comme un forçat du

matin au soir, abattais les cloisons inutiles, changeais les tapisseries vieillissantes pour des murs en crépi blanc cassé, lambrissais toutes les pièces à l'étage et ne m'accordais qu'une pause-café en milieu de matinée et plus tard un court entracte pour manger un morceau au coin du feu, durant laquelle je réfléchissais aux dires de cette femme quant au spectacle que je lui proposais. Et puis je me remettais à pied d'oeuvre, encouragé par l'énergie débordante de Léonard - qui à cette époque courait après la plus petite bulle d'air tombée du ciel - et les rythmes jazzy et endiablés que diffusait ma station favorite. Le soir, j'étais si épuisé que je m'endormais d'un sommeil de plomb devant la cheminée. Je ne me réveillais que le lendemain matin, dans une aurore encore brumeuse, en travers du vieux canapé dont maints ressorts avaient cédé depuis belle-lurette. Mais même ces maudits ressorts qui ne me ménageaient pas le moins du monde ne pouvaient me mettre en colère. C'était l'affaire de quelques grimaces, d'une tasse café bien chaude, d'un souffle sur les braises et j'étais de nouveau fin prêt à entrer sur les planches dans mon costume fétiche, pour jouer le spectacle d'un homme amoureux. Comme je n'étais pas un homme très habile de mes mains, je voyais toujours d'un oeil reconnaissant la caisse à outils d'Anton se profiler à l'horizon. J'appréciais tout autant la présence d'Ingrid lorsque je partais dans les brocantes et dans les boutiques pour apporter une griffe féminine à L'Amarante.

Au bout de six mois, je décrétai que tout était fin prêt et invitai mes amis pour pendre la crémaillère. Le soir, j'allumai une cigarette pour l'occasion et me promenai dans toutes les pièces d'un air satisfait. J'avais travaillé dur pendant tout ce temps. J'avais vécu chaque journée intensément, ne regrettant rien de la vie du collègue sinon la beauté de cette femme dont les traits du visage s'étaient doucement effacés de ma mémoire. Cependant, j'avais gardé en souvenir le feu de sa chevelure qui fut d'ailleurs toute ma lumière pour passer l'hiver. L'Amarante me semblait disposée à accueillir mon hôte à présent.

Le lendemain, je fus réveillé par les miaulements acerbes de Léonard qui réclamait sa boîte de lait. Je gardais un moment les yeux fermés, me plaisant à prolonger ma nuit d'un nouveau rêve où je me voyais en train d'étrangler l'animal. Mais ce fut l'amas de cendres dans la cheminée, la pile de cadavres gisant sur la table qui marquèrent mes retrouvailles avec ce monde. Ma tête résonnait comme si l'on y sonnait le glas et mon esprit était encore à errer parmi les vignes du Seigneur. Je déambulai jusqu'à la cuisine, rassasiai l'animal et me cherchai un tube d'aspirine. Je mis les placards à sac mais il n'y avait pas moyen de mettre la main sur une capsule. J'étendis mes jambes sur le sol et, adossé contre le mur, regardai l'animal qui vidait sa gamelle. Parfois, il se léchait les babines et m'étudiait avec les yeux pleins de mépris, comme pour demander si je comptais rester là encore longtemps. J'abandonnai Léonard avant qu'il ne m'éructe des injures au visage et décidai d'aller me faire couler un bain pour me changer les idées. Mais en passant devant la glace de la salle de bain me fut renvoyé le visage d'un homme fripé par l'alcool. Je me demandai pourquoi diable ce miroir se trouvait-il en travers du passage. Etait-il uniquement là pour me rappeler comment un homme peut vieillir tout d'un coup ? Mais je ne voulais pas me laisser abattre pour autant. J'oubliai le miroir et me tournai vers mon bon vieux robinet d'eau chaude. Je versai dans la baignoire tout un lot de produits parfumés-

senteur sauvage, passion citron, passion lavande-et un pot entier de sels de bains-couleur soleil, fraise des bois, menthe du jardin-me souvenant combien il était bon, après une dure journée de labeur, de s'y étendre de tout son long et de s'abandonner en fermant les yeux.

J'étais à dériver dans des songes qui m'élevaient au-dessus d'une fenêtre de classe où, dans un élan plein d'audace, je m'avançais pour briser la glace lorsqu'un bruit d'éclats de verre me ramena soudain à la réalité. Ici, ce n'était que silence ondulant dans les vagues de buée. Je me mis à appeler tout haut mes amis: aucune voix en retour, pas le moindre murmure, pas le moindre craquement de pas dans l'escalier. Je plongeai la tête sous l'eau mais lorsque je remontai à la surface, toute l'épaisseur du silence se mit à éclorre des bulles de savon, de façon plus claire et plus accablante encore. Je sortis de la salle de bain et passai toute la journée dans mon peignoir, le crâne coiffé d'une serviette éponge, à allumer des cigarettes, posté à chaque fenêtre de L'Amarante où je tentais de chasser mes idées noires comme les vallons qui luttèrent pour se débarrasser de la brume. Sur le calendrier, c'était pourtant le printemps qu'on annonçait. Mais cette soirée avait mis un point d'honneur à la crise euphorisante que j'avais traversée comme un feu follet.

Longtemps, comme un fantôme resurgi du passé, L'Amarante demeura confinée dans un épais brouillard et distinguer le contour des collines n'était possible qu'aux heures les plus hautes du soleil. C'était ma seule distraction. Il me semblait que la frondaison ne réussirait jamais à se répandre jusqu'ici. Je me sentais coupé du monde. Pris à la gorge. Un sentiment de solitude avait pris forme, germé au plus profond de mon être au point d'étouffer tous les autres sentiments que je pouvais éprouver. Un peu comme une mauvaise herbe qui pousse au bord d'une clôture et qui, par un habile travail de sape, étouffe toutes les plantes pour s'accaparer du jardin tout entier. Bien sûr, ce sentiment était né d'une soudaine inactivité. Alors, un matin, dans un ultime sursaut, je m'étais mis à repeindre tous les volets de ma maison. Mais le cœur n'y était pas et j'avais presque aussitôt tout laissé en plan, le corps transi, pour aller me chauffer au coin du feu en compagnie d'une bonne bouteille de Four Roses.

Bientôt, ce fut là que je devais rester, dans un face à face éprouvant avec la solitude qui se jouait de ma résistance, qui tentait de me soumettre comme les vieux solitaires, cloîtrés dans leur chagrin, derrière leur porte bouclée à double tour. Ce face à face dura un sacré bout de temps. Malgré les charmes d'une saison où tout faisait florès, je demeurais sourd aux chants des oiseaux qui invitaient tout le monde à se joindre à la fête et renonçais à contempler le ciel depuis les allées baignant sous le soleil printanier où je promenais un œil sombre et injuste. Le regard froid d'un meurtrier où ma présence faisait figure d'épouvantail. Alors je me reconnais dans l'intérieur frais de L'Amarante, comme s'il me fallait revivre une saison passée. L'hiver qui m'aurait échappé. Je n'occupais pratiquement plus aucune pièce et ma cellule de vie s'en trouvait restreinte à un cercle qui allait de mon vieux fauteuil à la cheminée, en passant par les deux fenêtres du séjour. Je restais là à attendre. Le téléphone sonnait et je savais pertinemment qu'à l'autre bout du fil on me tendait une poignée de main ferme, une tasse de café bien chaude, on me proposait une promenade sur le fleuve et d'échanger quelques mots. Mais je ne décrochais pas et on frappait sûrement du poing sur la table, on roulait des yeux de fou et les mots s'évaporaient en pensées autour d'une bouche bée.

Des mots, des vagues et même un flot de paroles insensées. Les écouter déferler en douceur, juste en fermant les yeux. Qu'elles viennent refouler mes pensées sur une plage de silence où je ne giserais plus.

Je me déplaçais, je me nourrissais, j'embrassais cette femme en pensées. Mais je gisais sur cette plage, le visage tourné vers la mer d'où je voyais affluer un amas de souvenirs cruels, sous ce soleil qui me brûlait la peau, ce soleil de cheveux blonds. Emporté par le désespoir, je finissais par appeler mes amis. Je reprenais mon souffle et leur expliquais à toute allure que j'étais désolé mais que j'avais besoin d'être seul en ce moment. Je raccrochais aussi sec, sans avoir eu le temps de les entendre, ces mots. Et je retournais, gisant sur cette plage, avec ces photos-souvenirs plantées dans les yeux malgré ce soleil qui m'aveuglait. Parfois, je me réveillais en sursaut, couvert de sueur, et me trouvais en train de ravalier mes larmes devant les flammes de la cheminée qui montaient comme une vague de violence et je ne comprenais pas, bon sang, je ne comprenais pas pourquoi je réagissais ainsi, pourquoi je n'arrivais plus à réfléchir correctement. Les flammes m'entouraient du flou le plus total et me portaient jusque dans les bras d'un soleil noir. Là-haut, mes rêves s'effondraient, vrillaient dans le ciel en d'obscurs lambeaux et je me retrouvais acculé dans mon fauteuil.

Je restais là, traînant mon fidèle peignoir sur le dos et l'image d'un homme défraîchi dont je ne prenais même plus le soin d'éviter le reflet dans la porte-fenêtre. C'était à peine si je sortais pour ramasser des bûches dans le cabanon en bois, juste avant la nuit que je redoutais comme la mort. La nuit était devenue mon pire ennemi. Quand les ombres du crépuscule se fondaient dans un regard obscur, je devais répéter les mêmes gestes. Je m'enfonçais confortablement dans mon fauteuil, étirais mes jambes et me blottissais sous ma couverture en fermant les yeux. Je priais pour qu'enfin cette fois fût la bonne, qu'enfin la nuit vienne emmener mon esprit vers un monde nourri de chimères et de rêves éternels. Mais il n'y avait rien à faire, je n'arrivais pas à m'endormir. Alors je me redressais, me remettais à boire et à fumer et caressais les tisons brûlants avec la pince que je tenais comme un gant de fer. A quoi bon lutter ? C'était perdu d'avance. Une lutte contre soi-même est toujours vouée à l'échec. La solitude. J'étais ruiné, épuisé et toujours les souvenirs, mes parents, cette femme, bouillonnaient dans mon sang. Bientôt, ils me crèveraient la peau, jailliraient de mes veines comme des petits wagons bleus et je n'aurais plus qu'à sombrer dans la folie.

Par une belle nuit d'insomnie, je décidai de me saouler proprement pour oublier mes soucis et le froid qui perdurait malgré la belle saison. Les nuits sont toujours trop froides pour les âmes seules. Les pieds bien avancés sur la plaque de la cheminée, j'essayais de me chauffer un peu et de ne plus penser à rien. Au bout d'un moment, je plissai les paupières, me calai dans mon fauteuil mais l'apparition du portrait de mes parents, qui n'avait jamais été aussi clair malgré ces cinq années, me fut trop difficile à supporter dans le silence noir qui s'était resserré autour de moi comme un étouffement. Faible, je me levai et essuyai les larmes qui se prenaient dans ma barbe naissante. Le cuir se froissait. Penché au-dessus du feu et muni de la pince, je saisis un fragment de braise rouge et m'allumai une cigarette. La chaleur du bois me piquait les yeux. Mais je ne cillai pas et tirai une large bouffée tandis que le sel des larmes s'enfonçait dans mes lèvres sèches. J'étudiai

le bout de braise. Il rougeoyait comme un petit coeur palpitant. Je l'attrapai et l'écrasai fermement dans mon poing en serrant les dents. Lorsque je rouvris la main, une étoile morte gisait dans une mare de sang. J'empoignai la bouteille de Bourbon et la biberonnai méchamment. C'était le seul moyen pour cautériser la douleur.

La nuit et ma bouteille étaient bien entamées lorsque les choses se sont envenimées. J'avais les yeux dans le feu. Des flammes aux cheveux orange et sales avancèrent vers moi un regard froid comme la mort. Cramponné à mon fauteuil, j'étais paralysé. Les branches crépitaient, sifflaient dans l'air sec. Les flammes me souriaient d'un air malsain. Je détournai la tête. Projetées sur le mur, les ombres grandissaient, rampaient comme des faucheuses dans un rythme endiablé. Flammes de l'enfer. J'étais pris au piège. Seul dans ce silence qui se cognait dans le pendule comme si chaque minute m'était comptée. Je tentais de reprendre mon souffle lorsque tout à coup, les flammes me sautèrent à la gorge et m'enveloppèrent dans une écharpe de feu. Je roulai sur le sol, et me débattis pour les arracher à mon corps. Mais les cris abominables revenaient. Je pressai mes mains contre les tympan, gravitai autour du salon, me cognai dans les renforts des meubles. C'était donc ça. Je perdais la raison. La pièce tanguait dans tous les sens. Je devenais fou. Les flammes se rapprochèrent, rouges de haine. Dans un ultime élan, je réussis à me projeter au-dehors. Dans un décor bleu électrique. Les bras tendus vers le ciel, offrande ou sacrifice je ne savais plus, j'implorai les cerceaux luminescents qui tourbillonnaient tout là-haut.

Enfin, sur un morceau d'étoile, enlevé par les elfes, j'irai...lorsque je trébuchai sur un caillou et me retrouvai nez à nez avec de jolis petits boutons de marguerites. Malgré les ténèbres, ils souriaient là devant moi, m'offrant un si joli bouquet de bonne humeur que j'en fus confus. C'était si inattendu. Mon premier rayon-de-soleil depuis si longtemps. A mon insu, des gouttes coulèrent sur leurs pétales blancs. Le coeur au bord des lèvres, je roulai sur le côté et rendis gorge sur ma terrasse. Lorsque je rouvris les yeux, un serpent visqueux, ivre de Bourbon, se dorait sous les étoiles. Je me redressai tant bien que mal et m'essuyai la bouche. Mon corps tremblait de fatigue et mes jambes avaient toutes les peines du monde pour me porter. Je m'aventurai dans le jardin pour voir s'il ne traînait pas dans les parages quelque chien errant ou animal diurne qui chercherait refuge pour la nuit. " Je lui propose d'entrer un moment, de rompre le silence devant un bon feu s'il le désire !" Mais il n'y avait pas âme qui vive et je réalisai que j'étais en train de parler tout seul sous un ciel maintenant assombri d'une lune ridicule. J'adressai un baiser à mes marguerites et décidai de retourner sur mes pas. Je ramassai des bris de verres et claquai la porte derrière moi. Dans mon havre de solitude, j'allais pouvoir vider tout mon chagrin, me lamenter sur mon sort à l'abri des regards, boire et sombrer dans la folie. Mais je trouvais un feu consumé et une charmante pelote de laine qui grelottait, repliée sur le cuir du canapé.

- Ah ! Bon Dieu Léonard ! Où étais-tu donc passé ? Soliloquai-je.

Cette bestiole avait cent fois trahi notre pacte de fidélité en allant se fondre dans la nature alors, ce matin, sa présence me blessa si gentiment que j'en versai des larmes de joie.

Un peu plus tard, adossé dans mon fauteuil auprès de Léonard, je buvais du café. C'était bon. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas bu de café. Pour

l'occasion, j'avais sorti du Moka du Porto Rico. Il était parfait. Corsé à souhait. J'y versai une larme de Bourbon et déglutis une bonne gorgée. J'étais bien. L'animal ronronnait et son poil était tout chaud maintenant. Je sentais que plus rien de grave ne pouvait m'arriver et j'étais en mesure de soulever le linge qui cerclait ma main sans tourner de l'oeil. Je regardai autour de moi. J'appréciais: les bouts de carton bouchaient les carreaux cassés et le feu nous réchauffait d'une belle flambée. Dehors, dans une campagne où l'on dormait encore à poings fermés, une poudre rose semée à tout vent augurait d'une belle journée de printemps. Mais je n'avais pas sommeil et les yeux dans le feu, je ne voyais plus que des belles choses à présent, des cheveux blonds lissés qui ondoyaient comme un soleil d'or. Mais, si je pouvais passer une main, jouer avec une mèche de cheveux sans pour autant craindre un retour de flammes, si le feu de cette femme avait bien été toute ma lumière pour passer l'hiver, je concevais difficilement de devoir m'aventurer sur un sentier solitaire où les lanternes au loin évanescences me conduiraient vers les ténèbres. Une telle perspective me glaça les sangs. J'avais cette femme dans la peau et, enfouies sous ma chemise, je gardais les épines de la rose qu'elle avait, sans faire attention, plantée dans mon coeur. Plus jeune, j'avais bien connu quelques jolies filles, mais aucune ne m'avait mis dans un état pareil; c'était juste affaire de fleur que l'on butine et d'où l'on décolle gentiment, sans regret, le visage empourpré.

Sincèrement, je ne pensais pas une femme capable d'occasionner autant de dégâts. Ce n'était pas bien compliqué. Je n'avais qu'à me regarder dans la glace pour en mesurer toute l'étendue. J'étais encore bien loin de la trentaine mais j'étais persuadé qu'un inconnu m'aurait donné dix ans de plus. Une coiffe hirsute, un visage tuméfié par l'alcool et des yeux absents où l'on ne pouvait plus rien lire de bien rassurant. Mais le pire, c'était ce sourire qui se figeait maladroitement en travers comme une cicatrice. Et dire que nous étions de parfaits inconnus l'un pour l'autre...Qu'en serait-il le jour où je me risquerais à l'approcher ? Serais-je foudroyé sur place ? Bon sang, cette femme était-elle le diable en personne? Je me levai sur-le-champ et m'installai devant les carreaux de ma fenêtre.

- Voyons, je ne peux pas totalement renoncer à cette femme, hein Léonard, on est bien d'accord ? Regarde, tu vois dans quel état je suis...bon pour un défilé de clochards ? Là, tu es un peu dur. Bon, je te l'accorde, il y a un peu de laisser-aller. Considérons que je vais y remédier...maintenant, sois bien attentif. Voilà comment je vais m'y prendre. Voyons, je m'avance vers elle et je lui tends une main franche et courageuse...voilà, tu vois, j'ai fière allure quand je veux. Je lui propose un sourire poli, juste ce qu'il faut pour ne pas trop me dévoiler et je lui dis: " Mademoiselle, je suppose ? Vous savez, vous êtes vraiment ravissante..." Tu t'inquiètes pour mon coeur Léonard ? Tu n'as pas à te faire de souci. Regarde, j'ai trouvé l'astuce. Pendant que je m'avance vers elle, l'air de rien, je glisse une main sous ma chemise et dès la moindre palpitation, je l'apaise. Tu vois, je contrôle parfaitement la situation. Qu'en dis-tu ?

Je me retournai vers l'animal. Il dormait comme un petit ange, la tête couronnée d'un rai de lumière. Le bois crépitait. De nouveau, le silence.

- Mais qu'est-ce que je raconte...je suis en train de perdre la tête. Pourquoi cette femme voudrait-elle s'enticher d'un homme comme moi ? Pauvre vieux, tu me fais de la peine. Non mais regarde-toi...tu ne vaux plus un clou...tu es fini ! Lançai-je en m'adressant à l'homme reflété dans le carreau.

Sur la pointe des pieds, en explorant le ciel rose par-dessus les vallons, je n'eus aucun mal à me représenter toute la distance qui me séparait de cette femme. Alors, les mains au fond des poches, je retombai sur mes talons, devant le miroir de ma fenêtre où je pouvais m'exercer à loisir et réitérer les mêmes clins d'oeil ridicules que je lui décochais à travers la vitre de sa classe et qu'elle me retournait d'un sourire couturé.

Epuisé par tant de sacrifices inutiles, je m'affaissai dans mon fauteuil et m'allumai une Amsterdamer. Cependant, au bout d'un moment, je fronçai les sourcils et me dressai de nouveau devant ma glace.

- Essayons d'y voir un peu plus clair, veux-tu ? Cette situation t'arrange bien, n'est-ce-pas ? Si tu en es arrivé là, c'est la faute de cette femme. La vérité est toujours difficile à entendre. Bon, écoute-moi bien, je vais te dire de quoi il en retourne, dis-je en le menaçant avec le bout incandescent de ma cigarette. Cette femme ne te doit rien. Absolument rien. La juger responsable de ton état dépressif relève d'une accusation grave et un peu trop simpliste si tu veux mon avis. Coupable cette femme de la tempête qui s'est abattue sur toi et qui te fait dériver depuis cinq ans ? Coupable cette femme de s'être immiscée dans ta vie juste au moment où tu sortais la tête de l'eau ?

J'attendis. Je lui écrasai mon mégot sur le front et repris:

- Pas le moins du monde sacré nom d'une pipe ! Mais qu'est-ce que tu lui reproches alors ? A bien y réfléchir, il vaudrait mieux te dire qu'elle est morte. Oui, tu devrais faire deuil de cette femme. Mais non, c'est impossible. C'est comme si son coeur battait en toi. Tu la désires, tu ferais n'importe quoi pour la posséder. Mais en fin de compte, qu'est-ce que tu fais ? Rien. Eh bien remue-toi un peu bon sang ! Essaie de voir les choses sous un autre angle ! Qu'est-ce que tu risques ? Une bonne paire de claques ? Eh bien, dis-toi que ce sera toujours ça de pris.

Content de moi, je fis claquer un doigt dans l'air sec. Je m'assis et d'une main lisant sur les rides de mon front, replongeai non sans mal dans mon introspection. Connaissant bien le fond du problème et le prix qu'il en coûte de se lancer dans une telle entreprise, je me servis un verre de Bourbon afin de m'éclaircir la gorge, convaincu que désormais, je ne pouvais raisonner autrement qu'à voix haute. Je me concentrai et cherchai un peu de lumière dans le feu.

- Finalement, tu dois juste te concentrer sur ton sujet et ça t'évitera de te ruiner la santé inutilement. C'est tout simple: tu as juste un compte à régler avec cette femme. Ni plus ni moins.

Rassuré, je me laissai tomber en arrière sur le cuir feutré et, sans que je m'en aperçoive, la suite de ma réflexion chemina en pensée. *Pendant tout l'hiver, j'ai travaillé dur. J'ai cultivé cette terre avec un vieux rêve de fou: faire entrer cette femme dans mon jardin secret. Et je n'ai aucun mal à me rappeler.*

*Chaque brique emmurée était une petite victoire
Chaque journée de labeur portait sa pierre à l'édifice
Et me rapprochait du jour où je serais consacré,
Lorsque, sur le socle enfin érigé,
Cette femme
Se dresserait comme une vierge.
Alors, allongé sur cette terre
Qui m'a vu naître
Le visage couvert de lumière
Je pourrais la contempler pour l'éternité.*

Mais en vérité, qu'avais-je fait sinon de nourrir mon esprit d'illusions ? Je m'étais voilé la face, fondu dans l'épais brouillard de l'hiver et le printemps m'avait mis à nu, dévoilant au grand jour l'homme amoureux et mélancolique qui se cachait derrière le masque. Je devais prendre les choses en main et attirer cette femme vers moi. Elle devait bien avoir un point faible.

Satisfait de mon petit raisonnement, je pris le mazagran qui reposait sur la pierre chaude de la cheminée et m'offris une belle tasse de café. J'y ajoutai une goutte de Four Roses bien méritée. La tasse baguée autour du doigt, je chassai d'un souffle les nuages de la surface. Cette nuit m'en avait fait voir de toutes les couleurs mais bientôt, ce ne serait plus que de l'histoire ancienne. Le jour se levait et mes idées étaient claires comme de l'eau de source. Je bus mon Bourbon Coffee d'une traite. J'hésitai un moment, me passai une main dans la nuque en grimaçant mais fis malgré tout l'effort de me lever. Mes vertèbres craquèrent comme du petit bois. Je fis deux ou trois mouvements d'étirement puis, posté derrière la fenêtre, me grattai la barbe, perplexe, en songeant au projet qui venait de naître dans ma tête. Est-ce bien raisonnable ? Me demandai-je. Je me perdis un instant dans la pénombre de L'Amarante, fouillai dans les malles de ma chambre, visitai le bureau de mon père, la commode où ma mère cachait tous ces secrets et redescendis les bras encombrés de plumes, feuilles et cigares que je disposai sur la table basse devant l'âtre. Je m'essuyai le front et fis le tour du problème pour bien m'assurer qu'il ne manquait rien. J'allumais un des cigares de ma mère, un Chambord. Elle avait bon goût. Je tirai quelques bouffées pour relancer l'outil, me rappelant combien elle se plaisait à abuser de sa position de femme. Elle renversait la tête en arrière dans son fauteuil et adressait des jets de fumée bleue dans la chevelure épaisse de mon père qui ne bronchait pas, plongé dans son journal. Au bout d'un moment, il pliait le journal sur ses genoux, rangeait méticuleusement ses lunettes dans leur étui et couvrait de baisers le poignet cassé qu'elle avançait. C'était un brave type.

Je rapprochai le fauteuil de la table basse et m'y enfonçai en laissant glisser une main sur le cuir. J'appréciais le pli qu'il avait pris avec l'âge, son froissement intime, bien à lui, qui le dotait d'un caractère rassurant. Mon père, à propos de ce fauteuil, se plaisait à raconter - tout particulièrement en présence d'Anton et Ingrid- qu'il n'était " pas seulement confortable pour la lecture..." Ensuite, il nous lançait un clin d'oeil et guignait gentiment en direction de ma mère qui se mettait à tousser. " Un brave type doit toujours savoir prendre sa revanche." M'avait-il

enseigné. Vu. Sauf que je n'avais pas encore eu l'occasion de déclencher le feu des hostilités.

Je fumais et imitais ma mère en riant. Je la voyais, étendue dans le canapé, en train de me dire que tout ce qu'une femme veut bien entendre pour se laisser séduire, c'est le silence qu'on lui impose avec un sourire dans les yeux. Je me sentais bien. Chez moi. Bien entouré. J'étais prêt à tout, prêt à brûler mes vaisseaux pour conquérir cette femme. Je me rajoutai une note de Bourbon pour me donner du coeur à l'ouvrage, me penchai sur ma feuille et me concentraï. Une bonne minute s'écoula. Je toussai un peu et tentai de rassembler mes idées. Une autre minute passa. J'inhalai une superbe bouffée de Chambord et la refoulai en une vague sans vigueur pour me donner du temps. Mais rien n'y faisait. Quelque chose me préoccupait mais je n'arrivais pas à savoir ce dont il s'agissait. Je me levai et passai devant le tourne-disque. Je pouvais glisser un 33 tours de Dexter Gordon ou de Woody Herman si le coeur m'en disait. Mais ce n'était pas ça. D'un pas décidé, je sortis inspecter le ciel pour bien m'assurer que tout était en ordre. Comme de bien entendu, il hésitait entre bleu et mauve. Comme les matins sont douloureux...Je rendis visite à mes charmantes marguerites. A mon grand regret, elles n'avaient plus rien de bien charmant. Elles paraissaient si tristes avec leurs pétales tout gorgés du chagrin de l'aurore. Je soufflai sur les gouttes et filai tout droit jusqu'au lavoïr où je fis couler de l'eau dans le creux de ma main. Elle était fraîche. Délicatement, je tamponnai mes paupières comme si j'avais reçu un mauvais coup puis m'aspergeai la face à grands renforts d'eau. J'étais flambant neuf. Comme la vie peut être douce quand elle veut. Quelques brassées d'eau fraîche et les heures du sommeil s'évaporent comme par enchantement. Appuyé sur le rebord du lavoïr, le visage tout ruisselant de pépites d'eau, j'explorai le ciel une seconde fois. Non, rien de bien méchant: au-dessus du vallon, comme une coquetterie dans l'oeil, il traînait juste un coton de brume. Je le saluai amicalement de ma main bandée et tournai aussitôt les talons, le regard haut et fier, déterminé comme jamais à écrire à cette femme la plus belle lettre d'amour qu'elle n'ait jamais reçue.

Préparez-vous feuilles blanches, petites vierges affolées, préparez-vous à frétiller sous ma plume !

Mais je n'accouchai d'aucune pensée. Je brûlais de désir d'écrire à cette femme. Je l'imaginai déjà de ses yeux empourprés implorer mon pardon, de ses lèvres sanguines supplier mon amour. Mais il n'en demeurerait pas moins une tache d'ombre dans mon esprit qui réduisait mon ardeur à l'état de cendres. J'étais confus, habité par des sentiments contradictoires. J'avais le coeur gros, chargé de peine, d'amour, de folie et d'une intensité aussi troublante que le soleil rouge qui tremblait à l'horizon. Il se rapprochait et grossissait à vue d'oeil, prêt à se déverser sur la campagne en une effusion de sang. J'étais si bouleversé qu'il me fallut trouver un vaccin assez puissant pour faire face à cette montée d'adrénaline. Le corps plié en deux, j'absorbai une méchante dose de Bourbon et m'abandonnai en arrière. Quelle était donc cette ombre qui m'empêchait de lire dans mes pensées, qui osait répandre une encre noire sur mes feuilles vierges, blanches colombes comme le jour ?

Sur un bras de fauteuil, Léonard dormait. Du bout des doigts, j'effleurai son ventre ensommeillé qui se remplissait et se vidait selon le rythme du pendule. D'un bond, je me levai et arrêtai le pendule. Je retournai m'asseoir et me mis d'accord pour y réfléchir très sérieusement à mes blanches colombes. Je ne sus pour quelle raison mais je pressentais que tôt ou tard, elles me seraient source d'inspiration. Je

me concentrai. Il faisait grand jour maintenant. On n'entendait rien, pas le moindre souffle d'air.

- Bon sang ! Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ? Ah ! Mes blanches colombes !

J'en pleurais presque de joie. J'étais bien sorti tout à l'heure pour m'assurer que tout était en ordre. Mais entre ciel et terre, un petit détail m'avait échappé. Je m'élançai de nouveau au-dehors. Dans le jardin, avec toute l'énergie nécessaire, je secouai chênes, hêtres, peupliers et tout ce qui me passait sous la main. Personne ne tomba du nid. Je rajustai mon bandage et rentrai paisiblement dans L'Amarante. Je me penchai sur mes feuilles tandis que là-haut dans les branches tout le monde faisait sa toilette et pépiait à tue-tête. Chardonnerets ! Merles ! Pigeons ! Hirondelles ! C'était quand même bien mieux comme ça.

Lorsque j'ai redressé la tête, le soleil était déjà haut. Une quinzaine de feuillets était amassée sur le coin de la table. Mes feuillets sous le bras, je sortis m'allonger en bordure de la terrasse. Sous le soleil, le ciment était tiède. Dans l'herbe grasse, je pris plaisir à étirer mes jambes. Je posai un oeil sur mes boutons de marguerites. J'allumai une cigarette, appliquai une main sur mon front en guise de visière et commençai ma lecture. A mi-chemin, je rassemblai les feuillets en une masse compacte et les fis claquer sur le ciment. Je retournai dans L'Amarante me chercher une chaise puis la posai sur la terrasse en m'assurant bien qu'elle n'était pas bancale. Je me tins les vertèbres et m'assis juste en-face des peupliers dressés du côté du levant. Depuis les feuilles haut perchées frissonnant sous la brise, dégringolaient des billes blanches avec une lenteur affligeante pour tapisser le sol comme une neige d'Avril. *Herbe blanche du printemps comme un tombeau caché sous l'hiver.*

- Bon Dieu, pourquoi des idées aussi sombres me traversent-elles l'esprit...Je suis si amoureux de cette femme que j'en perds la raison. Mais courageux, je ne le suis pas le moins du monde. Je n'ai même pas été capable de lui écrire à la première personne. Soliloquai-je.

Je me relevai. Je ressentis des douleurs dans le bas du dos.

- Je suis trop vieux pour ça.

J'envoyai ma chaise valser dans les airs et, d'un geste plein de mépris, éparpillai mes feuilles aux quatre vents. Comment un homme pouvait-il en arriver là ? Consentir autant d'efforts, s'ouvrir les veines, se livrer à coeur ouvert pour ne se voir offrir que l'encre noire d'une feuille blanche, que l'ombre d'un amour...Une vague de désespoir m'envahit tout le corps. Je piétinai mon champ de marguerites et rentrai en claquant la porte derrière moi. Je vacillai dans la pièce, peinaï jusqu'à mon téléphone et composai le numéro d'Anton. Je laissai sonner deux fois et renonçai. Une demi-heure plus tard, le carillon de L'Amarante retentit. J'étais en train de jouer avec mon briquet, à faire passer les flammes sous mes poignets. Les clochettes tintinnabulèrent de plus belle mais je ne bronchai pas. On frappa à la porte.

- NOM DE DIEU QUENTIN ! TU VAS M'OUVRIR CETTE PORTE !

J'essayai de m'allumer une cigarette mais elle tremblait dans mes mains.

- OUVRE-MOI CETTE PUTAIN DE PORTE QUENTIN OU TU SERAS BON POUR EN ACHETER UNE AUTRE !

Je jetai mon briquet à l'autre bout de la pièce et me pris la tête à deux mains. On entendit d'abord les gonds couiner un peu puis le bruit assourdissant de la porte qui céda tout d'un bloc.

- Par le sang du Christ ! Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Les mains posées sur les hanches, Anton regarda autour de lui. Il s'avança et s'assit à côté de moi, juste devant l'âtre. Il examina mes mains en silence puis me saisit le menton et me tourna brusquement la tête vers lui. D'une main ferme, il agrippa une poignée de mèches qui tombait sur mon front. Je ressentis une légère douleur. Je crus qu'il allait m'asséner un coup au visage. Je l'avais bien mérité. Peut-être qu'un bon coup de poing m'aurait remis les idées en place. Il me fixa droit dans les yeux. Contenir son regard était un véritable supplice. Je ne connaissais aucun homme, aucune femme qui soit en mesure de le faire ciller. Je ne voulus même pas m'essayer à cet exercice de torture et me réfugiai dans le souvenir d'une scène que j'avais mille fois imaginée: je l'accueillais, tout de blanc vêtu, rasé de frais et lui tendais une main ferme et digne de confiance. Le plus naturellement du monde, je le conviais à boire un verre pour trinquer au nom de notre amitié. Au bout d'un moment, il repartait, fier de moi, lisant dans mon regard toute la reconnaissance que je lui témoignais. En lieu et place de tout cela, qu'avais-je à lui offrir ? Une tombe vivante où se terrait un homme qui n'avait pas fait deuil de son passé.

- J'ai une dette envers toi Anton...envers toi et Ingrid.

En un tour de bras, il encercla ma tête et la serra contre sa poitrine. Au creux de son aisselle, je sentis ma respiration refluer et mourir sur son visage en une vague chaude. Son odeur était forte et rassurante. L'obscurité tenace et apaisante. Un coeur qui bat. Des feuillets de tabac tassés contre une montre. Une allumette frottée contre une boîte de carton. Du papier qui grésille. Une bouffée qui s'éparpille. Anton savait s'entourer du silence comme d'un halo de lumière. On aurait dit d'un silence apprivoisé. Il ponctuait ses réflexions, ses moindres faits et gestes comme une marque d'autorité et de sagesse. J'ai toujours pensé que c'est à cela que l'on reconnaît un grand homme.

- Ecoute-moi bien Quentin, tu ne nous dois rien du tout, tu m'entends? Tout est de ma faute...plusieurs fois, je suis venu jusqu'au bord de l'allée mais à chaque fois, j'ai fait demi-tour. J'ai agi selon la volonté d'Ingrid. Cette brave femme pensait vraiment que tu voulais être seul et elle considérait qu'il fallait respecter ta décision. Je ne devrais peut-être pas te le dire, mais elle s'est vraiment sentie blessée. Elle s'était mise dans la tête que tu nous en voulais. J'aurais dû me fier à mon

instinct. Un homme n'est pas aussi fort qu'une femme pour supporter la solitude. On n'y peut rien.

Je me relevai en serrant les dents pour contenir le flot de larmes qui descendait dans ma gorge.

- Tu veux une cigarette ? Me demanda-t-il.

Il ôta une Gitanes de son paquet bleu et me la remit entre les lèvres.

- Tiens, fume un peu, ça va te détendre.

Je me passai une main dans les cheveux. J'aspirai deux ou trois fois, lentement.

- Anton...

- Fume donc...

- Non, écoute-moi. Pendant cinq ans, vous m'avez tout donné. Tout ce qu'un homme est en droit d'espérer. Alors, vous avez mérité que je vous laisse un peu vivre en paix. Ce n'est pas de votre faute. C'est moi qui n'ai pas su être à la hauteur, c'est tout.

Anton me foudroya du regard.

- Mais qu'est-ce que tu es allé t'imaginer ? Quentin, à quand remonte notre première partie de pêche, notre première sortie en mer et notre première cuite hein ? Bien malin qui pourra le dire... Voyons, on a vécu en parfaite harmonie pendant tout ce temps. Tu n'as jamais songé un seul instant que l'on pouvait t'aimer, que l'on pouvait nous aussi avoir besoin de toi ? A part toi et Ingrid, sur qui je peux donc compter ? Tu peux me le dire ? Sur toute la flopée d'ivrognes qui me louent comme le St père ?

Il me prit la cigarette des doigts, l'écrasa et en alluma aussitôt une autre.

- Que je ne t'y reprenne pas Quentin... Me menaça-t-il en pointant le bout rouge de sa cigarette sur moi. On est à l'abri de rien dans la vie, peut-être qu'un jour ce sera Ingrid qui aura besoin de toi. J'espère bien que ce jour là n'arrivera jamais ou bien, s'il doit arriver, que ce soit le plus tard possible, mais j'espère bien que tu seras là pour l'entourer et lui donner tout l'amour qu'elle mérite.

- Pourquoi dis-tu des choses pareilles ?

- Je ne sais pas... un pressentiment stupide, des images qui me traversent l'esprit. Peut-être parce que je veux que rien ne nous sépare jamais... Allons, oublie ce que je viens de te dire et sers-moi donc un verre. Je crois que je n'ai jamais parlé autant de toute ma vie et j'ai le gosier aussi sec qu'un puits vide au milieu du désert.

- Je ne pourrai jamais oublier. Anton, tu n'as qu'à t'installer dans mon fauteuil, la place est chaude je te le garantis. Je vais chercher ce qu'il nous faut.

Je disparus dans la cuisine et vomis dans l'évier. Je poussai les volets dans le jardin. En dépliant les bras, je levai les yeux vers le ciel où le soleil se camouflait derrière un nuage. Je profitai de cette éclipse pour aller me passer un Jean et enfiler la veste marine de mon père. Je me façonnai une figure un peu plus honnête devant le miroir de ma salle de bain et redescendis dans la cuisine. Je sortis de belles flûtes pour l'occasion et ouvris le Frigidaire. Il était vide, blanc comme neige. Je fronçai les sourcils un instant puis tirai le couvercle du fraiseur. Elle reposait sous un linceul de neige, telle une femme oubliée sur la banquise. Le soleil enorgueilli chavira vers l'ouest et je chavirai avec lui. Glissé dans un violent courant d'air, un faisceau de lumière entra, levant le voile sur sa robe de cristal qui épousait un joli corps de verre. Cette bouteille, c'était comme un petit coin de paradis et je fus heureux de la serrer dans mes bras.

- Si ça te dit, tu peux la sabrer, je crois qu'on l'a bien méritée. Lui dis-je en entrant dans le salon.

Je me retrouvai seul au milieu de la séance. Mon fauteuil était vide et ma fenêtre ouverte sur le monde. Je restai un moment debout, tout endimanché, avec mon plateau dans les mains. Anton était dehors, assis sur le bord de la terrasse en train de lire mes feuillets. Je cherchai un coin d'ombre pour déposer le plateau. J'enfilai ma paire de tennis et sortis rejoindre mon ami. Sans mot dire, je m'installai à un bon mètre de lui et commençai à nouer mes lacets. Anton ne disait rien et lisait. Durant un long moment, je suivis un couple de papillons bleus qui batifolait autour d'un pied de verveine sauvage. La nature alentour était toute agitée, en pleine ébullition. Il courait un vent de folie, que dis-je, un parfum de fin du monde: tout un chacun était pressé d'en découdre avec son prochain, prêt à faire l'amour avec la plus innocente brindille qui traversait le ciel.

- Quentin...
- Hmm...
- Quand tu auras fini de t'amuser, tu pourras peut-être m'expliquer...tu aurais pu me dire que tu écrivais.

J'ai senti comme une boule de feu remonter tout le long de la colonne.

- Je te promets que je n'avais jamais rien écrit auparavant...

Anton se leva, ouvrit le capot de son briquet et s'alluma paisiblement une Gitanes, selon le même rituel. D'une splendide halenée bleue, il enfuma toute une escadrille d'insectes à voiles. Puis, il s'abandonna de tout son long sur les marguerites, posa les feuilles sur son visage et le soleil glissa dessus comme une lame.

- Donne-moi une brune s'il te plaît.

Il ôta le paquet de sa poche, me lança une cigarette et se tourna vers moi, appuyé sur les coudes. Je le remerciai et allai m'adosser contre le cabanon en bois d'où j'estimais la distance suffisante pour lui annoncer ce que j'avais à lui dire. Apposé contre les planches attiédies par le soleil, je me laissai remplir les yeux de lumière.

J'entendis ses doigts patiner le papier, sa bouche mâcher quelques lignes. Emollient, les yeux tout émoustillés d'éclats, je décidai de me tourner vers lui.

- Anton...

Il fit mine de redresser la tête.

- J'ai quelque chose à te demander...mais c'est délicat et...

Il m'interrompit et, sans se démonter me dit:

- Alors si c'est délicat, il ne peut s'agir que d'une femme.

Je toussai et me relevai en vacillant. Les mains sur les genoux, j'attendis que les coloris de lumière se dispersent dans la nature. Mais la douleur revint dans le creux des reins, lancinante, comme la pointe d'un canif.

- Ce n'est pas la peine de te mettre dans tous ces états. Poursuivit-il.

Je dessinai quelques cercles dans le jardin.

- Je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Dis-je. Anton...

Il resta plongé dans mes feuillets.

- Anton...Insistai-je. Tu pourrais m'écouter quand je te parle !

Il releva le cou et m'observa en esquissant un sourire.

- Je ne voulais pas te vexer. Dit-il.

- Je...

- Tu es amoureux et tu ne sais pas comment t'y prendre, N'est-ce-pas?

Je bayai aux corneilles.

- Quoi ? Tu lis dans les pensées maintenant ?

- Juste entre les lignes imbécile. Tu aurais tout de même pu m'en parler.

- Tu sais Anton, je n'en tire aucune fierté particulière, bien au contraire.

- Tu devrais en être fier mon ami. Si tu veux mon avis, aimer une femme, c'est déjà en soi une bonne raison d'aimer la vie. C'est tout ce qui compte vraiment. Regarde, combien de types consacrent toute leur existence à amasser le plus d'argent possible, à s'entourer d'une quantité invraisemblable d'objets ? Il y a même certains maniaques de la perfection qui vont même se chercher une femme dans la rubrique des petites annonces. Ils font un petit détour par l'agence et ils rentrent chez eux en sifflotant, satisfaits, avec le sentiment d'avoir fait une bonne affaire, avec le modèle conforme à la norme sous le bras. Et

puis, une fois qu'ils sont rendus dans leur doux foyer, ils installent leur femme là, comme une potiche, juste à côté de leur télé couleur dernier cri. Une femme pour meubler le silence, en somme. Tu imagines un peu ça ? Mais sais-tu pourquoi ils réagissent ainsi ? Parce qu'ils passent toute leur fichue vie dans la crainte. Ils ont peur de tout. Peur de l'émotion, peur du regard de l'autre, peur qu'on ne leur accorde pas assez d'estime. Alors ils cherchent dans la reconnaissance un moyen de se rassurer. C'est pourquoi ils accordent une si grande importance au matériel. Ils font du moindre objet un élément de première nécessité. Ils achètent tout, depuis la layette de leurs enfants jusqu'à leurs propres funérailles. Tout est calculé, planifié comme s'ils allaient vivre deux cents ans. Alors, écoute-moi bien Quentin, tout ce que tu pourras amasser durant toute une vie ne te donnera jamais autant de bonheur que l'amour d'une femme. Tu vas dire que je parle comme un vieux renard, mais vois-tu, c'est ma plus profonde conviction. C'est pour cette raison que je suis prêt à consacrer toute ma vie à Ingrid. Je ne crois pas qu'on peut faire d'une passion amoureuse une affaire éternelle mais malgré tout, je crois qu'il faut s'y essayer par-dessus tout, parce que toute la raison d'une vie se trouve là, précisément.

Il étudia son paquet de cigarettes d'un oeil sombre. Il en saisit la feuille d'argent et s'amusa à confectionner un bonhomme. Il se leva, se choisit un carré verdoyant et lumineux et s'allongea en croisant une main derrière la tête. De l'autre, il promena son bonhomme dans les hautes herbes, sous le soleil qui lui jetait des reflets ondoyants.

- Si tu veux, je suis prêt à t'écouter. Me dit-il.
- Eh bien voilà, elle est enseignante. Je ne sais pas ce qu'elle enseigne et je ne connais pas plus son prénom.
- C'est mince...
- Je ne te le fais pas dire.

Je m'approchai du frêne. Je cassai une ramille et entrepris de l'érucir. Anton entonna une petite ritournelle, s'assurant bien que je l'observais. Il roula dans l'herbe jusqu'au bord de la terrasse, brandit mes feuillets et se mit à les agiter dans tous les sens.

- Où veux-tu en finir à la fin ?

Il s'arrêta aussi sec. Il se leva et une fraction de seconde plus tard, je sentis mon corps pénétrer par la gravité de son regard.

- Tu devrais lui remettre ce que tu as écrit.
- ...

D'une main, il me saisit par le col de ma chemise et me souleva.

- Ecoute Quentin, tu veux cette femme oui ou non ? Cette nouvelle vaut bien cent lettres d'amour, tu m'entends. Crois-moi, si cette femme est aussi bien que tu le prétends, elle saura apprécier.

- Mais je ne prétends rien du tout ! Tout ce que je sais, c'est que c'est une très belle femme.
- Eh bien prie le ciel pour que sa bonté soit à l'image de sa beauté !
- Qu'est-ce- que c'est que ces salades ?
- Ecoute Quentin, tu me connais, je n'aime pas trop faire de fleurs mais il m'est d'avis que tu devrais peut-être te lancer à fond dans l'écriture. Tu as du talent mon ami. Ton style est pur, limpide et sincère. Tout se tient. Tu sais, tu devrais avoir un peu plus d'estime vis à vis de toi-même.
- J'y songerai...mais en attendant, je ne pourrais jamais lui remettre ce texte.
- C'est ce que nous allons voir.

Anton avait garé la Chrysler sous les platanes dont les branches s'avançaient jusqu'au milieu de la ruelle. Seules les feuilles frémissant dans le vent pouvaient trahir notre présence. A l'abri de tout soupçon, nous avons attendu là, durant toute l'après-midi. Anton était paisible. Il piochait dans mon sachet d'Amsterdamer, saisissait une pincée de tabac, humidifiait l'étiquette du papier à rouler et fabriquait des cigarettes qu'il étalait ensuite sur le tableau de bord. Il finissait par s'en choisir une qu'il fumait, accoudé à la portière. C'était juste une manière de tuer le temps. Et moi, j'aurais voulu partir en fumée, disparaître aux yeux de tous comme un innocent nuage. Mais je ne pouvais chasser cette idée de mon esprit: le monde entier avait les yeux posés sur moi. Telle une bête traquée, je n'avais d'autre issue que de me réfugier dans la lecture de mon texte afin de débusquer l'ultime coquille où j'aurais pu me cacher. Elle était mon unique salut, une excellente échappatoire pour rebrousser chemin. Mais ça ne tenait pas. Comment pouvais-je encore me mentir à moi-même ? Ce texte, je l'avais relu, dégrossi. D'un trait de plume, j'avais chassé les moindres ambiguïtés qui traînaient comme des taches d'ombre. Il ne restait plus qu'une forêt clairsemée d'où jaillissait la lumière. Ce texte, c'était la première chose que j'avais réussi à pétrir de mes mains. J'avais travaillé dur. Mais bien sûr, tout cela ne prouvait rien.

J'aurais voulu vieillir de quelques heures, être déjà sur le chemin du retour au volant de ma bonne vieille Chrysler. Chaque sonnerie qui retentissait, annonçant la fin d'un cours, déclenchait en moi le début des hostilités. Sueurs froides, tremblements, palpitations. A dix-sept heures précises, j'ai bien cru que mon cœur s'était arrêté de battre. Je l'ai reconnue tout de suite. Ses cheveux brasillaient dans le vent. Ses talons claquaient sur le sol. Elle était magnifique. Tellement magnifique que je l'ai regardée tourner au coin de la rue. Anton me dévisageait. J'en avais les yeux qui papillonnaient.

- C'était elle, n'est-ce-pas ?
- Hmm ?
- Eh bien ! Qu'est-ce que tu attends ?
- ...
- Sors de cette voiture !
- Je ne peux pas.

- Quentin, je te préviens. Si tu ne quittes pas cette voiture, je jure de lui faire une scène sous tes yeux !

J'ai soufflé. J'ai soupesé mes feuillets.

- Ca ne fait pas le poids.

Anton m'a jeté un oeil noir. C'était insoutenable. Fuyant son regard nocturne, j'ai pu mesurer tout le chemin qui me restait à faire pour disposer d'une telle assurance. J'avais la sensation que tout pouvait basculer d'une minute à l'autre, que toute ma vie se jouait à cet instant précis. Seul, comme un acteur sur les planches, en train d'improviser le scénario de sa vie. Assumer le poids d'une telle responsabilité m'apparut trop lourd de conséquences. Qu'advierait-il si je faisais le mauvais choix ? Serais-je montré du doigt ? Condamné à vivre dans le regret jusqu'à la fin de mes jours ? On n'a pas toujours une seconde chance...J'avais beau tergiversé, j'étais bien conscient qu'une telle hésitation n'était qu'un moyen détourné pour fuir mes responsabilités. En un rien de temps, j'avais glissé sur une mauvaise pente. Mais je résistais, me cramponnais aux parois, déchiré entre le désir ardent d'une femme, la volonté de ne pas décevoir un ami et l'envie de laisser mes forces à l'abandon. Le temps pressait. Il était devenu mon pire ennemi et les parois ouvraient une brèche plus belle aux profondeurs abyssales au fond desquelles je risquais de tout perdre.

- Quentin !

La voix d'Anton me fit remonter à la surface.

- L'enfer est pavé de bonnes intentions, n'oublies pas !

Prenant mon courage à deux mains, je m'élançai au-dehors et lui retournai:

- Ce que femme veut, Dieu le veut !

Je n'avais pas fini ma phrase qu'aussitôt un effroyable crissement de pneu me paralysa au milieu de la chaussée. Je me retournai pour regarder la tête de mon meurtrier. C'était une femme, blonde, inoffensive. Mes jambes flageolèrent, mes oreilles bourdonnèrent et soudain le monde se troubla. Et puis, j'oubliai tout. Mais au lieu de m'évanouir, je me remis à courir d'un pas précipité, me frayai un passage dans cette marée humaine qui m'assénait d'un flot d'injures. Je ne savais pas au devant de quel danger je me dirigeais mais je courais toujours plus vite, tel un homme prêt à braver tous les défis. Plus je courais et plus j'entendais mon coeur battre, fort, comme le compte à rebours d'une bombe. Soudain, depuis le haut de l'allée, une lumière jaillit, recouvrant d'un seul jet ombres et visages, paysages en noir et blanc et je ressentis comme une brûlure venant du plus profond de moi-même, comme un accès de douleur aveugle. Lorsque je rouvris les yeux, il ne restait plus personne entre elle et moi, plus rien d'autre qu'un monde de ruines ensevelies après le passage de la foudre. Je restai un moment debout à écouter mon coeur battre au milieu des décombres. Je ne m'étais jamais senti si proche, si loin de cette femme. Je pouvais approcher une main pour toucher ces cheveux,

traverser son visage à l'autre bout de la réalité. Prudemment, j'avançai un vestige de sourire.

- Excusez-moi...

Elle se retourna. Par chance, les traits de son visage ne montrèrent aucune expression particulière, juste un soupçon d'indifférence et de surprise derrière lequel je pus dissimuler toute mon appréhension.

- Oui...

J'avais répété cette scène mille fois devant ma glace. Bon sang, ce n'était pas le moment de flancher. Je me concentrai sur sa glabelle pour éviter son regard et me lançai:

- Voilà...cela va vous paraître idiot mais...
- Oui ?

Je lui remis ma nouvelle dans les mains et pris le ton le plus dégage que je pouvais prendre:

- C'est de la part d'un ami. Vous comprenez, il n'a pas osé venir vous remettre ce manuscrit en main propre. Mais il l'a écrit juste pour vous et avec tout son coeur, soyez-en-sûre. Alors, même si ça ne vaut rien, lisez-le, vous lui ferez vraiment plaisir. Il s'appelle Quentin.

A ma grande surprise, elle sourit et fit tourner les pages de ma nouvelle. Puis elle m'étudia d'un oeil amusé.

- Je ne vous connais pas ?

Je me passai une main dans la nuque et fis mine de réfléchir.

- Hmm...il me semble que non...d'ailleurs, c'est tout à fait impossible, je ne vis pas ici et...
- Pourtant, il me semble que je vous ai déjà vu quelque part...laissez-moi réfléchir...
- Non, ce n'était pas moi, vous devez probablement me confondre avec un autre...

Elle me saisit le bout des doigts et me fixa droit dans les yeux.

- Vous êtes sûr ?

J'allai de sa main à ses yeux. Cet instant dura peut-être deux ou trois secondes mais ce fut le plus long et le plus beau voyage que je n'avais jamais fait. Je sentis alors cette vague de chaleur monter dans mes yeux, gronder comme un roulement de tambour, prête à se déverser en une formidable explosion de joie. Je serrai les dents pour me dominer mais il était déjà trop tard et l'affaire éclata au grand jour: une larme ridicule roula sur une joue et dégringola sur ma chaussure. Je me frottai

les yeux d'un revers d'une manche. Je cherchai autour de moi. J'aurais voulu me terrer dans un coin et qu'on n'entende plus jamais parler de moi.

- Ce n'est rien...c'est ce soleil... j' y suis très sensible...Maintenant, il faut que je parte, je vous ai déjà assez fait perdre de temps comme ça.

Je la remerciai et m'enfuis comme un voleur, sans abandonner le moindre regard en arrière.

Une bonne semaine était passée. J'étais dans mon jardin en train de tondre la pelouse lorsque j'ai vu la fourgonnette du facteur cahoter sur le chemin poussiéreux de L'Amarante. De loin, j'ai salué l'homme de la main et attendu qu'il fasse demi-tour. Je ne le portais pas dans mon coeur. Jusqu'alors, il ne m'avait apporté que des mauvaises nouvelles ou des factures impayées. J'ai coupé le contact de ma tondeuse, me suis épongé le front avec mon tee-shirt et suis allé ouvrir le capot de ma boîte aux lettres. J'en ai retiré une lettre de forme oblongue. Accoudé à un piquet de clôture, j'ai relu plusieurs fois l'adresse sur l'enveloppe. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Cette lettre m'était bien destinée. Je suis rentré, l'ai déposée sur la table basse et suis allé me servir un grand verre d'eau glacée dans la cuisine. C'était une belle journée de printemps, chaude et le ciel présentait déjà des reflets orageux. Muni de mon verre, je suis revenu dans le coin-salon où les volets cabanés retenaient un peu de fraîcheur. Je me suis avachi dans le fauteuil en posant un oeil sur elle. Elle brillait d'un même éclat qu'une étoile esseulée, pendue là-haut dans le ciel noir. Un fragment qui scintille auquel on se raccroche avec toute l'énergie du désespoir. C'était au-delà de toute espérance. J'ai bu mon verre d'une traite, allumé une cigarette et suis sorti finir de tondre ma pelouse. Après tout ce que j'avais enduré comme supplice, je pouvais bien m'accorder un sursis.

Je finissais de nettoyer les derniers arpens de terrain lorsque la tondeuse s'est emballée et a poursuivi sa course folle dans les peupliers. Je courus comme un sauvage vers la maison, me jetai sur la lettre comme une bête empruntée, dégrafai l'enveloppe et en soutirai une carte et une feuille de papier blanc brodé d'une écriture de femme. Elle disait ceci:

Quentin,

J'ai trouvé votre nouvelle si charmante que j'en ai encore le coeur tout chaviré. Comment un homme comme vous peut-il écrire avec autant d'assurance, user d'un style aussi généreux, aussi poétique et faire preuve d'une aussi grande timidité dans la vie ? Vous trouver en présence d'une femme vous troublerait-il à ce point?

Suzanne.

C'était tout ce que la lettre disait. J'ai étudié la carte d'invitation qu'elle avait glissée dans l'enveloppe. Il s'agissait d'une soirée dans les faubourgs de la ville.

- Bon Dieu, pourquoi les femmes veulent-elles toujours aller danser...

Était-ce une blague, un vilain tour que le sort était en train de me jouer ? Je suis allé me servir un verre de Bourbon et l'ai bu d'une traite. J'ai réfléchi à voix haute et décidé d'appeler Anton.

- Par le sang du Christ ! Eh bien voilà une femme qui a de la suite dans les idées ! Pour quand cette soirée ?
- Le sept...le sept de ce mois-ci...
- Le sept, dis-tu ?
- Oui...
- Mais c'est aujourd'hui mon ami !
- Comment ?
- Eh bien tu peux remercier le ciel d'avoir reçu la lettre à temps ! C'est un grand jour mon ami !
- Ca fait beaucoup pour un seul jour...je crois que je vais m'évanouir pour de bon...
- Qu'est-ce que tu racontes...écoute, sers-toi un bon verre. Ca va te remettre daplomb. Ne bouges pas, j'arrive tout de suite.

J'ai suivi son conseil et suis sorti dans le jardin qui sentait bon l'herbe coupée. J'ai levé mon verre et trinqué avec le ciel. Il était si blanc et si bas que l'on aurait dit le coeur d'une étoile qui allait chavirer là, juste au-dessus de chez moi.

Dans la nuit, les pylônes électriques défilaient à l'envers. Sous la pleine lune, la campagne était claire maintenant et on distinguait les champs saupoudrés d'une pellicule dorée. Anton conduisait d'une main, accoudé à la portière, en chantonnant "Sweet Little Sixteen" que diffusait une station locale. Mais rien n'y faisait. Même le double Scotch que m'avait offert Ingrid avant notre départ ne m'avait pas détendu. Mes muscles étaient aussi raides que des filins de corde trempés dans du sel. Je me cramponnais à mon siège mais mon esprit vagabondait comme un chien fou, traversait la route au-devant des phares des voitures, sautait par-dessus les clôtures en fil barbelé.

- Tiens, me proposa Anton au bout d'un moment, allume-nous donc une cigarette.
- C'est une bonne idée, je ne me suis jamais senti aussi nerveux.
- Moi aussi je me sens nerveux. C'est à cause de la pleine lune. Tu sais, tout le monde est plus ou moins agité quand c'est la pleine lune, surtout les femmes. Me dit-il en me lançant un clin d'oeil.

Un peu plus loin, il coupa le contact et laissa la Déesse glisser en roue libre, tout feu éteint. On entendait comme les ra et fla d'un tambour sur le goudron.

- Tu vois, me dit-il, le monde ne s'arrête pas pour autant de tourner...

J'ai incliné mon siège et contemplé le cercle gorgé de lumière qui tremblait dans un coin du pare-brise.

- Tu sais ce qu'on raconte ? Me dit Anton.

- Hmm ?

- Eh bien, on raconte qu'il faut se méfier des hommes aux yeux sombres quand c'est la pleine lune.

J'ai appuyé sur l'interrupteur latéral, rabattu le pare-soleil et me suis regardé dans la glace. Toujours aussi clairs, avec un brin de rouge dans les angles.

- Je n'ai pas les yeux sombres, dis-je en éteignant la lumière.

- Alors tu vois, tu n'as pas de souci à te faire.

Vu d'ici, il avait raison. La lune ne serait jamais plus grosse qu'une tache de rousseur égarée sur le reflet de nos visages. Au bout d'un moment, il remit le contact et reprit " Sweet Little Sixteen " là où il l'avait laissé. Mais c'était un autre morceau qui passait maintenant sur les ondes. Mais tout ceci n'avait guère d'importance puisqu'on se dirigeait tout droit vers une belle aventure.

*J'oublierai les néons bleus
Clignotant sur la piste de danse.
J'oublierai ces belles coupes de champagne
Durement gagnées
Perchées sur les plateaux d'argent.*

*De cette soirée,
Je n'ai qu'un vague souvenir.
Un homme assis auprès d'une femme
Sur un bout de banc.
D'un canapé,
Il s'agissait peut-être bien...*

*Et puis l'homme a glissé dans le bonheur.
Il a pris cette femme sous son bras,
Elle l'a raccompagné chez lui,
Lui a donné deux filles sur le matin,
Pour ne plus jamais repartir.*

*Ce n'est pas comme la femme de mon ami.
A lui, je lui dois tout.
Sans lui, à l'heure qu'il est,
J'en serais encore à jouer
Avec les flammes de mon briquet.*

Chapitre 6 *Eperdu*

D'un trait de plume, je rayais dix années de ma vie et pour faire selon les règles de l'art, prolongeais la ligne sur le calendrier jusqu'à la fin du mois de Juillet, voulant ainsi chasser de ma mémoire l'hiver et le printemps, les deux dernières saisons que l'on avait traversées comme un simple ponton de bois, sans abandonner le moindre signe d'inquiétude à l'eau qui ruisselait juste en dessous de nous, inoffensive et dormante mais qui, enfoui profond sous les piliers de bois, retenait en elle le secret de la vérité, la source de conflits qui allait se déverser en un torrent de boue, fauchant et détruisant tout sur son passage tandis que nous, pauvres inconscients, nous éloignions de la berge, d'un pas léger, sans jamais regarder en arrière, sans écouter le murmure qui serpentait entre les hautes herbes.

Ce matin-là, j'étais à méditer, assis le plus sérieusement du monde sur mon tabouret en toile, quant au dernier chapitre de mon roman où, bientôt, inscrit au bas d'une page, le mot Fin viendrait mettre un point d'honneur à un travail de longue haleine. Alors, au fond de mes yeux, il serait gravé.

Aussi profond que des lettres sculptées dans le verre, que le trait gras et noir sur l'écran d'une salle de cinéma - Et en les regardant bien en-face les monts de la *Sierra Nevada*, je me disais qu'ils constituaient un panorama idéal.

Aussi profonde soit la douleur, aux cruels moments de doute, aux longs mois d'errances et de souffrances éveillées de nuits blanches, il m'arracherait. Mais je savais quel serait le véritable dénouement de l'histoire: la tension retomberait et je me sentirais comme envahi par une vague chaude, affluent tout le long d'un corps épousé d'une insondable torpeur, remontant jusqu'aux pupilles, chargée du parfum des embruns. Alors, sans volonté de rébellion aucune, je succomberais, prendrais corps avec cette vague et tout ce que je pouvais lire au fond de mes yeux avec une netteté impeccable finirait par se troubler, à tel point que l'encre noire disparaîtrait

à tout jamais. C'était ainsi que, pour un homme comme moi, naissait le regret. Le regret et le refus de quitter un moment passé. J'ai toujours été un homme nostalgique. J'ai toujours eu ce besoin inné de me replonger dans mes souvenirs. Ce n'est pas un repli pour mieux affronter la vie mais, disons que parfois, je préfère me tourner vers un monde rassurant et chaleureux, un monde que je connais bien, plutôt que d'ouvrir grand les bras vers un avenir où ce n'est pas tant le flou et l'inconnu qui m'effraient mais bien la promesse qui sera tenue, la grande certitude qui nous attend patiemment. Alors, c'est peut-être une manière comme une autre de se raccrocher à la vie.

A bien y réfléchir, la fin d'une histoire, quoique de très loin, ressemble à la perte d'un être cher: j'ai toujours le sentiment de laisser derrière un peu de moi-même. Il m'est bien difficile de tourner la page. Sincèrement, j'admire tous ceux qui savent tirer un trait sur le passé, l'utiliser à bon escient pour aller de l'avant, s'en détacher comme une odeur, s'envoler vers d'autres aspirations, là où le vent les poussera.

Ce matin-là, j'étais donc à méditer, assis le plus sérieusement du monde sur mon tabouret en toile, au fin fond de l'Andalousie. Je m'étais mis d'accord pour confectionner mon dernier chapitre comme une bonne vieille recette de cuisine, à savoir, agrémenter tous les ingrédients de sauces piquantes et épicées et ici, le terrain était tout à fait propice. Je m'étais remis à écrire à la fin de l'hiver dernier, emporté par le souffle d'une saison nouvelle qui augurait des jours meilleurs même si depuis Ingrid, il me semblait que l'encre jetée sur le papier serait à jamais aussi futile qu'une ombre évanescence: les mots tournaient avec le soleil d'un jour pour disparaître avec les derniers vestiges du crépuscule.

Si les mots couraient sur le papier comme une kyrielle de fausses notes, si une ligne menaçait tout l'équilibre d'un paragraphe, j'étais aussitôt soumis à une tension extrême pour peu que je ne parvienne pas à redresser la situation. Bien sûr, lorsque je travaillais à mon roman, des éléments extérieurs- en l'occurrence, un voisin particulièrement bruyant- pouvaient venir me perturber au point d'abattre mon travail comme un vulgaire château de cartes. Et ce matin-là, le soleil qui jetait son dard comme un frelon, l'odeur forte des *churros* que mon voisin faisait frire sur sa grille en sifflotant, étaient une bonne raison de froncer les sourcils.

En réalité, tout ceci ne constituait qu'un tissu de mensonges et il me suffisait de redresser la tête pour en mesurer toute l'étendue. Je ne réfléchissais pas correctement à mon dernier chapitre. Je m'y essayais mais une partie de moi-même était là-haut, perchée sur la crête des monts à errer comme une âme en peine, préoccupée par le jeu malsain qui s'était instauré entre Sara et Anton depuis le début des vacances et dont les règles devenaient chaque jour plus compliquées. J'ai toujours fonctionné selon le vieil adage qui dit « Pour infime partie de soi-même envolée, est réduite à néant la clarté de pensée » si bien que ma réflexion n'aboutissait ni dans un sens, ni dans l'autre. Tout au plus, devais-je me résigner à tenter de déceler le moindre signe dans la nature qui aurait pu m'éclairer sur une piste. Si l'on veut bien considérer le fait que la frange des sommets constituait un excellent observatoire, l'ombre qui planait dans un ciel pourtant bleu, au-dessus d'une terre ocre et sèche, chargée d'oliviers aux rameaux déjà blancs comme des os, d'amandiers croulant sous le poids des ruches de guêpes, augurait d'un bien mauvais présage.

Heureusement, comme de coutume depuis le début des vacances, mon voisin andalou venait me soulager de mes souffrances et dissiper ce nuage noir en m'offrant un de ses beignets chaudement enveloppé dans un Sopalin. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il pouvait me raconter mais c'était une manière bien douce de redescendre sur terre. Au gré d'une rencontre, il est des rituels qui naissent pour demeurer fragiles. D'avance, on sait bien qu'ils ne vont pas durer. Mais, il m'a toujours semblé bon de les manier avec une infime précaution car, de ses moments innocents, émane bien souvent le parfum qui nous charmera pour le restant de la journée. Je prenais mon beignet et le remerciais de la manière la plus cordiale qui soit. Mais toujours, il attendait là, fendu d'un grand sourire, que je morde dedans. Chose que je faisais aussitôt. Puis il repartait, satisfait, braillant et frappant dans ses mains réveiller toute la sainte famille qui dormait encore dans la caravane. Après, une fois que tout le monde était dehors, il était hors de question, à moins de s'enfouir à dix pieds sous terre ou de disposer des plus solides boules Quies, d'essayer de se concentrer sur aucun sujet qui demande un tant soit peu de faire travailler ses méninges.

J'ai pris ma femme par la main en fin de matinée et nous sommes allés flâner le long du *Paseo Marítimo*. Le ciel était bleu, pur et dégagé de tout soupçon. Il en était toujours ainsi lorsque je me trouvais auprès de Suzanne. C'était vraiment une belle journée, sensiblement la même depuis le début des vacances, depuis quinze jours maintenant. Je me sentais bien; j'imagine que je promenais sur mon visage un sourire baignant dans la béatitude. Mais il y avait beau temps que je n'avais pas vu Suzanne aussi détendue et je pouvais être fier: le soleil brasillait de toutes ses forces sur la mer aux reflets turquoises et opalins mais il n'en demeurerait pas moins une pâle copie à côté de ma femme vers laquelle tous les regards des passants étaient tournés. De loin, les femmes faisaient des messes basses, cachées derrière leur mantille enroulée sur l'épaule tandis que les hommes, au bras de leur épouse, guignaient dans ma direction, passablement jaloux. Puis, dès qu'ils nous avaient dépassés, nous les entendions se lancer de plus belle dans l'abondante faconde propre aux gens du sud. Enfin, c'était ainsi que je voulais voir les choses.

Un peu plus loin, penché sur la Méditerranée, j'ai chaviré dans la nuque boisée de ma femme et je l'ai assise là, sur la murette sertie d'écailles blanches, qui bordait le front de mer. J'ai reculé deux ou trois pas et alors, ses mèches blondes qui plongeaient dans la mer comme une cascade de lumière auraient donné une très belle photo. Pourtant, en ce quinze du mois d'Août, il sembla décidé qu'elles ne devaient pas retenir toute mon attention car c'est son regard éverdumé, tout pétillant de vie, que j'ai immortalisé, avant que nous ne poursuivions notre bonhomme de chemin, le long de la Promenade Maritime, nous laissant porter par le vent qui nous menait là-haut, tout droit vers le village blanc érigé sur la butte qui, en ces terres de soleil, demeurerait un des rares villages à n'être visité que par le souffle chaud des vents Sahariens, les pêcheurs de la côte et une poignée de touristes du cru. Lorsque Suzanne m'abandonna sur la place du village afin d'aller faire quelques emplettes, le vide, synonyme d'insouciance qui s'était formé dans le creux de ma main, sembla soudain se remplir d'une eau grise de chagrin qui serait tombée de Dieu sait où, peut-être d'une saison passée, comme une vieille neige de la *Sierra Nevada* oubliée par un soleil négligé. Comme si, dès que ma femme

s'éloignait de moi, le ciel devait se charger de nuages sombres et lourds de conséquence, me tourmenter, me mettre à nu et me couvrir de honte sur la place publique tandis que je retournais dans le berceau de ma solitude.

Pourtant, par-delà les montagnes qui surplombaient le village, le ciel était plus bleu que jamais.

Des gens attendaient le car, face à la mer, sous un abri à ciel ouvert sur lequel était écrit '*Junta de Andalucia*'. Je les saluai amicalement mais personne ne me répondit. Ils s'épongeaient le front avec un bout de tissu mais ils ne semblaient guère pouvoir lever la main plus haut. Comment aurais-je pu leur en vouloir... Ils accomplissaient un authentique acte de bravoure à demeurer ainsi immobiles sous cette chape de plomb, sous le regard impassible des promeneurs qui longeaient la plage, armés de glaces à l'eau, de bouteilles d'eau fraîche et même d'ombrelles pour certains. A demeurer ainsi sous cette chaleur, économiser chacun de ses gestes témoignait d'un signe de bon sens. Mais il était fréquent de voir des clients, exaspérés d'attendre le car en provenance d'*Almeria*, de traverser la route et d'aller se jeter à la mer.

Je pris le temps de m'allumer une Fortuna et de ranger le paquet dans la poche de ma chemisette. Je m'accordai deux ou trois secondes de réflexion puis, d'un pas décidé, me dirigeai tout droit vers le coin des pêcheurs. Je devais en avoir le coeur net, une bonne fois pour toutes. Cependant, une fois engagé sur la passerelle en bois qui conduisait au coin des pêcheurs, prenant un chemin escarpé et sinueux le long de la paroi rocheuse, je n'eus plus l'esprit aussi tranquille. Je ne savais pas quelles nouvelles difficultés j'allais devoir affronter, et plus j'avancais, plus je sentais ma fierté matinale me glisser entre les doigts, ma détermination réfrénée par le rythme d'une démarche soudain incertaine. J'avais beau me cramponner à la corde, mes mains étaient moites et les planches humides, cirées par les flaques d'écume, se dérobaient sous mes pas. Malgré tout, je continuai d'avancer, en regardant droit devant moi, oubliant les pentes abruptes des falaises qui me donnaient le vertige, oubliant les tourbillons blancs qui se formaient à claire-voie entre les planches, au fond desquels je me sentais aspiré.

Enfin, au détour d'une paroi, au prix d'un effort insoupçonné, je rencontrai le fameux coin des pêcheurs. Il était planté dans un paysage de paix, au bord d'une crique aux eaux calmes et bleues d'un lagon. Je me mis à rire en réalisant quel imbécile je faisais. Que pouvait-il donc arriver dans un endroit si paisible où la douceur contagieuse du climat ferait renoncer un homme aux plus âpres combats, rendre les armes aux pieds des falaises et faire l'éloge de cette terre ? Je m'assurai que personne n'avait assisté au spectacle dramatiquement courageux que je venais de produire et descendis les marches d'un escalier croustillant sous le soleil où, vu d'en-haut, les hommes disposés en pointillé sur la baie, ressemblaient à des points qu'il fallait relier les uns aux autres pour voir apparaître une belle étoile de mer.

En bas, je n'eus aucun mal à repérer mon ami Anton parmi le flot de pêcheurs installés sur les pontons et les rochers avancés sur la mer. Il s'était choisi un coin isolé, à l'extrémité d'un appontement situé à l'autre bout de la crique. Même ici, au milieu des pêcheurs, on aurait dit qu'il se tenait à l'écart du monde. Que plus rien ne le concernait vraiment. Je lui fis un grand signe mais il ne me vit pas. Il était probablement plongé dans les fonds marins. J'ôtai mes sandales et décidai de faire le tour de la crique les pieds dans l'eau. Elle était divinement bonne, très claire. Tout au bord, une frange découpée de volants en dentelle qui découlait tout

naturellement d'une grande robe bleue d'une danseuse de *Sevillanas*, venait majestueusement mourir sur une plage de sable gris et diamanté. Ce coin, c'était le paradis même. N'importe qui d'un peu sensible mourrait d'envie de tomber à genoux et d'entourer cette robe de tout son amour. Je montai sur le ponton, enjambai des enfants qui se doraient sous le soleil et m'approchai de mon ami.

- Bonjour Quentin. Me dit-il sans détourner les yeux.
- Bonjour Anton.

Je m'installai sagement à côté de lui, au-dessus de l'eau transparente, dans ce paysage habité par le silence. Durant un moment qui dura une minute ou peut-être davantage, on n'entendit rien d'autre que les poutres de bois qui grinçaient entre sel et soleil, le briselis de la Méditerranée sous la brise qui, à une encablure de là, tentait désespérément de pénétrer dans la crique.

- C'est vraiment un endroit magnifique. M'aventurai-je.
- Hmm...
- C'est bon comme coin ici ?

Je savais pertinemment que c'était un bon coin. C'était même un vivier peuplé de frai. C'était juste une manière comme une autre de lancer la conversation.

- Tu vois, commença-t-il sur un ton très calme comme s'il devait m'expliquer quelque chose de très délicat, quand les pêcheurs sont silencieux, c'est plutôt bon signe. Dit-il en brassant toute la baie d'un geste alentour.

Je crus que ses paroles m'étaient toutes destinées, qu'il me priait de me taire. Alors, on n'entendit plus que les poutres de bois qui grinçaient, le briselis lointain de la mer...Malgré tout, je me tournai vers lui, bien décidé à l'interroger sur les étranges rapports qu'il entretenait avec Sara mais je restai sans voix devant le visage acerbe qu'il montrait, aussi sec et racorni que le cuir tanné des vieux pêcheurs andalous. En le voyant ainsi, immobile et taciturne, les yeux rivés sur la mer, je fus saisi par un sentiment d'effroi: on aurait dit qu'il avait toujours habité là, à l'extrémité de ce ponton, à l'autre bout de la terre. Et j'imaginai sa barbe grise et naissante fleurir avec le temps, couler comme une fontaine d'argent tout le long de son corps, s'enrouler autour de ses poignets et de ses chevilles et le clouer au sol où il demeurerait, assoiffé, les yeux grands ouverts sur les nuits blanches d'étoiles gorgées de sel, à écouter les clapotis sur la mer. Une telle vision me fit des frissons dans le dos. Voilà que ça me revenait. Comment des idées aussi sombres pouvaient-elles me traverser l'esprit ? De quel droit pouvais-je juger ainsi mon ami ? Il venait ici tous les jours, comme tous les hommes, parce que c'était un sacré coin pour pêcher. Qu'y avait-il de si extraordinaire là-dedans ? Rien. Probablement rien. Mais le filin qui coulissait le long de la poutre pour mener tout droit dans une nasse vierge de toute prise laissait supposer qu'il n'était pas venu pour taquiner le poisson. Il avait sûrement mieux à faire. Ou peut-être venait-il ici pour ne rien faire. Après tout, il avait le droit de se donner du bon temps. J'essayai de me détendre et m'abandonnai en arrière contre les planches chaudes. Je croisai mes mains derrière la tête et laissai mes jambes balancer dans le vide pour bien

faire circuler le sang. C'est vrai qu'on se sentait bien ici, ébloui par la sensation de devenir soudain le gardien d'un phare avancé sur la mer.

Malgré les couleurs qui éclosaient sous mes paupières comme des belles-de-nuit, je voulais bien essayer d'y voir un peu plus clair. *Depuis Ingrid, mon ami avait toujours aspiré au silence et à la solitude et sur cet appontement où il aimait tant se retirer, il pouvait s'adonner en toute quiétude à de longues séances de recueils. Alors, comme je m'étais toujours senti désarmé devant la solitude et le silence, peut-être avais-je toujours autant de mal à croire qu'un homme peut s'en servir pour combattre la douleur. La seule arme que j'avais trouvée pour combattre la douleur, c'était la plume que mon ami m'avait remis dans les mains et si j'aimais me réfugier dans un endroit paisible pour écrire, j'avais toujours besoin d'entendre un peu de musique douce, les murmures de mes enfants, de sentir l'odeur d'une tasse de café que ma femme me glissait sur le coin de la table. Je n'ai jamais pu apprécier le silence autrement qu'en sentant la présence d'une vie à mes côtés.*

Je me redressai sur-le-champ. Cherchai son visage dans le reflet de la mer. Alors, elle apparut sous une forme très pure, très claire, l'image de l'homme qui savait être fort au coeur même de la douleur. Je pouvais être fier car je venais de retrouver celui qui m'avait donné une bonne raison d'aimer la vie. Je lui devais tant. Mais, en m'avançant sur le rebord des planches, je sentis mon dos s'affaisser comme une vieille muraille. Je devais me rendre à l'évidence: l'image que j'apercevais au travers du glacie de la mer, aussi belle, aussi lumineuse soit-elle, n'en demeurerait pas moins qu'une image du passé.

D'un geste délibéré, je puisai un peu d'eau dans le creux de ma main afin de me rafraîchir la nuque et de confondre les traces de chagrin dans mes yeux mais cela suffit pour renvoyer l'image dans le passé et elle disparut aussi vite qu'elle était venue. C'était quelque chose de très dur à accepter. C'était peut-être trop me demander. Heureusement, la nature complice, nous accorda un sursis, empêchant pour un moment la brise de souffler sur la crique: l'image réapparut dans une mer d'huile, plus douce que la réalité. Et comme pour se faire une idée, il y avait cette voile encaimée, là-bas, au milieu de la baie, où un vieil homme à son bord prenait son mal en patience.

Je tâchai de m'inspirer de ce paysage de paix afin de retrouver mon calme et de me concentrer sur mon sujet. Parfois, mes pensées, et il en va de même pour mon écriture, ont tendance à m'échapper et à papilloter comme les touches successives d'une peinture impressionniste. Tout me revint très facilement en mémoire mais je ne sus pas par où commencer. Je ressemblais à ce poisson aux écailles d'argent qui était à tergiverser autour de l'appât depuis un bon quart d'heure. Tout comme il réfléchissait à la technique qu'il devait employer pour ne pas courir au désastre, je cherchais les mots justes que je voulais dire à mon ami pour ne pas le froisser, l'ordre des questions que je désirais lui poser pour rassasier ma soif de curiosité. Au moment où j'allais m'élaner, Anton me coupa net dans mon élan:

- Je sais pourquoi tu es venu. Me dit-il soudain.
- Hmm ? Je suis juste passé te dire un petit bonjour, voilà tout...
- Ne fais pas l'innocent...et ne me racontes surtout pas d'histoires. C'est à propos de Sara, n'est-ce-pas ?
- Eh bien...

Il n'avait pas haussé le ton mais son visage dans la mer me parut si dur que je me sentis pris d'étourdissement. Je me penchai, brassai l'eau jusqu'à ce que l'écume jaillisse et m'aspergeai le visage à grands renforts d'eau de mer.

- Ce doit-être ce maudit soleil. Soliloquai-je.
- Tu n'aurais pas une cigarette, je suis à sec.
- Bien sûr.

Je lui offris une Fortuna et m'en allumai une par la même occasion. Je sentis le sang fourmiller dans mes jambes. J'étais incapable de savoir si c'était dû à leur immobilité ou aux vagues de fumée qui affluaient dans mes veines. Je décidai que faire quelques pas sur le ponton me ferait le plus grand bien. Mais au moment où j'allais me lever, Anton m'agrippa par le bras et planta ses yeux dans les miens.

- Tu trouves que je ne suis pas honnête avec Sara c'est ça.
- ...

Il me serra plus fermement le bras.

- Par le sang du Christ ! Tu vas me dire le fond de ta pensée à la fin !

J'avalai ma salive. Je pouvais sentir le sang et la sueur couler le long des tempes mais je réussis à contenir son regard.

- Tu sais très bien ce que je pense mais tu as besoin de l'entendre n'est-ce-pas...comme ça, tu pourras venir ici te lamenter sur ton sort pendant des heures...

Anton n'en revenait pas. Son visage semblait mystifié. Jamais, il ne m'avait entendu lui parler de la sorte et je n'en revenais pas moi-même:

- Tu as besoin de l'entendre. Eh bien, je vais te le dire...ce n'est pas avec Sara que tu n'es pas honnête. C'est envers toi-même. Tu es amoureux d'elle mais tu te refuses d'y croire parce que tu as l'impression de trahir Ingrid, voilà ce qu'il y a.

Il me fixa une dernière fois, relâcha mon bras d'un geste brusque, coinça sa canne entre les planches et se mit à arpenter le ponton comme un fou furieux. J'étais confus, rempli de remords et de peine, de rancœur et de haine et terriblement attristé en songeant que j'avais pu refouler au plus profond de moi-même des sentiments aussi contradictoires, qu'ils aient pu éclater au grand jour pour me révéler cette affligeante vérité. J'étais bouleversé, dépassé par les événements et ce paysage sans nuage n'était pas du tout dans le ton. Il ajoutait une note désagréable dans ce climat de malaise. Seul un orage ou les mots violents de ma femme

auraient pu me tirer de ce mauvais pas. Bon sang, comment avais-je pu en arriver là ? Comment avais-je pu être aussi cruel avec lui.

En le voyant mon ami, avec le corps plié en deux, terrassé par la douleur, j'eus comme l'impression de sentir soudain ma main se raffermir, de tenir la lame qui venait de lui ouvrir le ventre. Au bout d'un moment, il jeta son mégot dans la mer et revint me voir, les yeux tout rutilants, chargés de colère. Je décidai de revenir à mes errements et de le prendre en douceur.

- Anton...je regrette vraiment mon geste. Je ne voulais pas te blesser...

Mais lui se redressa, effectua un petit rictus en bonne et due forme et le plus froidement du monde, me dit:

- Tu ne m'as pas blessé...qu'est-ce que tu es allé t'imaginer ? Il m'en faut beaucoup plus pour me troubler...Tu te trompes sur toute la ligne mon bon ami...je ne ressens rien pour cette fille tu m'entends. Je ne ressens absolument rien.

- Voyons Anton...entre nous soit dit, tu sais très bien que tout cela est faux. Ecoute, je ne sais pas très bien comment m'y prendre mais, je t'en prie, laisse-moi t'aider...à deux, on est toujours plus fort dans la douleur.

- Qu'est-ce-que t'es en train de me raconter comme conneries, hein ? Je n'ai besoin de personne tu m'entends ! Alors un bon conseil, reste en dehors de tout ça !

- Pas question ! J'ai une dette envers toi.

- Fous-moi le camp d'ici !

J'étais abasourdi, scié sur place.

- Fous-moi le camp d'ici ! Me répéta-t-il en brandissant son poing.

Je me suis redressé en grimaçant. J'ai senti une vieille douleur se réveiller dans le bas du dos. Puis, je me suis enfui sur le ponton, trébuchant entre les planches et lui brandissait toujours son poing dirigé contre moi.

Depuis le point de mire où je m'étais arrêté en venant, j'ai posé mon regard une dernière fois. Dans la crique, tout le beau monde semblait se liquéfier sous le soleil avant de disparaître à tout jamais. Anton était resté debout, les yeux rivés sur la mer, bridés d'amour et de soleil et j'ai ressenti comme une vague de mélancolie m'envahir tout le corps, une de ses vagues d'où rejaillissent ces poissons aux écailles d'argent comme autant de souvenirs lancinants. Anton ne serait jamais le gardien d'un phare avancé sur la mer. Il ne serait plus jamais libre du tout dans ce monde de silence et de solitude. On aurait dit qu'il était enfermé dans la prison la plus triste qui n'ait jamais existé. Une prison avec vue sur la mer. Et l'on sait tout ce que cela suppose...Je me suis tourné vers le large. Malgré la peine qui m'affligeait, j'ai compris d'où venaient ma rancœur et ma haine. J'ai regardé aussi

loin que j'ai pu afin de proférer de sourdes imprécations à celles que je n'entendais plus.

Après, j'ai couru me réfugier dans les jupes de ma femme.

J'ai mis un temps fou avant de retrouver Suzanne dans le village. Je courus comme un dératé, passai au peigne fin toutes les rues commerçantes, fouillai toutes les boutiques mais il n'y avait pas moyen de lui mettre la main dessus. Il n'était pourtant pas bien grand ce village et j'en fis vingt fois le tour dans un rythme effréné. Mais elle n'était nulle part et je commençais à perdre patience, un brin agacé par les sourires radieux des commerçants et des clients qui regardaient dans le vague comme si ma femme venait de s'arrêter à l'instant même devant leur vitrine pour se refaire une beauté et qu'ils en étaient encore sous le charme. A croire qu'elle avait décidé de me lancer dans une partie de cache-cache et que tous étaient de mèche. Je n'avais pas du tout le cœur à plaisanter mais à force de sillonner les rues du village comme un sauvage, ce qui devait arriver arriva: je finis par m'y perdre comme dans un labyrinthe. Je me retrouvais dans une ruelle étroite qui surplombait le village, au milieu d'anciennes femmes aux formes généreuses qui attendaient Dieu sait quoi, assises sur leur séant dans un coin bien à l'ombre. C'était le bouquet. Par chance, sur les hauteurs, personne ne semblait disposer à accorder un tant soit peu d'importance à un homme comme moi, comme s'il était monnaie courante de voir des touristes courir dans les rues d'été. J'en profitai pour m'accorder un répit, le temps de reprendre mon souffle. Mais cette pause me fut fatale et c'est malgré moi que je repris mon chemin d'un pas tranquille.

Plus loin, au détour d'une ruelle, je rencontrai une autre forme de solitude et si elle était beaucoup plus douloureuse au regard, elle était aussi sûrement plus difficile à vivre. Des hommes appuyés contre les murs blancs, sur des chaises en osier aux pieds coupés, attendaient. Ils fumaient des bouts de cigarette mâchée et causaient avec une bouteille qui paraissait aussi vieille qu'eux dans leurs mains toutes ridées et tâchées de grains. Avec leur visage have, leur corps si sec, on aurait dit qu'ils allaient se briser comme du bois mort. C'était de vieux marins, assis sous un soleil d'airain et leurs yeux solitaires étaient tournés vers la mer. Et si l'on voulait bien suivre leur regard, on rencontrait tous ces vieux bateaux, ces coques de navire qui demeuraient là, étendues sur la plage, bien en face du village, comme pour témoigner d'une époque à jamais révolue et qui n'espéraient plus qu'un raz-de-marée pour retourner vers le grand large. Alors, les hommes assis sur les hauteurs du village pourraient assister au spectacle qu'ils semblaient attendre comme le dénouement d'une vie.

Pour autant, en me penchant le plus discrètement du monde sur ces hommes, je m'aperçus que leurs yeux étaient très clairs, comme la mer, et qu'ils ne dévoilaient aucun signe de tristesse. Ces hommes étaient en train de me donner une belle leçon d'humilité et je finis par chasser tous mes soucis de mon esprit. Un coin paisible m'attendait sur une marche d'escalier. Je m'y assis pour allumer une cigarette. Je ne regrettais plus du tout de m'être échoué dans les confins du village où, parmi ses vieux pêcheurs, je pouvais me faire une idée sur la dure réalité d'une vie et en

fumant, je songeais à Sara qui, par amour, nous avait caché la misère qui existait dans son pays.

J'étais en train d'étudier le village dans toute son édification, ses maisons aux murs blancs peints à la chaux et imbriqués les uns dans les autres comme des cubes, ses terrasses tapissées de fleurs rouge rose et idéalement aménagées pour prendre un verre sur la Méditerranée. Du blanc zébré d'un bleu pastel sur une robe de pétales. Tout cela ombrait le paysage d'une lumière très douce. J'étais donc en train de contempler le village qui donnait l'effet d'un gigantesque rocher blanc se jetant dans la mer lorsque je fus attiré par le soleil qui se faufilait en bas de la ruelle comme un rai de lumière sous une porte. Je la vis sortir de la *Panaderia* qui formait l'angle de cette même ruelle. Je n'en croyais pas mes yeux.

- Suzanne ! L'interpellai-je.

Je me mis à courir vers elle, me promettant de revenir ici pour voir comment ça rendrait le soir, lorsque les murs virent au bleu pour se confondre avec la mer.

- Eh bien ! Tu en fais une drôle de tête ! Me dit-elle.

Je récupérai ses paquets qui l'encombraient et qui semblaient enrober de belles friandises. Je mis un bras autour de son épaule et lui dis simplement :

- Viens, je vais te raconter...

Nous sommes redescendus en parfaits amoureux, avons repris notre promenade maritime là où nous l'avions laissée tandis que dans le lointain les vagues ondulantes de chaleur montaient en puissance comme l'effervescence d'une symphonie. En chemin, je suis passé par le kiosque en forme de fraise géante où un gamin vendait des glaces à l'eau à trente-cinq pesetas l'unité. Il défiait toute concurrence.

- J'ai du mal à y croire, m'avoua Suzanne. Enfin, qu'est-ce qui lui a pris de réagir comme ça ?

- C'est de ma faute. J'ai voulu l'aider et une fois de plus, j'ai été maladroit...Dis-je en décollant le papier de ma glace. Tu veux une glace?

- Non. Ecoute, je crois que je vais aller lui parler.

- Hmm...je ne sais pas si c'est une très bonne idée...il a peut-être besoin de se retrouver...

- Mais mon chéri, ça fait plus de huit jours qu'il passe ces journées entières là-bas, tu ne crois pas qu'il a fini par se retrouver ?

- Tu ne peux pas comprendre...

Suzanne soupira.

- Voyons Quentin...je conçois tout à fait qu'il ait besoin d'être seul de temps en temps mais reconnais qu'il est bizarre en ce moment...

Je lui ai jeté un rapide coup d'oeil. Je devinais très bien ce qu'elle entendait par "bizarre" mais elle ne voulait pas me faire de la peine.

- Je ne comprends pas, dit-elle. Ils s'entendaient si bien tous les deux avant de venir ici...et depuis le début des vacances, il est tout le temps en train de se dérober, tout le temps en train de la fuir...Vraiment, je ne comprends pas ce qui a pu se passer.
- Peut-être que les choses ont été un peu trop rapides pour lui...peut-être qu'il n'était pas prêt...
- Il aurait dû y penser avant, tu ne crois pas ?

Suzanne avait raison et il suffisait de fermer les yeux pour se rappeler. Anton avait traversé l'hiver et le printemps derniers au bras de Sara et ensemble, ils avaient fait un joli bout de chemin qui augurait des plus grands espoirs. Mais depuis le début des vacances, tout le monde était désorienté: Anton passait ses journées entières au bord de la mer et ses nuits à boire plus que de raison. C'était dur. Dur d'imaginer qu'un homme comme lui, toujours porté vers l'avenir puisse un jour se tourner à jamais vers le souvenir. Comme une girouette rouillée qui tourne en sens contraire, poussée par les vents grinçants d'une autre époque. Et il fallait que ça arrive ici, dans ce merveilleux paysage du fin fond de l'Espagne. L'envie me brûlait les lèvres de tout lui avouer, de lui dire qu'il venait au bord de la mer pour écouter les souvenens mais je n'ai rien dit et me suis contenté d'avalier ma glace.

- Quentin, me dit Suzanne après un long silence, on ne peut tout de même pas rester sans rien faire ?

Je me suis immobilisé au beau milieu du *Paseo marítimo*, lançant un profond soupir qui s'évapora de la manière la plus innocente qui soit dans les brumes de chaleur.

- Je ne sais pas...je t'avoue que je me sens un peu désemparé...
- Ecoute, je vais aller le voir mais je ne lui dirais rien de tout ça. Ce soir, nous avons prévu d'aller dîner au restaurant. Je vais juste lui proposer de se joindre à nous. Qu'est-ce que tu en dis ?
- Eh bien, fais comme tu le sens...après tout, il saura peut-être t'écouter...

Suzanne s'est approchée et je me suis senti bien, à l'abri sous ses cheveux d'or tandis qu'elle me luxait la nuque de ses longs doigts de fée.

- Tu devrais rester en dehors de tout ça. Lui ai-je murmuré, mais elle s'envolait déjà vers le coin des pêcheurs, me soufflant du bout des lèvres un sourire alliciant.

Alors je repartis vers la plage du camping, seul avec mes paquets dans les bras et ma glace qui fondait en larmes pour m'apercevoir un peu plus loin qu'il y avait un petit bonhomme de dessiné et quelques mots sur le bâtonnet. Cela signifiait, comme me l'avaient expliqué Solène et Juliette, que j'avais gagné une glace. Dès qu'il s'agit de déceler ce genre d'astuce, les enfants sont de redoutables interprètes et aucune frontière de langue ne peut leur résister. Donc, je rebroussai chemin, tendis mon bâtonnet au gamin et par la même occasion, lui achetai trois nouvelles

glaces, une *chocolate* pour Solène, une *fresa* pour Juliette et une *limon* pour Sara. Je remerciai le gamin en lui lançant un clin d'oeil qu'il me retourna habilement et repartis, le coeur en fête avec mes trois glaces dans les mains dont le manteau de givre me fouettait les sangs d'un regain d'énergie. Il suffit parfois d'un rien pour se sentir en vie.

L'après-midi fut d'une douceur insoupçonnée. Etendu sur le sable chaud, je me disais que, décidément, j'aurais toutes les peines du monde à quitter ce coin au parfum de bout du monde où les gens, le temps d'aller déguster des *sardinias* devant un bon verre de *vino verano*, le temps d'entamer une sieste qui n'en finirait plus, avaient la délicatesse de nous soumettre une plage vierge, à peine caressée par une langue de mer qui venait lénifier les galets du rivage. Sur cette plage de sable gris, de parasols oubliés là comme sur une vieille carte postale, sous la brise émolliente qui soufflait comme un éventail agité par une main paresseuse, je me sentais d'humeur lendore et je n'avais aucun mal à me projeter au beau milieu des années cinquante pour entendre monter depuis la mer, descendre des villages blancs comme la poussière d'argent d'une cavalcade, la musique de Sony Rollins qui nous jouait à l'infini " In a sentimental mood". D'autres, j'imagine, seraient remontés beaucoup plus loin dans le temps pour se délecter d'un poème de Federico Garcia Lorca, de l'ardente Carmen de Bizet ou même des premiers chanteurs de Flamenco. Sans nul doute...

Offert au soleil comme une proie facile, je me réfugiais à l'ombre de mes paupières pour composer magistralement la fin de mon roman. Je rouvrais à peine les yeux, agrafais mes plus belles pages sur les faisceaux du soleil qu'il dévorait et brûlait aussitôt. Je me sentais bien, un brin insouciant. Comme dans un de ses moments où l'on réalise que plus rien ne compte vraiment sans pour autant en être troublé. De temps à autre, je redressais la tête et surveillais mes enfants du coin de l'oeil, histoire de bien remplir mon rôle de père. Mais, bien sûr, tout ceci n'était que pure fantaisie car il n'y avait pas à s'inquiéter outre-mesure: une solide digue empierrée protégeait mes enfants qui jouaient dans la baie, sous le regard attendri de Sara. Parfois, lorsque le froid la guettait à force de rester dans l'eau, elle venait se sécher sur la plage et s'asseyait auprès de moi. Son corps était très agréable à regarder et tout particulièrement ses deux petits seins. Sous leur teint halé, perlés de gouttes d'eau de sel, ils paraissaient bien fermes, bien à point, comme deux charmantes pommes nappées de chocolat et de sucre glace. Mais si je ne pouvais demeurer insensible au charme qu'elle avançait, ni elle ni ce sacré soleil ne pouvaient me faire perdre la tête car il y avait longtemps déjà que j'avais vendu mon âme pour une blanche au parfum sauvage. Nous échangeions quelques banalités, nos points de vue sur la beauté du site tout en lançant quelques recommandations à Solène et Juliette mais ni l'un ni l'autre n'osait faire allusion à Anton. Alors, du haut de nos sourires empruntés, nous regardions notre petite conversation cheminer en pensée, en une vague éphémère par-delà les ondes bleues de la mer. Heureusement, mes deux petits démons venaient nous tirer d'embarras en sollicitant, avec une insistance très touchante, l'aide de Sara pour construire un château de sable, faire un tour de canoë, des pirouettes sur la plage ou Dieu sait quoi... Cette fille avait vraiment une patience d'ange et je ne pouvais que lui en être reconnaissant. Ainsi, profitant de la situation pour fuir mes

responsabilités de père, je me glissais sur le matelas pneumatique et m'en allais dériver loin derrière la digue, coiffé de mon masque de plongée et de mon tuba. La mer était très calme et l'eau coulait dans un décor turquoise sur fond blanc. Je n'y rencontrais aucune sirène, à peine quelques bancs de poissons qui déferlaient comme des vagues de platine, n'entendais aucune voix, pas la moindre souvène et me plongeais toujours plus profond, envoûté par la seule aphonie sous-marine.

Sous la lumière dorée du crépuscule, l'image de l'homme baignant dans l'insouciance perdit un peu de sa superbe. On était de nouveau réuni tous ensemble, comme une grande famille et on prenait un apéritif en terrasse, dans un *chiringuito* qui bordait le front de mer. L'air était encore très chaud, empreint de cette odeur d'été qui étourdit quand la nuit vient. On entendait les rires d'une foule prête à s'enflammer au son des guitares, pour incendier la nuit entière de mille artifices et là-bas, en bruit de fond, il y avait aussi la mer qui se retirait délicieusement pour laisser place à la fête. Mais malgré tout, des sueurs algides me couraient dans la nuque. Anton était assis en face de moi. Accoudé à un coin de la table, il faisait tourner son verre de Scotch et le regardait entamer son énième tour d'une valse solitaire. Nous étions comme deux inconnus qui se retrouvaient assis là, par le plus pur des hasards. Deux hommes plongés dans l'obscurité d'un théâtre qui assistaient au spectacle affligeant d'une coupe empruntée dans sa robe dorée qui entamait son énième pas de danse, à contre temps, à contre coeur de la musique andalouse, des Sevillanas, du Flamenco, des opéras de Manuel de Falla et de tout ce que l'on voudra. Je me sentais un brin irrité.

Suzanne et Sara étaient installées à l'autre bout de la table, devant un verre de Cuarenta y très. Elles étaient penchées sur des cartes postales qu'elles remplissaient comme deux soeurs écrivant d'une même plume. Pendant ce temps, Solène et Juliette se balançaient sur leur siège en sirotant un jus de fruit. Et moi, je trouvais que nos verres ne descendaient pas bien vite. Je vidai mon verre d'une traite, piochai un calamar dans le plateau de *tapas* et commandai une deuxième tournée. Anton me fixa froidement et sans détourner les yeux, éclusa son whisky aussi sec. Il y avait probablement de la musique tout autour, des rires de femmes qui montaient par-dessus les tables. Mais je n'entendais rien. Je sentais juste l'épaisseur du silence nous confiner sous un socle et nous couper du monde. L'atmosphère devint irrespirable et ses yeux me glacèrent comme la vue du sang.

Le garçon de café revint. Entonnant une aimable ritournelle, il déposa son plateau et voulut nous débarrasser de nos verres pour essuyer un coin de table. Mais Anton le saisit par le bras et le jeune homme cessa aussitôt de chanter, comme si le fluide du silence venait de passer dans ses veines. Anton porta son verre juste au bord des lèvres. Elles étaient fines comme du papier à cigarette, sèches et ramassées comme des pincées de tabac. Son visage était fermé, lissé sous un masque de métal. Son poing aussi était fermé mais il ne pouvait empêcher son verre de trembler. Il tenait tout juste en équilibre dans la main d'un homme affaibli. Anton n'était plus aussi fort que par le passé. A tant rester là-bas, sous le soleil des pêcheurs, il ne devenait plus que l'ombre de lui-même. Il s'accorda un bref aller-retour de l'alcool à mes yeux et, en guise de défi, déglutit son verre aussi sèchement que le premier. Le garçon de café en avait assez. Il voulut repartir mais Anton serra son bras d'une main ferme. Anton n'était plus aussi fort que par le

passé. C'était vrai. Mais il est des hommes au bord de la rupture qui puisent dans leurs dernières forces et n'en sortent que grandis. Et Anton excellait dans le genre. Ses yeux étaient bleus. Froids comme le miroir tendu de la mort et ils me tenaient à une distance respectable à présent. Il foudroie sa proie, l'accompagne dans sa terrible chute et en silence se nourrit de sa douce agonie. Il s'éloigne, rassasié, tandis que derrière lui l'animal succombe à ses blessures, sous l'oeil livide de sa prochaine sépulture que dessine le cercle des oiseaux noirs. Combien de fois n'avais-je pas assisté à une telle tragédie. Cent fois ? Mille fois ? J'avais peine à me souvenir...Et maintenant, c'était moi qu'il tenait proprement dans son viseur. Je n'avais plus le choix, plus le temps de lui tourner le dos. C'était une affaire d'hommes. Un combat à la loyale comme on dit et il me semblait que c'était bien plus qu'une simple question d'honneur. J'avais l'impression de me retrouver éperons aux pieds dans les plaines du désert de *Tabernas*, en train de rejouer un de ses fameux duels des westerns spaghetti. Sauf qu'on ne plaisantait pas. J'étais dans ses yeux et je vivais cette scène. Ils étaient bleus. Froids comme le miroir tendu de la mort. La terre était ocre et le silence sifflait à mes oreilles comme des balles perdues. Je le fixai droit dedans et descendis mon verre comme un brave.

A l'horizon, la lune se camouflait derrière un rideau de bris d'étoiles. Anton se tenait debout au bord de l'eau et ses pas encore frais sur le sable le conduisaient tout droit vers la lune. La nuit était si claire qu'il me sembla bon de rester allongé sur la plage, à contempler le ciel. Les bras croisés derrière la tête, je restai là à attendre qu'une étoile filante daigne bien traverser mon coin de ciel pour faire un vœu. Ce serait un passage bien éphémère pour éclairer tout le champ de mes interrogations mais il est parfois amusant de se laisser croire qu'il suffit d'une étincelle pour que tout s'illumine et s'embrase de nouveau. Alors je me mis à songer sérieusement au vœu que je souhaitais formuler en attendant qu'elle vienne, ma défilante, de sa pointe de diamants aiguïser le ciel pour renfermer dans sa plaie le secret de tous mes espoirs déçus, pour s'ouvrir sur le monde comme une fleur et me couvrir d'une pluie de perles blanches, poussières et pistils d'étoiles, miroirs scintillants au travers desquels je ne rencontrerais plus mon visage mais les reflets du chemin qu'il me reste à parcourir et c'est les yeux grands ouverts comme un enfant que je les suivrais. Mais ce n'était pas le jour des rêves, pas plus que celui des comètes ou des satellites. Il y avait de la brise sur la mer mais je dus me contenter d'une bannière étoilée qui demeurerait dans une brillance figée. Bien sûr, je pouvais être fier car j'étais en mesure d'étudier mon coin de nature morte avec le même oeil dubitatif de l'expert qui s'interroge sur la paternité d'une toile et qui, à propos de celle-ci, dirait que jamais elle ne reviendrait à personne. Maintes fois, après avoir absorbé des quantités d'alcool, je l'avais vue vibronner comme un manège d'étoiles justement. Mais de la voir ainsi immobile ne me consolait pas davantage.

Lorsque Anton retourna sur ses pas, je découvris de nouvelles étoiles dans ses yeux. Probablement avaient-elles eu un mal fou pour le convaincre de redescendre du ciel et avaient-elles décidé de se sacrifier pour le guider durant son long voyage vers la Terre. Elles brillaient maintenant. Dans ses yeux enluminaient la nuit comme un signe de paix.

Finalement, cette soirée était bien paisible. Nous avons dîné sur la plage, dans un restaurant abrité par un simple toit de pailles et des murs de bambous. Depuis notre table, on distinguait les vaguelettes qui venaient mourir sur le rivage à la lueur des candélabres et la lune qui tournait autour de nos plats. Nous avons partagé une belle *Parrillada de pescados* et, à cause du souffle marin, des paroles de femmes qui nous séchaient le gosier, l'avions gentiment arrosée de vin frais et de *Rioja* dont les senteurs suaves nous avaient fait rendre les armes. On était bien désormais, étendus sur le sable encore tiède, avec la lune qui bleussait, avec les vapeurs d'alcool qui remontaient jusqu'aux astres pour en faire fondre la glace. Au bout d'un moment, Anton se tourna vers moi et me lança à brûle-pourpoint:

- Tu sais à quoi on reconnaît si des gens sont braves ou pas ?
- Hmm ?
- A leur chien.
- Je t'avoue que je n'avais jamais fait le rapprochement...
- Tu n'as pas remarqué...ici, tous les chiens se tiennent tranquilles. Tu t'es déjà fait agresser par un chien ici ?
- Non, pas que je me souviene.
- Qu'est-ce que je te disais...Regarde, chez nous le sens de l'hospitalité n'existe pas. Tu passes devant une clôture et c'est à peine si tu ne te fais pas bouffer par un chien enragé ou si tu ne prends pas deux balles de vingt-deux Long Rifle dans le derrière.
- Où veux-tu en venir ?
- Eh bien, tout simplement que je me verrais bien finir mes jours dans ce coin d'Andalousie...ici, personne ne va te sauter à la gorge si tu t'arrêtes regarder des fleurs dans un jardin. C'est tranquille... tranquille. Répéta-t-il après s'être allumé une brune.

Je l'observai du coin de l'oeil et ne fus guère convaincu par le sourire qu'il avançait: il le trahissait malgré lui, rehaussant sur son visage les traits d'un homme tourmenté.

- On a encore un peu de temps devant nous si tu veux mon avis...
- Je n'en suis pas si sûr.
- Qu'est-ce- que tu racontes ?
- Tu sais, me dit-il sur un ton très calme, s'il n'y avait pas toi, Suzanne et les petites...plus rien ne me retiendrait vraiment là-haut.
- Et Sara ?

Anton se contenta de tirer sur sa cigarette et de produire le plus petit incendie du monde d'où l'on regarda les volutes de fumée se disperser dans la nuit encore toute chaude.

- Je voulais dire, reprit Anton, que plus rien ne me retiendrait vraiment chez moi, ici ou en n'importe quel endroit du monde...mais tu n'as pas à t'inquiéter, sourit-il de nouveau, puisque je vous ai auprès de moi...
- Bien sûr.

J'étais plutôt heureux d'être saoul car ce n'était pas dans ses habitudes de vouloir me rassurer. Je lui renvoyai un sourire complice du coin des lèvres et me levai. Je

m'allumai une cigarette et m'avançai jusqu'au bord de l'eau. Il y avait un peu de vent et l'air était bon. Je sentis Anton s'approcher dans mon dos. Il posa une main sur mon épaule et s'installa à côté de moi.

- Il faut que je te dise pour Sara...
- Hmm...
- Elle est au courant de tout.

Je ne bougeai pas et restai figé comme un piquet de sel en espérant qu'il allait poursuivre.

- Ca remonte au printemps dernier, commença-t-il. Un jour, on est parti se promener dans les pins, au bord de l'océan. Je me rappelle que c'était une très belle journée car c'était la première fois de la saison qu'on entendait les oiseaux chanter aussi forts. C'est pas des choses qu'on oublie...On était en train de marcher et puis, je ne sais plus très bien ce qui m'a pris, je me suis arrêté au milieu de l'allée et il a fallu que je lui raconte toute ma vie, que je lui dise tout sur Ingrid et de fil en aiguille, j'en suis venu à lui parler des souvènes. Evidemment, elle n'en croyait pas ses oreilles et à la façon dont elle me regardait, je voyais bien qu'elle commençait à me prendre pour un dingue. Et j'étais moi-même surpris de ma performance. Je ne pensais pas être capable de tout lui révéler. Peut-être était-ce dû au fait qu'elle est plus jeune que moi, que sur le moment, je me sentais bien auprès d'elle. A vrai dire, je n'en sais trop rien...

Il marqua une pause, se passa une main dans sa chevelure argentée et s'alluma une autre brune.

- Bizarrement, c'est à partir de là que nous nous sommes vraiment rapprochés l'un de l'autre. Plus les jours et les semaines passaient et plus elle m'épaulait. Du matin au soir, elle me guidait dans chacun de mes gestes, dans chacun de mes pas pour éclairer ma journée toute entière et moi je lui faisais confiance. J'avais vraiment l'impression de puiser des forces vitales dans son corps et dans sa présence. Et puis, un jour, elle m'a expliqué que ce serait peut-être bon pour moi de ne pas rester trop longtemps au bord de l'eau. Plus tard, elle a fini par me convaincre de ne plus y aller du tout. C'est à ce moment là que tout a basculé. J'ai d'abord suivi son conseil mais au bout de quelques semaines, j'ai commencé à ressentir comme un malaise. J'étouffais, j'avais vraiment l'impression de manquer d'air. C'était trop me demander. On ne peut pas empêcher un homme d'aller voir la mer. Alors, un matin, pendant qu'elle dormait, je suis retourné près de l'eau en cachette même si je savais qu'elle allait me replonger dans mes souvenirs et me faire le plus grand mal. Tu vois Quentin, ce matin-là, j'ai compris que je n'aurais plus jamais le choix, que je ne serais plus jamais un homme libre.

Il regarda la mer comme s'il s'adressait à une femme et tira une profonde bouffée qui n'en finissait plus.

- Je tiens à Sara...j'aurais peut-être aimé bâtir quelque chose de solide avec elle ou même faire juste un bout de chemin mais je ne peux plus rien pour elle maintenant...Elle pensait qu'on serait bien ici, qu'on serait loin de tout, qu'il nous resterait peut-être une chance mais c'est exactement l'inverse qui se produit. On dirait que c'est à cause de cet espace, de cette lumière sur la mer...tout s'étend à perte de vue et pourtant je les sens si proches, je les entends si bien...

J'aspirai quelques bribes de tabac pour essayer de me détendre en me demandant pourquoi on ne buvait pas plus souvent. J'avais désiré me fondre dans la nature. Confiant, je m'y étais allongé comme sous un drap souple et endormi et voilà qu'elle semblait soudain sourdre sous mes pieds, me traverser le corps d'une énergie mauvaise pour réveiller d'anciennes blessures: les étoiles s'agitèrent comme des lueurs dans les ténèbres et la lune qui brillait de son plus bel éclat s'éteignit comme un soleil en berne et nous fûmes attirés par le fleuve de soie jaune qui se dessinait en reflet sur la mer, qui se déroba sous notre démarche maladroite au fur et à mesure que nous avançons vers le large.

- Ca ne te dirait pas d'aller boire un verre ? Lui proposai-je.

Les mains enfouies au fond des poches, je virevoltai en direction du restaurant. Les lumières s'étaient évanouies, les chaises étaient retournées sur les tables mais dans la pénombre, tout au fond, on apercevait un faisceau rouge incandescent qui clignotait et rallumait la silhouette d'une femme.

- Anton, lui dis-je en remontant vers le restaurant, je n'ai plus jamais entendu les souvènes depuis ce jour sur la plage et, à vrai dire, je ne suis pas sûr que ce soit elles que j'ai entendues...

Mais il ne répondit pas et nous continuâmes à enjamber les galets. Je me dis que je n'avais peut-être pas eu une bonne idée de lui parler de ça et que je l'isolais encore plus dans sa solitude. Là-haut, Suzanne fumait une cigarette et Sara se prélassait au bras d'un fauteuil.

- Où sont passées Solène et Juliette ? Demandai-je.
- Elles sont parties s'acheter une glace. Me répondit Suzanne. Te voilà rassuré ?
- Bien sûr...euh...on comptait aller boire un verre. Dis-je.
- Entre hommes, je suppose. Me Lança Suzanne.
- Pas nécessairement. Rétorqua Anton.

Visiblement enchantée, Sara se leva d'un bond et enroula son bras autour du mien.

- Alors allons-y tout de suite ! Je vais vous faire déguster une spécialité qui va tous nous remettre d'aplomb !

En chemin, je me suis arrêté à mon stand fétiche où Solène et Juliette, assises sur des tabourets, avalaient des glaces en compagnie de deux nouvelles camarades. J'ai

posé un oeil sur mon quatuor en me demandant comment elles pouvaient bien se comprendre puis j'ai renoncé et j'ai commandé une *limon* pour me changer les idées tandis que dans le lointain, Anton fumait une cigarette, assis sur un banc du front de mer, que les cheveux de Sara et Suzanne s'envolaient déjà vers la fête, sous le vent qui, décidément soufflait de plus en plus fort.

Penché sur ma feuille, je tentais de m'inspirer de la course folle dans laquelle Sara nous avait entraînés toute la nuit afin de donner du rythme à la fin de mon roman. Mais j'étais incapable d'avancer la moindre ligne ce matin-là. J'avais beau chercher mon second souffle, j'étais tout juste bon à demeurer caché derrière mes lunettes de soleil, à dissimuler les larmes que le vent tentait de m'arracher. Au travers de mes verres fumés, je voulais encore m'imprégner de la nuit dont l'obscurité avait su éclipser les tourments qui habitaient Anton et Sara en les enveloppant dans un voile d'une apparente quiétude. Seuls, les regards qu'ils échangeaient à la lueur d'une lampe, de la flamme d'un briquet, avaient pu les trahir en se projetant sur les murs comme des ombres mensongères. Alors, ce matin, la vue d'un soleil qui affichait une mine radieuse ne pouvait que m'attrister.

Le vent térébrant soufflait fort, en pagaille. La poussière rouge serpentait comme des traînées de poudre, poussant déjà la nuit à défiler comme une femme en noir au milieu des rues blanches afin que la vérité éclate au grand jour. Et pour la survie de cette femme en noir, pour empêcher la lumière de filtrer, j'étais bien décidé à me faire le gardien du temps. Mais on a donné à l'homme bien peu de choses. Pour masquer ses faiblesses, on ne lui a laissé que le rêve et l'imaginaire. Alors, tête baissée, tandis que le soleil s'élevait, je me suis réfugié avec ma belle dans le temple de la nuit, dans cette splendide nuit de l'Assomption que nous avions célébrée jusqu'à l'aube. Jusqu'à ce que se profilent à l'horizon les contours d'un jour dangereux.

Mais bien avant que se profile cette ombre menaçante, je suis allé m'asseoir à côté de mon ami. Un moment, nous sommes restés là, au bras de notre banc, comme de riches propriétaires possédant toute la vue du *Paseo Maritimo*. Anton finissait sa cigarette et je mangeais ma glace, comme si de rien n'était. Cheveux au vent, on contemplait la mer qui venait se projeter contre les coques des navires et les murs en ombres bleues, les promeneurs qui défilaient, le corps épousé dans une nonchalance d'été. Certains s'arrêtaient un instant à notre banc, nous faisaient un brin de causerie avant de repartir de plus belle, grisés par les remontées d'alcool et de vent chaud. Mais déjà, Sara nous faisait de grands signes, et dans son élan, l'air marin nous déroba telle une poignée de sable pour nous entraîner dans le flot des voyageurs nocturnes.

Nous allâmes nous mettre à l'abri, sous un enclos décoré d'une arcature mauresque où, plongée dans notre cercle d'intimité, Sara nous abreuva de ses souvenirs d'enfance. Nostalgique, elle nous raconta le dernier souvenir qu'elle avait gardé de son père et qui fut aussi le dernier moment partagé avec lui: un homme qui la soulevait comme une plume, la serrait dans ses bras et la couvrait de

baisers maladroits et elle revoyait clairement les gens agités sur le quai, les larmes qui coulaient sur les joues de ce solide gaillard tandis qu'il embarquait à reculons sur le pont d'un rafiot andalou qui le conduisait vers les tempêtes des mers du Sud. D'une voix éraillée, elle nous expliqua que c'était sa mère qui l'envoyait tous les six mois à l'autre bout de la terre, qu'elle en avait profité pour partir avec un idiot de touriste qui tenait un hôtel miteux sur la côte Atlantique. Sur le coup, j'ai songé au vieil homme qui attendait là-bas sur un banc. Mais comme je n'étais sûr de rien et que ça n'en valait pas la peine, j'ai préféré garder le silence.

Mais la petite fille qui attendait sur le quai était loin maintenant et son image s'évapora dans un profond soupir qui fit place à un prodigieux sourire. Bien sûr, elle réapparaîtrait plus tard, sans prévenir, au détour d'une ruelle, dans les yeux d'une poupée qui lui ressemble, dans le regard d'un jeune homme emprunté, dans la couleur de la mer de ce jour-là, de ce jour ancien, vieilli, usé et pourtant mille fois répété comme un disque qui ne se raye plus, dont le sillon se peaufine même avec le temps. C'est comme ça les souvenirs. Comme une vieille blessure qui se réveille à cause du temps qu'il fait ou qu'il ne fera pas. On croit la plaie refermée à tout jamais et puis voilà qu'un beau jour, tandis que l'on regarde ailleurs, elle nous déchire de nouveau. Mais ce qui surprend le plus, c'est que la douleur est encore plus vive que la fois dernière. Mais je l'ai peut-être déjà dit. Ainsi, ce sourire, aussi timide soit-il, était vraiment prodigieux car il était inespéré. C'est ce qui m'a toujours séduit chez une femme, cette générosité ou le mal fou qu'elle peut se donner pour vous offrir une éclaircie au coeur même de la tempête qui lui chavire l'esprit.

Sara prit le temps de griller une cigarette bien méritée puis décida qu'une tournée de *chupitos* nous ferait le plus grand bien. -Voici la recette: aligner cinq verres à *chupitos* (verres de petite taille) en face de chaque client, remplissez-les au 3/4 avec un alcool fort et ajouter une larme de liqueur ou de sirop. A noter que les *vodka con kiwi* et *vodka con limon* étaient ceux qui rencontraient le plus vif succès. Enfin, buvez les cinq verres d'affilée sans oublier de les retourner sur la table. L'effet immédiat est garanti.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous demeurâmes absorbés dans la touffeur andalouse, dans cette ambiance incandescente et colorée par le jeu des guitares, par le chant des buveurs impénitents qui montaient sur les tables et s'essayaient à composer des odes Flamenca. Il me semblait que l'on pouvait enfin se détendre, que cette nuit du quinze Août nous accordait un répit. Anton et Sara s'étaient lancé un nouveau défi mais il n'y avait pas matière à s'inquiéter: leurs yeux riaient, brillant d'un éclat de paix, vert kiwi, jaune citron, selon les heures et ils se regardaient comme deux enfants inconscients. Suzanne, sagement éclipsée dans la foule de cheveux noirs, renversait la tête en arrière en plissant des paupières tandis que Solène et Juliette lui tressaient de longues mèches blondes. Un homme comme moi pouvait-il espérer quelque chose de mieux ?

- Et si on allait danser ? Me lança Sara en guise de réponse.

Je ne me souvenais plus depuis combien de temps je n'étais pas allé dans une discothèque. Certains soirs dans le temps, Suzanne et Ingrid me piégeaient sous prétexte qu'il leur fallait un chauffeur alors que j'avais la ferme intention de passer une soirée paisible et de lire un bon livre au coin du feu en me laissant bercer par le bruit du vin qu'elle versait dans leur verre et le flot de paroles insensées qui les accompagnait. Je m'étais toujours ennuyé à mourir dans une discothèque. La

musique, la foule assoiffée qui se reluquait, les yeux dans les yeux, changeant de partenaires comme de miroirs, m'indifférait. Comme je ne voyais pas très bien où ils voulaient en venir et à quoi tout cela pouvait bien rimer, je m'installais dans l'obscurité d'un fauteuil avec mon verre de Scotch et suivais vaguement les pas de danse d'une paire de chaussures blanches, puis à mon tour changeais de partenaire et repartais de plus belle dans un swing endiablé enroulé autour d'une cheville noire et finissais la soirée pendu à un bas de soie effilé. C'était juste une manière comme une autre de tuer le temps. Enfin, assis parmi les fauteuils désertés, les glaçons au fond des verres vides et les mégots maquillés de rouge à lèvres, je retrouvais une certaine quiétude à contempler la piste de danse où ne courait plus qu'un cercle de néons bleus. Je repartais satisfait, en conduisant la Chrysler d'une main. J'entourais ma femme qui dormait sur mon épaule, regardais Ingrid dans le rétro, son corps allongé sur la banquette arrière, tandis que dans le silence de la route, l'aurore me montrait le chemin.

Pour une fois, je n'eus pas à attendre que percent les premiers bourgeons de l'aurore pour que ma femme me tombe dans les bras. Pourtant, à mes yeux, c'était bien la première piste de danse que je voyais qui méritait d'être foulée. Mais ils ne comptaient plus pour ma belle qui, ivre de fatigue, s'était plongée dans un profond sommeil. Pour dire la vérité, je n'en avais jamais vu de semblable, grande ouverte sous un ciel étoilé, protégée par une montagne surplombant la mer et les maisons blanches du village andalou. Cette montagne, c'était plutôt un gros rocher, mais il faisait vraiment le bonheur de tout le monde. Depuis la piste s'élevait un escalier de bois qui conduisait tout droit vers les hauteurs, vers un charmant petit bar où Sara et Anton prenaient un verre en veillant sur Solène et Juliette. Plus loin, des jeunes hommes partaient à l'air libre, faisaient le tour du rocher pour emmener leur amoureuse dans leur jardin secret, du côté de la *Sierra*. En les voyant partir main dans la main, à l'abri des regards, je me disais qu'il fallait être très fort pour ne pas tomber amoureux dans un endroit pareil. En chavirant dans les nuques embrumées de parfum, des esprits un peu sensibles en seraient troublés pour longtemps. D'ailleurs, en voulant les imiter un peu, je m'étais arrêté à mi-chemin. ? Voilà tout ce que je peux t'offrir ? Lui avais-je dit en pensée, en brassant toute la vue de ma main. Je me sentais vraiment bien, avec Suzanne qui dormait étendue sur mes jambes, avec le vent qui tournait autour de sa chair et s'éprenait de sa chevelure. Je respirais à pleins poumons. Tantôt je contemplais les rubans qui s'avançaient sur la mer et d'où jaillissait une écume blanche d'impatience, tantôt je tournais la tête vers la piste de danse pour être pris de vertige en regardant les jeunes filles qui dansaient les *Sevillanas* dans leur robe à volants bleus, rouges et or. C'était comme si je tombais secrètement amoureux des onze mille vierges.

Puis le manège de couleurs tourna au ralenti. Doucement, dans l'aube naissante, ses lumières s'éteignirent et ses robes se replièrent le long des corps immobiles. Sara s'était approchée à mon insu. Elle se pencha par-dessus mon épaule et me proposa d'aller prendre le petit déjeuner chez son grand-père.

- Un café est toujours le bienvenu. Dis-je.

Je secouai légèrement Suzanne, lui chuchotai les mots doux que j'avais appris avec le temps pour me voir offrir une bribe de sourire, un battement de cil. Mais, malgré le vent, elle se recroquevilla de plus belle dans mon giron et sa bouche s'étiola en une moue paresseuse. Il faut savoir faire preuve de beaucoup de patience pour réveiller une femme en douceur. Depuis belle-lurette, j'avais

remarqué que ma femme prenait un réel plaisir à hésiter entre sommeil et soleil, à se laisser bercer dans mon étreinte matinale. Après mille ébats au-dessus de la mer, Suzanne se leva et appela Solène et Juliette. Toutes engourdies et les yeux clignant de sommeil, elles vinrent se blottir dans la robe de leur mère qui, avec une lucidité toute maternelle, décida qu'il était grand temps de rentrer. Elle remercia Sara pour son invitation, l'embrassa et commença à se mettre en route. Alors, il ne me restait plus qu'à replier ma poésie matinale comme un mouchoir et remettre mes mains au fond des poches. Je m'apprêtais à suivre ma femme, l'esprit encore agité par une belle et dernière pensée que j'allais allonger auprès d'elle, faire divaguer sur son corps comme dans une alcôve de l'*Alhambra* que j'aurais brodée de soie mauve. Mais à ma grande surprise, Sara insista pour que je les accompagne chez son grand-père.

- C'est que je n'ai plus vingt ans. Lui rappelai-je.

Mais la jeune fille ne prêta aucun signe de compassion à mon égard et une fois l'assentiment de Suzanne obtenu, elle me prit par la main et m'emmena avec eux. Je me retournai pour voir ma femme mais le jour sur son visage s'était refermé sous un volet de cheveux blonds.

En nous promenant dans le village, nous avons plusieurs fois croisé le grand-père en compagnie de sa petite fille. Sara nous disait toujours que ce serait gentil de venir à la maison et de faire connaissance autour d'un café mais le visage fermé du vieil homme, le regard obscur qu'il promenait alentour et la manière dont ses mains épaisses et cuivrées entouraient sa petite fille, nous invitaient à poursuivre notre chemin.

Lorsque nous sommes arrivés, le vieil homme se tenait tête baissée sur le pas de la porte et fumait un bout de cigarette. On aurait dit qu'il nous attendait là depuis toujours, que les reflets bleus et roses de l'aurore ne l'intéressaient plus. Sans dire un mot, il nous fit entrer et nous invita à nous asseoir autour de la table. Sa maison ressemblait à un fouillis impressionnant où dans tous les coins étaient amassées des piles de journaux jaunis par le temps, des boîtes de conserves éventrées, des paquets de cigarettes pliées en deux et des bibelots couverts de poussière. Il y avait seulement une dizaine de cartes postales proprement disposées sur une armoire comme des tableaux sur des chevalets brillant dans la lueur du matin. Pendant que le vieil homme préparait du café et sortait des tasses d'un placard, Sara nous expliqua à voix basse que c'était devenu comme ça du jour au lendemain, depuis que la grand-mère s'en était allée.

Malgré le vieil homme qui était d'un abord froidureux, je commençais à me plaire dans la cambuse. Le désordre y était rassurant, les coussins de feutre confortables, le café fort et bien dosé et les *Pan con chocolate* encore tièdes de la première fournée. Je rêvassais, accoudé au bord de la table et buvais paisiblement mon café en regrettant seulement l'absence de Suzanne et de mes enfants.

J'étais tant et si bien absorbé dans mes rêveries, projeté tout là-haut dans un moment passé sur le rocher, dans le décolleté affriolant de ma femme, que l'atmosphère tendue qui régnait autour de la table m'avait complètement échappé. Très lentement, je me repliai sur mon siège en rentrant les épaules. La chaleur des murs blancs, le désordre intime du réduit, le petit déjeuner gourmand que le matin

éclairait comme un signe de bienvenue, furent souillées par les jets d'encre noire que le vieil homme nous lançait. Le café fumait encore sur la table mais les volutes figées filaient comme le cristal et je n'osais plus faire un geste, ne m'essayai pas davantage à frotter mes pieds contre le plancher, de peur de troubler le silence qui ne nous appartenait déjà plus. D'ailleurs, rien ne nous avait jamais appartenu dans cette maison. Nous étions des étrangers et le vieux était là pour nous le rappeler.

Depuis la porte laissée grande ouverte sur la rue, on voyait la chaleur défilier en vagues lentes et rondes, réfréner son allure, se gonfler, s'amasser sur le pas de la porte par paquets brûlants et tenaces et repartir, sans jamais oser pénétrer l'air confiné de la pièce. Je sentais des gouttes glacées ruisseler le long de mes tempes, des taches de sueurs algides auréoler ma chemise. Mon corps était saisi de tremblements comme d'une fièvre inconnue. J'étais tout disposé à m'enfuir, à me précipiter dans la fournaise andalouse. Je ne désirais qu'une seule chose: quitter cette maison, ce tombeau que l'on avait visité en profanateurs. Je me tournai vers mon ami, cherchai ses yeux pour lui lancer un appel mais il ne bougeait pas. Ses muscles étaient raides. Son regard, toujours si bien ajusté, se perdait dans les profondeurs de la pièce. Mais le vieux, lui, ne le quittait plus des yeux. Il ne le portait pas dans son coeur, cela ne faisait aucun doute. Mais pourquoi l'avait-il fait rentrer chez lui ? Pour lui donner une bonne leçon ? Pour lui proférer des menaces s'il continuait à toucher la chair de sa chair ? Elle attendait. Prostrée sur sa chaise. Et le vieux se tenait debout derrière elle, froid comme une statue de marbre, habité par un seul et pénétrant regard. Orageux, chargé de reproches d'une insoutenable intensité. Brusquement, Anton se leva. Sa chaise tirée en arrière grinça sur les carreaux. Il se mit à fixer le vieil homme en fronçant les sourcils. Mais sa peau se ridait, ses lèvres s'éversaient et des larmes lui perlaient le coin des yeux. Dans un élan de rage, il brandit son poing au-dessus du vieillard et le toisa une dernière fois. Mais son arme la plus fidèle s'enraya, comme épuisée à forces de combats inutiles, et ses yeux chargés de sel et de colère le trahirent. Il virevolta, attrapa la chaise et l'envoya se fracasser contre le mur. Puis il s'échappa et disparut dans la touffeur de la rue blanche. C'en était fini. C'était la première fois que je voyais un homme lui faire baisser les yeux. J'observai cet homme en question. D'une main protectrice, il luxait tranquillement la nuque de Sara et continuait à fixer le même point comme si de rien n'était, comme si Anton se tenait toujours dans sa ligne de mire. J'étais écoeuré. Je crachai sur le sol et sortis aussi vite qu'un voleur.

Je retrouvai mon ami dans l'angle de la rue. Il se tenait appuyé contre une façade et rendait gorge dans la rigole. En sentant ma présence, il se redressa, s'essuya la bouche et la barbe et me dit d'une voix haletante:

- Ne t'inquiètes pas Quentin...retourne-donc les voir...à toi, il ne t'a rien fait le vieux...

Je lui pressai un peu l'épaule. Il posa sa main sur la mienne et la serra.

- J'ai besoin..j'ai besoin d'être seul un moment...Reprit-il.

Alors je l'ai livré à sa propre solitude, l'ai laissé là comme on laisse un homme à la dérive et suis reparti dans la ruelle, naviguant à l'estime, avec le coeur chaviré, avec l'image de ses larmes qui m'avait rempli de peine. Je suis passé tout droit devant leur maison, sans accélérer le pas, sans ralentir pour autant, et suis allé voir

le soleil se lever sur la mer. Penché sur le bord de l'eau, j'ai attendu longtemps qu'il m'éblouisse. J'ai attendu le temps qu'il faut pour ne plus rien voir et entendre, pour chasser le vent qui sifflait un air malsain, pour oublier l'aube qui s'annonçait comme le prélude d'un jour qu'on ne voudrait jamais voir se lever. Puis, je suis rentré vers le camping, comme si je n'avais jamais dessillé des yeux.

Il faisait grand jour maintenant et il me fallait voir les choses en face: plus rien ne serait jamais comme avant et le pire était à venir. Je calai les feuilles de mon roman sous un gros caillou et attendis que le vent emporte ma colère sur le front de mer. Je fis quelques pas, poussé par le souffle brûlant qui remontait d'Afrique. Un peu plus loin, j'achetai le journal dans un kiosque et m'installai sur le banc de la veille, au-dessus d'une de ses fameuses baies aux eaux vertes et bleues des lagons qui dentelaient toute la côte en vagues émollientes. Mais ce matin-là, le paysage n'était plus tout à fait le même. La mer chargée de gros rouleaux s'avancait comme un océan menaçant, me crachait au visage et l'allée maritime était déserte, couverte d'une poussière rouge et sanguine, et moi non plus je ne me sentais plus tout à fait le même homme. J'ouvris les pages de mon journal mais comme je n'y comprenais rien, les feuilles s'envolèrent avec le vent. Je les regardai s'enrouler au pied d'un candélabre et les oubliai. Je n'étais pas en colère. Je n'en aurais pas eu la force. J'étais plutôt d'humeur assombrie, en proie à de profonds tourments et l'alcool qui me fichait un mal de tête épouvantable, le vent qui me rendait fou, n'y étaient pour rien.

Cependant que le vent me cinglait la face, que l'écume jaillissait d'une mer en furie, je me relevai, rajustai mes lunettes de soleil et me décidai soudain à m'aventurer sur la digue empierrée vers un rendez-vous avec la mer que rien ne pouvait contrarier. Une fois rendu à la pointe, je résistai, tête haute et gonflai le torse pour la mettre au défi. Je devais avoir fière allure à fixer le grand large. Mais doucement, je cédaï, ployai sous les violentes bourrasques comme un roseau soumis. Dans un ultime sursaut d'orgueil, je lui fis front mais le vent redoubla de violence et me coucha contre la roche, faisant voler mes lunettes en éclats. Grimaçant, m'écorchant les bras de ma chemise sur les lames de granit, je me mis à ramper et réussis tant bien que mal à me terrer derrière un gros bloc de rochers. A ma grande surprise, des lagons bleus, qui tenaient dans le creux de ma main, s'étaient formés, gorgés d'une eau très douce au regard, à peine éveillée par une brise légère et si claire qu'elle aurait rendu le sourire à n'importe quel homme qui se serait senti brimé. Dans le miroir de l'eau qui s'offrait à ma vue comme un sursis, j'ai vu se refléter tous les bons moments que nous avons partagés ensemble, dans ce coin d'Andalousie.

Je me rappelle du premier jour et me plonge dans les jardins fleuris de l'Alhambra. Solène et Juliette volent de pétales en pétales, s'amuseent comme des abeilles et moi, imbécile heureux, je me promène et veux bien croire que Suzanne, à tant vouloir sentir les fleurs, s'est éprise de moi une seconde fois. Et il y a tous ces noms ? Alcazaba, los Palacios Nazares, el Generalife, el Patio de Los Leones, El Palacio de Los nasrids, El Albaicin... ? Il suffit de les prononcer à voix

haute pour qu'ils réveillent l'émotion, qu'ils résonnent aussi forts que des mots gravés sur des souvenirs d'enfance.

Mais tôt ou tard, il me faudra me relever, subir de plein fouet l'affront d'une vague, le sifflement acerbe sur la mer pour que le présent me revienne fraîchement en mémoire. Je poserai mon regard vers le grand large, me sentirai démuné, habité par un pressentiment si troublant que je choisirai de clore les yeux, d'effacer de ma vue les traces sombres et brumeuses qui se profilent à l'horizon.

Je récupérai la monture de mes lunettes, ramassai une poignée de bris de verres et me réfugiai vers la terre ferme, refoulé par les vagues qui se dressaient en déferlantes et me chassaient de leur domaine. A peine avais-je posé un pied sur le sol que déjà, ravivant mes inquiétudes, des souffles brûlants me poussaient dans le dos et m'incitaient à aller voir ce qui se passait là-bas, que la poussière rouge se greffait sur ma peau comme des charbons ardents. J'hésitais, me disant que je devais peut-être le laisser vivre en paix. Mais je n'avais plus le choix, j'étais poursuivi par l'eau et le feu et ils tentaient de m'encercler. Je ne sus pour quelle raison stupide mais je voulais être impeccable sur moi. Alors, d'une main, je pris le temps de rajuster mon col, de ranger les pans de ma chemise dans mon pantalon en toile, avant de me remettre en route. Plus je me rapprochais, songeant à ce qu'Anton avait bien voulu me dire la veille au clair de lune, plus les mots prenaient de leur sens et éclairaient mon chemin, plus je les sentais monter du large comme une menace sombre et pesante. Mais je n'arrivais pas à marcher plus vite, poursuivi par l'idée que je ne pourrais plus jamais contrarier les événements. Mes jambes étaient lourdes, coupées dans leur élan comme si l'on m'avait drainé le sang.

Livrés à eux-mêmes, ballottés contre les flots, les pontons de bois craquaient et tanguaient sur une mer si acharnée qu'aucun homme, aussi brave fut-il, n'aurait pu tenir bien longtemps pour écouter les voix venant du large. Levant les yeux pour maudire le ciel, je l'ai trouvé, grimpé sur les rochers, au-dessus de la baie. L'émotion était trop forte et malgré le coin des pêcheurs qui, sans ses cannes, ses filets, ses odeurs fraîches de poisson, n'offrait qu'un spectacle de désolation, je sentis une vague m'envahir de bonheur. Je m'essuyai le coin des yeux et, à bout de souffle, fis le tour de la baie, escaladai la paroi et m'installai à ses côtés. Je me tournai vers lui pour le saluer et lui dire que j'étais rassuré mais restai bouche bée, abasourdi devant le profil qu'il affichait. Je me sentis soudain courbatu, comme après une très longue marche. Je ne le reconnaissais plus. Il avait un visage cendré. Ses traits étaient fripés comme la mer, sa barbe argentée sèche comme le sel et son regard vif-argent avait perdu toute trace de lucidité. Anton avait les yeux d'un illuminé: on aurait dit que la mer coulait dans ses veines.

J'ouvris ma main, lentement. *Fleur s'ouvrant sous le soleil, étoile de mer conquise par le ciel.* Elle ne ressemblait à rien d'aussi charmant et des éclats de verre jaillit un filet de vie. Je le laissai couler, déverser l'encre rouge, libre et chaude avec laquelle je ne pourrai plus jamais écrire. D'un geste maladroit, je me rapprochai de mon ami pour le prendre dans mes bras mais renonçai aussitôt. Les yeux dans le flou, penchés sur l'eau verte, je me mis à sourire et lui murmurai:

- Anton...voilà ce qui se passe...tu es là depuis ce matin et tu n'as pas fermé l'oeil...C'est ça...tu as juste besoin d'un peu de repos...Ecoute, on m'a parlé d'un endroit magnifique, un spot qui fonctionne seulement par grand vent où il paraît que les vagues déroulent à la

perfection...c'est incroyable, n'est-ce-pas ? On peut y aller faire un tour, juste pour se faire une idée, hein ? Qu'en dis-tu ? Et puis on va s'offrir une bonne bouteille de Rioja et on pourra la déguster paisiblement en regardant la mer...et toi, tu pourras te reposer un peu, oui, je crois que tu l'as bien mérité...

J'avais la gorge, le ventre noués et tout en moi n'était plus qu'un fil ténu, prêt à céder, aussi fragile qu'une vieille corde rongée par le remords. Je fis un effort démesuré pour me relever et lui dis :

- Allez viens Anton, on s'en va maintenant.

Je l'ai regardé faire, se déplier comme un vieillard, m'obéir comme un enfant et me suis engagé sur le sentier qui se faufilait entre les roches. Je me suis retourné pour voir s'il suivait mes traces et il les suivait en effet, lui qui avait toujours été devant pour me montrer la voie. Après, je ne me suis plus jamais retourné et j'ai laissé les larmes tâcher ma chemise.

Je conduisais le van d'une main ferme et solide sur la route maritime qui longeait les falaises et lui se désintéressait de la mer, les yeux tournés vers la poussière rouge. Il se desséchait sur son siège et ses iris, gorgés de sang, portés par le fluide de la vitesse, affluaient dans le flot de milliards de billes, s'accrochaient au pare-brise, s'écorchaient contre la carrosserie du van et roulaient sur le bas-côté de la route. Le regard vissé sur le bitume, je souriais sans oublier de ravalier le sel de mes larmes. La route était large et belle, les courbes bien dessinées, faciles à négocier mais depuis trop longtemps déjà, ma concentration me filait entre les doigts, glissait sur une pente dangereuse tant j'étais encore sous le choc, troublé par ce qui venait de se produire. En quête de réconfort, j'embrassais toute la vue, cherchais désespérément les lèvres suaves de Suzanne, le sourire de Solène et Juliette mais ne rencontrais qu'un visage have reflété dans une onde de brume.

Je me sentais nerveux et mes paumes étaient moites, fuyantes sur le volant. J'essuyai une main sur le cuir, m'épongeai le front et m'allumai une cigarette que j'aspirai profondément, jusqu'à sentir le tabac refluer dans mes veines.

- Nous ne devrions plus être bien loin maintenant, je suis vraiment impatient de voir si ce coin est aussi beau qu'on le prétend...

Mais je n'avais pas fini ma phrase qu'aussitôt le van se déporta sur la gauche en crissant des pneus, dérapa sur quelques mètres, percuta une clôture de plein fouet et s'immobilisa à quelques mètres de la falaise. Tout s'était passé en deux ou trois secondes à peine et je n'avais même pas eu le temps de freiner, de redresser les roues ou tenter quoi que ce soit. J'enfouis ma tête dans le volant et abandonnai un profond soupir. Peu après, je sortis, mollement, sans claquer la portière, choisis un carré d'herbe sèche et rousse et m'assis en tailleur, cinquante mètres au-dessus de la mer. L'air chaud et sec me faisait du bien maintenant. Durant une éternité je restai là, à regarder sans regarder, à écouter sans écouter et, par-delà les rouleaux turquoises et laiteux, par delà les souffles torrentueux, je revins une bonne quinzaine d'années en arrière pour saluer une dernière fois le geste des deux hommes qui avaient fait un bout de chemin ensemble, sur cette terre pour venir

jusqu'ici, surfer de très belles vagues, sous un soleil sous le charme, sous un ciel bleu, très pur, loin de la lueur qui grossissait dans leur dos et poudroyait l'horizon comme le signe d'un danger imminent. Mais il est rare qu'il vienne du côté où on l'attend et tandis que je nourrissais mon esprit de souvenirs apaisants, je sentis le souffle d'Anton m'affleurer, le vent claquer dans ses cheveux défaits. Je virevoltai et de son index pointé sur les hauteurs, il me montra la crête des monts qui semblait dans les flammes.

Durant tout l'après-midi, prenant un air désinvolte, les nuages montèrent comme une chevelure grise balayée en plein ciel. Je les contemplai sans pouvoir me détacher de ces quelques lignes que j'avais rencontrées un jour dans un livre dont j'ai oublié le nom.

*Les vents souffrent
Se prennent dans les branches
Dans un dernier souffle
S'époumonent, ravivent les braises
Ecorchent l'écorce, incendient la terre
Avec autant d'amour
Que l'on cultive la haine.*

Les vents souffrent, le vieil homme caresse d'un poing tremblant sa canne qui le supporte et s'avance dans le jardin. Il s'installe au pied d'un arbre et d'une oreille distraite écoute les vents se prendre dans les branches. Il rallume sa pipe, abandonne quelques bouffées au paysage et attend qu'elle vienne. Puis, une vieille et belle femme sort de la maison, détache ses cheveux et s'assoit à côté du vieil homme. Elle s'allonge sur ses jambes tandis que dans un dernier souffle...

Des heures entières, j'ai essayé de retrouver la fin de l'histoire mais j'ai dû l'égarer quelque part ou peut-être ai-je bien voulu l'oublier. Mais dans le soir venant, une odeur de terre sèche et noire, nous invita à fuir vers la mer avec femmes et enfants et nous mettre à l'abri derrière les murs bleus et frais d'un *chiringuito* échoué sur la plage.

Il faisait une chaleur torride dans le bar. Les femmes dansaient sur les tables, se dressaient comme des juments affolées sous l'emprise des flammes qui brillaient dans les regards andalous. Au son pincé des guitares, les dos se cambraient. Sur les rythmes endiablés du Flamenco, les talons claquaient. Les pichets de Sangria défilaient sur les tables mais les hommes avaient toujours soif. Ils salivaient devant les peaux luisantes, tournaient autour de la chair comme des papillons autour des chandelles. La salle baignait dans une ambiance chaude et électrique mais la vague d'insouciance qui se déversait sur les visages, plongeant les corps dans une eau pure, ne suffisait plus pour éteindre le feu qui brasillait là-haut sur la frange des montagnes, pour étouffer la voix de velours qui soufflait sur les braises et ravivait les couleurs d'un crépuscule nacarat afin de prolonger l'éveil, de nous embraser le

corps comme l'écorce des arbres et qu'enfin, emportés dans la chute lente des branches, nous sombrions dans la folie. La vie d'un homme s'embrase parfois comme un feu de pailles. J'ai eu peine à l'écrire mais c'est tout ce que j'ai pu lire dans ses yeux, des éclats de nuits blanches, les vestiges d'une époque à jamais révolue qui vivront jusque dans la dernière braise, jusqu' à ce qu'il rende son dernier souffle. Anton était assis sur une chaise, les hanches raides, le visage frappé d'un air éternellement absent, insoutenable au regard mais duquel nous avions toutes les peines à nous défaire. Suzanne me tenait la main, penchée sur mon épaule. Solène et Juliette tiraient sur ses bras de chemise, l'abreuyaient de paroles douces et angevines. Même les mots d'enfants ne pouvaient plus l'atteindre. Même le corps d'une femme plongé dans toute la nudité du silence n'aurait su l'émouvoir. Enfouie sous une chevelure noire lissée sur les volants d'une robe blanche, Sara ne nous offrait que l'arête d'un dos frêle et immobile à peine trahi par le mouvement d'un verre porté sur les lèvres, d'une nuque basculée en arrière, avant de retourner dans les sourdes profondeurs de l'alcool. Une femme est belle dans la tristesse qu'elle ne veut laisser éclore au grand jour. Mais, doucement, sous la vigueur des flammes qui incendiaient la nuit, asséchant les lagons coincés entre les pierres, effaçant de la mémoire les miroirs d'eau pâle où les souvenirs se reflétaient comme des ports d'attache, son corps se laissa remonter à la surface, se mit à naviguer, agile comme une écaille d'argent et ses longs cheveux noirs ondulèrent, pris dans le souffle des vents violents et, entraînée par le courant, elle glissa sur la vague qui emportait la foule. Soudain, Sara virevolta et nous dévoila son visage maquillé de pleurs, ses yeux cernés de noir, ses pommettes abrasées par la pointe des mèches qui tombaient en lambeaux. Elle se leva de son tabouret, complètement ivre et s'avança vers Anton. Elle inclina la tête et le soumit au regard. Mais il n'y avait ni colère, ni mépris dans ses yeux. A peine quelques effusions de sang et d'alcool. Calmement, Anton reposa son verre sur la table, tira sa chaise bien derrière lui et se leva. Il se pencha vers elle avec ce regard lubrique qui l'habitait désormais et lui rendit un sourire couturé. Et tout à coup, dans un accès de violence inouïe, il tira sèchement sur ses cheveux et la gifla au visage. Je sentis la force de Suzanne qui me serrait les poignets tandis qu'il frappait de plus belle d'une main brûlante comme un gant de fer. Ma femme se mit à crier:

- BON DIEU QUENTIN ! TU NE PEUX PAS LE LAISSER FAIRE
CA !

A ses mots, je fus saisi de tremblements, visité par d'anciennes vibrations que je croyais à jamais oubliées et je les sentis monter de tous les endroits du corps, affluer à une vitesse folle et converger vers ma gorge. Je me levai en hurlant:

- ANTON, LACHE-LA ! TU M'ENTENDS ! LACHE-LA !

Il cessa de frapper et se retourna vers moi, le visage empreint d'une douceur si effroyable qu'elle emporta avec elle le flux de rage et de colère qui avait surgi du plus profond de mon être. Sara ne bougeait plus, éprise de la peur qui lui habillait le corps, paralysée par la vue du sang qui tâchait sa robe blanche. Suzanne se précipita sur elle mais prise de panique, Sara la repoussa violemment en arrière contre les tables et les chaises et s'enfuit en hurlant, les bras tendus vers la mer.

Je fis le tour de la table, redressai ma femme par les hanches et la portai dans mes bras.

- Suzanne...

- Quentin, je t'en prie...je n'ai rien, ne la laisse pas...

Suzanne était parfaite avec cette foule entièrement vouée à sa cause. Cette femme avait le chic pour arrêter le temps et comme dans un bon vieux film des années trente, je voulais immortaliser l'instant présent et pour l'éternité, tomber sous le charme de ses yeux suppliants et ne jamais me relever.

Enroulée dans les écharpes de vent, elle déambulait, dansait sur la plage comme elle savait si bien le faire et s'avancait vers le rivage, emmenée toujours plus loin vers le sud à l'abri des regards. Je m'apprêtais à me lancer à sa poursuite lorsque j'entendis la porte du *chiringuito* grincer dans le vent, s'ouvrir sur la plage en portant les clameurs de la foule, refermer aussitôt derrière elle les secrets enfouis dans les jardins de sable. Je pouvais sentir sa présence dans mon dos. Opaque, obscure, elle remplissait tout l'espace encore vierge, livré à lui-même, entre le brasier triomphant sur des montagnes à feu et à sang et les ténèbres hurlant sur une mer assoiffée. Dans le silence assourdissant, enveloppé dans ma chemise, j'affrontai les tourbillons de poussière et de sable tandis que dans le lointain le vent caressait ses chevilles, portait son corps dans l'allégresse, toujours plus loin vers les plages du sud. Mais soudain, comme de guerre lasse, le vent déposa sa danseuse juste devant les vagues et s'emporta dans une autre valse enfiévrée. Elle sembla hésiter un instant puis elle ôta ses vêtements et plongea dans la mer.

- SARA !

Je me mis à courir, criai comme un désespéré mais les souffles brûlants réfrénaient mon allure et tentaient de m'acculer contre la terre sèche. Surgissant de toute part, subissant de plein fouet les influences du vent, Anton me renversa sur son passage et se jeta à la mer. Je me relevai, chassai les grains qui se greffaient sur ma peau, plongeai mon regard aussi loin que possible mais ne vis rien d'autre que flaquées de brume et d'écume, n'entendis que flux et reflux qui arasaient l'écorce dans un vacarme ahurissant. Je respirai un grand coup et prenant mon courage à deux mains, m'avançai dans la mer. J'avais de l'eau jusqu'aux genoux lorsque la voix d'une femme très claire, très pure et soudain éraillée monta par-delà les vagues et la crête des monts. J'avançai, péniblement, brassai la mousse autour de moi mais le ventre des vagues me passait sur le corps et me refoulait vers la plage comme un vulgaire galet. Je frappai du poing dans l'eau laiteuse, hurlai pour étouffer les cris de cette voix étranglée qui montait, descendait et venait mille fois mourir à la surface tranchante des lames, dans le fracas des vagues déchirant le corps d'une femme comme une étoffe de soie.

Après, on n'entendit plus rien qu'une onde légère au-dessus d'une plage de silence. Il sortit de l'eau, les traits du visage tièdes, presque détendus, portant dans ses bras le corps sans vie de Sara. Je regardai ses yeux ouverts comme en plein jour, sa peau fraîche et lisse comme au premier jour. A bout de souffle, je mis un genou à

terre et me tournai vers lui. Il me fixa d'un regard affolé, s'avança vers moi en titubant et se mit à hurler à en perdre la raison.

- ELLE S'EST NOYEE ! JE N' Y SUIS POUR RIEN, ELLE S'EST NOYEE !!!

Je posai mes mains sur mes oreilles, mais il hurlait toujours plus fort, la tête renversée vers la lune qui lui tournait le dos. Il hurlait jusqu'en s'en convaincre lui-même.

Et puis je retirai mes mains. Autour, il n'y avait plus rien qu'une mer ourlée dans un paysage de cendres. Les cheveux de Sara gâtaient dans le vent. Anton me regardait en silence, les yeux brillants d'un éclat de vie tandis que des langues de mer salivaient sur le rivage.

L'Amarante était plongée dans un profond sommeil. Je me levai sans faire de bruit et descendis chercher un vieil album photo dans le salon. Anton dormait près du feu, dans son fauteuil préféré. Je l'observai un moment, rajustai le drap sur son épaule et, à pas feutrés, remontai à l'étage dans mon coin d'écrivain avec ma veste marine sur le dos. Je glissai mon disque fétiche "In a sentimental mood" de Sony Rollins, fis chauffer un peu de café et m'installai devant ma fenêtre avec Léonard sur mes genoux. C'était l'aurore, l'heure où les écrivains s'ouvrent les veines pour délivrer toute leur ire sur une feuille blanche. Dehors, mes vieux spectateurs, les corbeaux noirs plantés sur les piquets de vigne, commençaient à s'impatienter. Mais je n'avais pas de caillou sous la main. Paisible, je commençai à feuilleter mon album. Je sortis une belle photo d'Ingrid, l'époussetai soigneusement et, emportant le secret des souvènes, la contemplai longtemps avant de terminer mon roman.

Achévé le 27 Février 1997, dans une bibliothèque en Ecosse, tandis qu'il tombait quelques flocons au-dehors.